

colorchecker CLASSIC



+ x-rite

+
mm

RÉSERVE

DECOULANGES

COURS
D'HISTOIRE
GRECQUE
DE
L'ÉCOLE NORMALE

MS

4

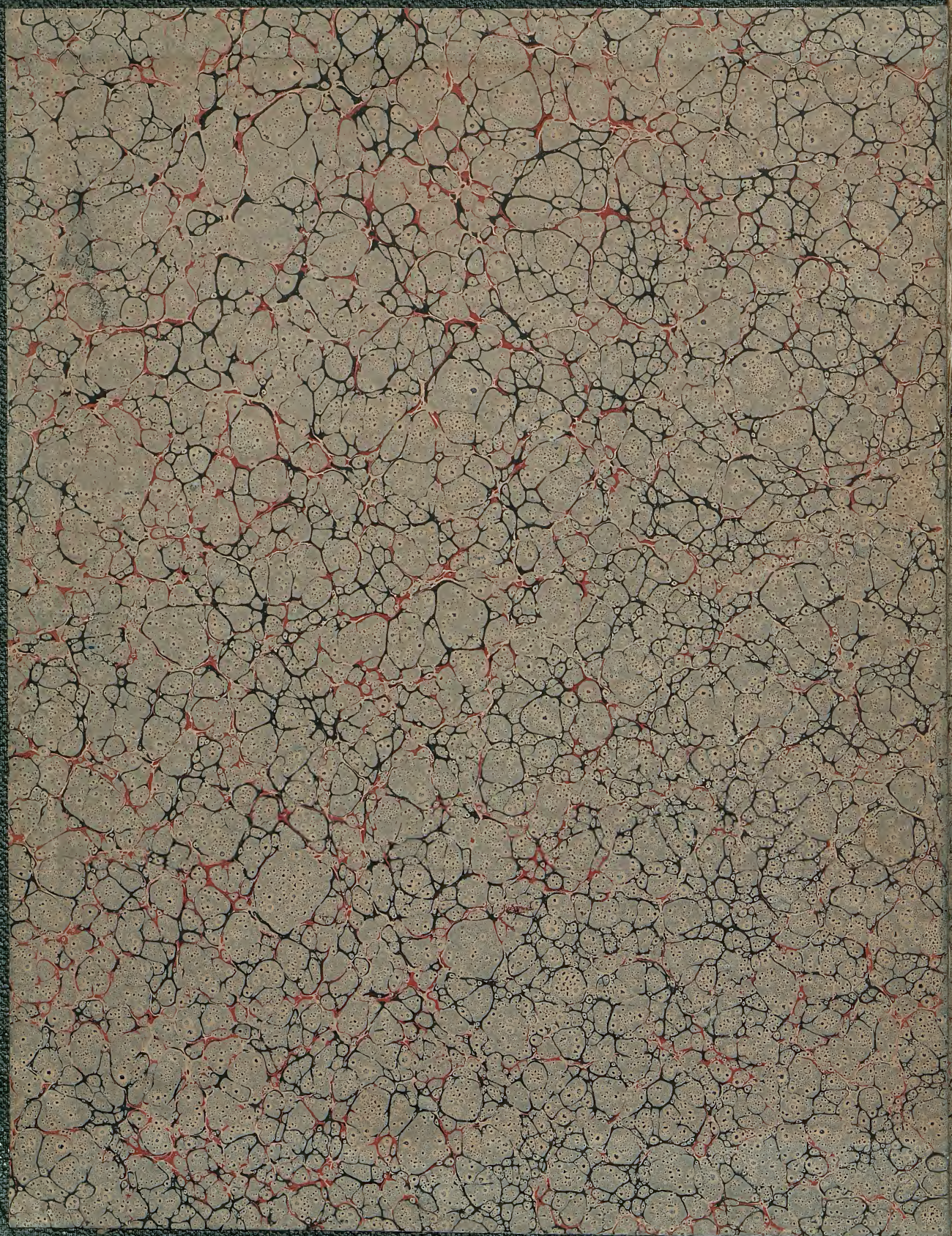
E.N.S.

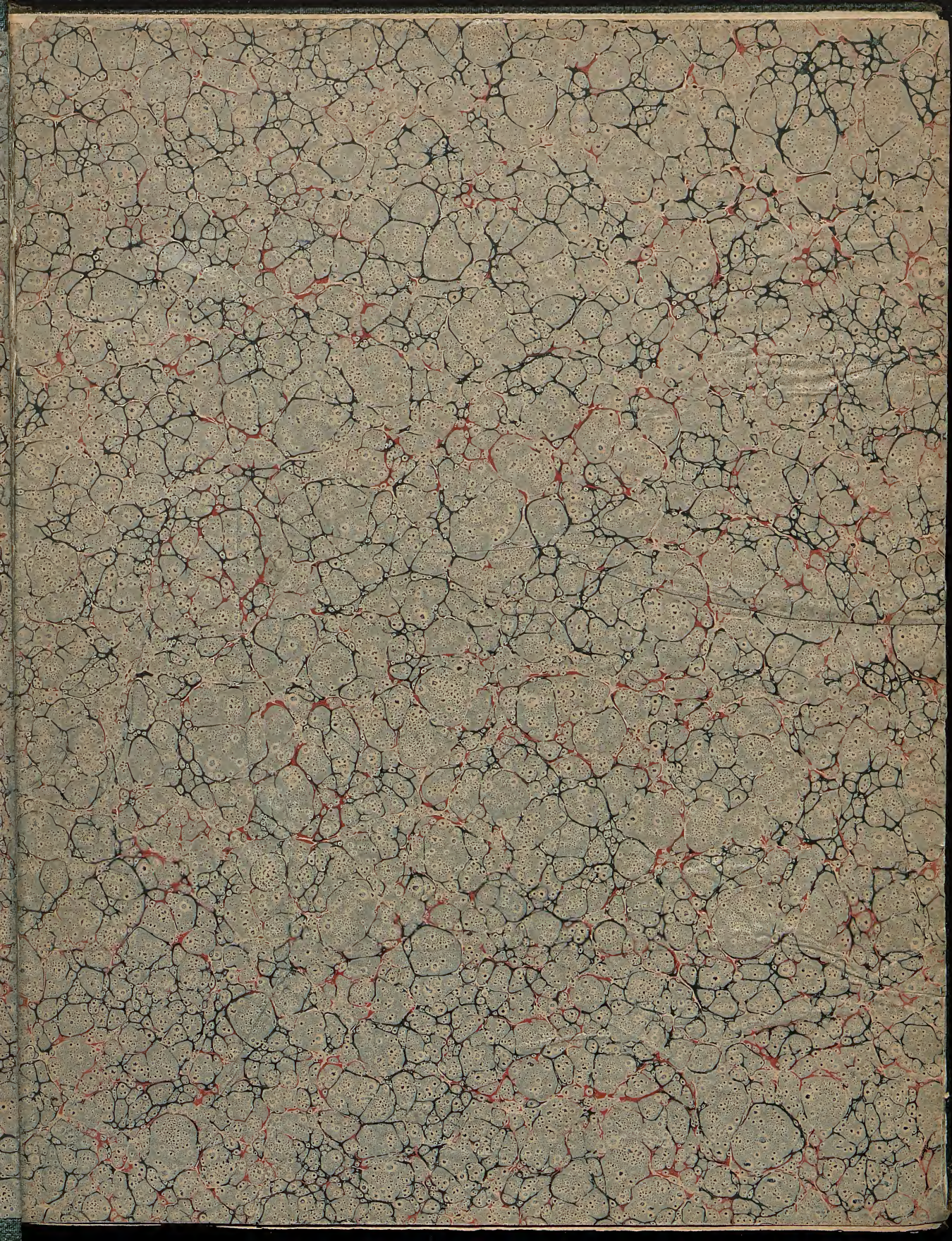
RVE

ANCES
IS
RE
RE
TOLE

S

15.





HA gr. 28

4°

Reserve



E. Groussard

École Normale Supérieure.

Première Année

1876-77.

Cours d'Histoire Grecque.

M. Fustel de Coulanges
maître de Conférences.



Ms 4

E. Groussard.

1

Cours d'Histoire grecque.

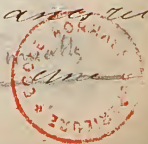
1

Première Rédaction

Les Sources de l'Histoire
grecque.

La plupart des peuples de l'antiquité ont pris
un soin remarquable de transmettre à la
postérité le souvenir des événements qui de
royaumes s'accomplissent sous leurs yeux. Il
suffit pour s'en convaincre, de considérer
les vieilles sociétés de l'Égypte et de l'Assyrie.
Elles nous ont laissé sur elles-mêmes une
masse énorme de renseignements. Lires de
papyrus, documents gravés sur le marbre
et la pierre, inscriptions qui sont des his-
toires par la longueur, et ^{par leur} ~~de poëmes~~ par
le style. Il en est de même pour la Grèce
primitive. Les Grecs possédaient sur leur
histoire une foule de documents que nous
avons perdus; mais nous savons de sûreté
que les historiens grecs dont les ouvrages nous
sont parvenus avaient puisé à des
sources assez nombreuses et variées.

Il y avait d'abord les chants reli-
gieux, les hymnes consacrés ^{et immortels} par les poètes.



tradition invariable. Plutarque (Mœrie, 16)

parle des chœurs sacrés et impubères peuple
appelle les Boéthiens : les jeunes filles, accom-
plissent une cérémonie religieuse en
chantant un hymne ou se trouvaient

τὰς πόδας τῶν
Βοηθίων, οὐδὲν
τὸν τελευτῶν, ἐπὶ
-δεῖν. Ἰσμεν εἰς
Ἀθῆνας.

les mots : ἰσμεν εἰς Ἀθῆνας. Plutarque
ne comprenait pas bien le sens de ce passage
mais il atteste que c'était l'usage

Théa. 16.

se répète dans certaines solennités —

Ὅδε εὖρε παλαιότερον
ἐκ τῶν ἀρχαίων ἐστὶ τὸ λεγ-
-τότατον. ἐπεὶ λέγεται
δὲ ὡς περὶ τὰ βιβλία.
ἐν ταῦτα τῶν μεγάλων
-λῶν, ἡ δὲ ὡν ἐγγράφ-
-σο ἡ τελευτῶν καὶ
εὐτοῦ ἢ ἡ παράστα
-ταθῆναι τοῦ Ἀπὸ
-τομῆνους.

Pausanias, IV, 26, 27, parle des livres

sacrés des Muses : c'était en effet

des prières, d'oracles, de rites ; et les livres

étaient écrits sur des feuilles d'étain :

le mode d'écriture ne doit pas nous étonner

car Plutarque rapporte, dans l'Historie

naturelle, qu'avant l'invention du

papyrus, on écrivait sur des feuilles d'étain

de plomb que l'on roulait, volumineux

Paus. IV, 26.

Plut. XIII, 21 (69)

Δεύτερον δὲ μέγιστον
ἔστι τὸν, τοὺς τῶν δὲ
-ὡν ὕμνους μεγά-
-ντων. τρίτον δὲ, τὰ
τῶν ἑκατὼν ἀνδρῶν
ἑκατὼν.

Elle, dans ses histoires variées, II, 39,

raconte que les Chalcidiens enseignaient à

leurs enfants de vieux hymnes. Attribuer

à ces hymnes des poèmes anciens

Elle II, 39.

Cyrene ses chants sacrés. Enfin Pollux, VIII, 128, parle des tables de bronze sur lesquelles on gravait anciennement les règles de cette.

Outre les antiques documents, il y avait aussi des livres vraiment historiques, que l'on appelait des annals. ^{ou ἐπεμνήματα} ἔπει (properment, annes) en latin commentarii. Nam en prose, ^{et dans les villes italiennes,} - dait, et il est permis de croire qu'il y en avait également dans toutes les villes grecques. Plusieurs textes le mon-

qui correspond à annals,
en ἐπεμνήματα : commentarii

ἀρεδαίονες τὸν
ἐπὶ Λακωνικοῦ χρο-
νὸν ἐν παλαιότα-
τοῖς ἀναγραφαῖς ἐ-
χούτες.

Phil. contre Colothus. 17.

ἐν τοῖς Δελφῶν
ἐπομνήματι Ἀλ-
κείων, οὗ Σόλων,
ἡγεταῖον ἐπαρῆτος
ἐκτέλεσται.

Phil. Solon. XVI.

trient. Plutarque dit que ^{l'aidememoire} ~~les~~ ^{les} avaient conservé, dans de très vieux écrits, l'oracle que la Pythie avait rendu en faveur de Lycurgue. Le même auteur, dans l'ave de Solon, nous apporte un intéressant témoignage. L'Athénien soutient que Solon avait commandé une expédition dirigée contre Delphes; L'athénien, au contraire, qu'il était

4
un certain Alcmeon. Les Delphiques
avaient donc des Annales au temps de
Ptolémaïque, et ils y avaient consigné
les souvenirs les plus anciens de leur
histoire.

Chaque ville avait encore
archives, comme nous et mieux que
nous, car ce n'étaient pas des papiers
mais des inscriptions. Tacite, (Ann.
IV, 43) rapporte un curieux procès
qui fut débattu devant le sénat
romain. Sparte et Messène se dis-
putaient la possession d'un vieux
temple de Diane Limmatoride, situé
sur le confin de la Messénie et de
la Laconie, et vénéré dans tout le
pays. Les Lacédémoniens appuyaient
leurs prétentions sur la tradition
de leurs annales, et de chants sa-
crés, *annalium memoria, vatungue
carminibus*. Les Messéniens, de leur
côté, rappelaient qu'au moment de

L'invasion des Ioniens dans le Pélopon-
 nèse, le sol avait été partagé entre les
 divers groupes de la race conquérante, et
 qu'il en restait des témoignages gravés
 sur la pierre et le métal aisé : sculptés
 sur la pierre et en bronze - à Olympie, on
 gardait les noms des vainqueurs; de
 même pour les jeux pythiques. Sparte
 avait une liste de ses rois, Corinthe de
 ses tyrans, Argos de ses prêtres, qui
 étaient annuelles, et qui servaient à
 désigner le année, comme le consul
 chez les Romains. Une inscription
 contenue dans le corpus de Boeckh,
 au n° 2655, nous donne la liste
 de 27 prêtres de Neptune à Halicarnasse,
 en Ionie. Athènes avait les noms de
 ses archontes, et beaucoup d'autres. On
 trouvait encore dans les archives des traités
 de traités de paix; Thucydide ^{atteste au sujet} en cite
 dans son histoire.

Tous ces documents ont péri, mais le souvenir en était entré dans les traditions des grecs; Hérodote le connaît; ils existaient au temps des historiens dont les ouvrages nous sont parvenus, et ils avaient pu lui servir de source. Nous en trouvons encore trace dans certains écrits: l'Inde par exemple, qui en est pleine, et les hymnes homériques. Les tragiques nous fournissent aussi des renseignements précieux; car la tragédie n'était pas chez les grecs, comme chez les modernes, une simple plaisance; c'était une partie de la religion, une œuvre de foi, et nous y retrouvons une part de la légende du passé. Il est tel, par exemple, l'Œdipe à Colone, l'Ion d'Euripide, qui nous reportent bien au delà de l'époque à laquelle elle a été composée.

L'existence de ces documents nous explique la persistance de traditions et de légendes que Pausanias rapportait encore vivantes au 2^e siècle de notre ère.

C'est au 6^{me} siècle qu'on a ^{commencé} composé
 à écrire véritablement l'histoire. Ces
 premiers écrivains n'étaient pourtant
 pas encore des historiens : on les appelait
 logographes, logographoi. Ils tiraient
 leur matière sur les archives, les rituels,
 les livres sacrés. Leur écrit avait
 souvent pour titre et objet, l'histoire
 de la fondation d'une ville. Cadmus
 de Thèbes, vers 540, écrivit la fon-
 dation de Thèbes, sous Mityros.
 L'écrit est en prose. Du même genre,
 c'est l'histoire de la fondation de Rome,
 sous Papirius. On donnait encore à
 ces livres le titre de genealogies : c'était
 la généalogie des héros et des grandes
 familles. Acusilaüs d'Argos avait
 écrit des genealogies ; Hécatée de
 Milet, qui vivait quelque temps avant
 Hérodote. Phérécyde de Léros composa
 les antiquités d'Athènes.

Senys d' Halicarnasse (de Thucydide,
 montre parfaitement en quoi consiste
 le travail des logographes. Ils se
 tentaient de publier, εἰς τὴν κοινὴν
 ἀπὸ τῶν πᾶσι ἐξ ἐννεύχων, les doc-
 -ments historiques. que possédaient
 différentes villes, sans y rien changer
 μὴτε προσθεῖντες τι, μὴτε ἀφαιρῶντες
 ce qui suit n'est pas moins important
 on y voit toute la confiance qu'obten-
 -nent ces anciennes traditions: ἐν δὲ
 καὶ μὴθολογίας ἐνὶ τῇ πόλει, ἐν δὲ τοῦ πο-
 -πικτοῦ χρόνου: κ.τ.λ. Et
 ouvrages existaient encore au temps
 Senys, et même offraient un car-
 -actère d'agrément, χαρὲν, δι' ἣν ἐστὶ μέντοι
 αὐτῶν δι' ἡρώων - c'étaient la ma-
 -tière de l'histoire, ce n'était pas l'his-
 -toire elle-même. Mais à ce carac-
 -tère s'ajoutait peu à peu. Quelque
 temps après Hécatée de Milet, pour

Hérodote Halicarnasse. (484-408)

Hérodote tient encore pour beaucoup de côté
au vieil esprit grec; il est législateur et
scrupuleux; il croit aux héros éponymes,
à leurs généalogies; il craint d'offenser
les dieux, en racontant ce qu'on lui a
dit; mais en même temps, le grec
est extrêmement curieux; il a voyagé dans
tout l'univers connu de son époque;
l'Égypte, l'Assyrie, une partie de la
Perse, et peut-être l'Étolie; il a vu l'Asie
Mineure, il a pénétré jusqu'en Scythie;
il connaît enfin la Grèce entière. Les quatre
premiers livres de son histoire sont
consacrés au récit des voyages, et à la
description des pays qu'il a parcourus;
les cinq derniers, au récit des guerres Médiques.

Les historiens du 5^{me} Siècle
sont trop connus pour qu'il soit néces-
saire d'en parler longuement. Hérodote
écrit l'histoire de l'Égypte; Xénopha-
ne son roman de la Cyropédie, conti-
nué dans la Hellenique l'histoire de

Thucydide, et dans Samabaz raconte
 l'expédition de Cyrus contre ^{Artaban} ~~Artaban~~. Ap-
 es, nous trouvons trois autres historiens.
 Aristote est plus connu comme philosophe
 que comme historien; il avait cependant
 écrit deux ouvrages qui se rattachent
 à l'histoire; l'un $\pi\epsilon\pi\iota\ \pi\omicron\lambda\iota\tau\epsilon\iota\kappa\alpha\varsigma$,
 la Politique que nous avons encore;
 l'autre intitulé $\pi\omicron\lambda\iota\tau\epsilon\iota\kappa\alpha\iota$; c'était
 un ouvrage sur la constitution de diffé-
 rents peuples grecs. Aristote y avait ras-
 semblé 60 constitutions: nous n'en
 avons conservé que des fragments. De
 après, son disciple, Héraclide de Pont
 écrivit un ouvrage $\pi\epsilon\pi\iota\ \pi\omicron\lambda\iota\tau\epsilon\iota\kappa\alpha\varsigma$
 c'était un résumé de celui d'Aristote.
 Or nous n'en avons que des fragments
 comme de l'œuvre de son maître.
 Démosthène de Phalère, l'homme d'état
 qui gouverna Athènes pendant 30
 ans, était aussi historien, car il
 avait composé un livre sur le droit
 public de la Grèce.



Quatrième siècle, nous trouvons encore
trois historiens. Ephore a écrit l'histoire de
la nation grecque depuis ses origines jusqu'à
Philippe père d'Alexandre, Ephorompes,
jusqu'à Alexandre lui-même. Enfin
Dionysios, né à Cauroménium vers 352,
composa une histoire de la Sicile et plu-
sieurs autres ouvrages perdus aujourd'hui.

Au siècle suivant Polybe,
grec transporté à Rome, écrivit un
grand ouvrage historique, l'histoire
des romains, dont nous n'avons plus que
les cinq premiers livres. Ses fragments sont.

Diodore, contemporain d'Aug-
uste, composa la Bibliothèque histo-
rique. C'est une vaste compilation, un
résumé de ce qu'on avait écrit avant lui,
résumé utile, mais auquel il est pré-
férable de ne pas se fier, car Diodore est
dépourvu de critique, et il manque
d'attention et de jugement.

Géographe Strabon avait

Dionysios, né à Cauroménium vers 352,
composa une histoire de la Sicile et plu-
sieurs autres ouvrages perdus aujourd'hui.

commence par écrire un ouvrage d'histoire
que nous avons perdu ; Plus tard, il
compose la géographie du peuple romain
en décrivant séparément chacune des
nations dont se composait l'empire ; de
livres sont consacrés à la guerre, mais
sont malheureusement perdus.

Plus l'ancien état de
d'ouvrages historiques qui ne nous sont
parvenus.

Thucydide était un grand
qui partagea son temps entre Rome et la
Grèce. Nous avons de lui des Biographies
comparées des grands hommes de la Grèce
et de Rome, et un petit de petits traités
^{aux} précieux peut-être pour nous que
biographies par les détails historiques
qu'ils renferment.

Pausanias n'est qu'un
voyageur. Il recueille dans ses notes
ce qu'il voit, et surtout tout ce qu'il entend
et a écrit ces notes que nous possédons. —
Citons Arrien, né vers 105. fonctionnaire romain sous
l'empereur Adrien, successivement gouverneur de Cappadoce
et de Lycie. Nous avons de lui le fameux Aléxandre

du récit d'Alexandre le Grand. —

Cours d'Histoire Grecque

Deuxième Rédaction.

sources de l'Histoire
Grecque (suite)

Nous voyons, d'après les faits résumés dans la dernière leçon, que nous possédons, pour l'étude de l'histoire grecque, un bon nombre d'ouvrages dont les auteurs étaient contemporains des événements qu'ils racontent. ^{ou possèdent des sources contemporaines} Les témoignages ne sont pourtant pas suffisants. Les anciens écrivaient l'histoire d'après une méthode dont nous ne pouvons nous contenter aujourd'hui. Ils ne s'occupaient que des faits extraordinaires, de ceux qui sortaient de la vie de chaque jour, guerres, traités, alliances. Ceux qui revenaient régulièrement, qui formaient en quelque sorte le fond de l'existence, n'entraient pas pour eux dans le trame de l'histoire. Si une famine ravageait une contrée, ils la

notasent soigneusement ; mais les sources alimentaires de ce pays, les moyens qu'ils employaient pour pourvoir chaque jour à sa subsistance, ils n'en s'en occupaient pas. C'est du reste ce qu'on a écrit l'histoire du moyen âge et dans les temps modernes jusqu'au commencement du 19^{me} siècle. Aujourd'hui, la méthode historique est tout autre ; c'est l'ordinaire que nous voulons savoir ; nous voulons connaître les hommes avec leur caractère, leurs mœurs, leurs croyances, leurs institutions. Les points si importants, au comble l'histoire grec n'a pris la peine de s'en occuper. Ni Xénophon, ni Pline, ni Plutarque, ni Athénée ne nous disent un mot des arts et des artistes de leur époque, et si nous en revenons à leur seul témoignage, nous pourrions bien ignorer que Phidias

a existé; et qu'il y avait des temples à Athènes. Même indifférence à l'égard du commerce; les historiens proprement dits gardant une silence perpétuel sur ce point. Sur la question de l'esclavage, aucun renseignement: qu'étaient-ce que les Clients, les affranchis, les Étiètes? C'est à peine si deux ou trois fois on trouve cités les noms. Pour les anciens, les détails étaient indignes de l'histoire.

Où trouverons-nous donc les renseignements nécessaires pour éclaircir les questions? Il y a plusieurs sources. Les poètes d'abord nous apprennent beaucoup sur le vie de chaque jour; sur les mœurs et les idées de leur temps: Aristophane, par exemple, nous donne des détails précieux sur les habitudes de l'Agora et des assemblées athéniennes. Faisons donc, par ordre chronologique, une rapide

œuvre des poètes grecs.

Les premiers sont les Homériques. De quelle époque, nous ne savons au juste tout ce que l'on peut dire, c'est que ces remontrant à peu près au 8^{me} ou au 7^{me} siècle. On y trouve une foule de détails non sur la guerre de Troie, très problématique, comme on sait, mais sur la vie privée des grecs de ce temps, de leurs institutions et de leurs mœurs. Il est bon, en les lisant, de faire quelques réserves, car des interpolations nombreuses ont altéré le texte primitif. Mais l'Iliade et surtout l'Odyssée, par leur simplicité même, nous offrent moins l'image la plus fidèle de la société grecque de ce temps.

Hésiode qui nous appartient à peu près à la même époque, naquit en Béotie, mais il vécut à Ascra en Béotie. Il a composé deux ou

la Théogonie, résumé des légendes d'une
partie de la race grecque; les Œuvres et
Jours, Égypte au Yémen, source
abondante de renseignements sur la
vie intime et sur l'agriculture du temps.

Le 6^{me} et le 7^{me} siècle produi-
sirent de nombreux poètes que nous ne
possédons plus; entre autres, Alcée, dont
la perte est des plus regrettables, car en
même temps que poète, il fut homme
politique; c'était le chef du parti aris-
tocratique à Mytilène; l'adversaire a-
-charné de la démocratie et de la tyrannie.

Viennent ensuite les géonomiques,
et à leur tête, Théognis de Mégare, ^{qui vivait} vers
540. Théognis a assisté aux discordes
civiles qui déchiraient Mégare, et il
nous en a transmis le souvenir sous
un poème. - Il nous reste également
quelques vers de Solon, les uns relatifs
à la réforme politique qu'il a édictée
à Athènes, les autres, légers et badins,

mais néanmoins intéressantes au point
de vue historique. — Simonide et
Phocylide avaient laissé de nombreux
il nous en reste quelques pages poésies ; nous n'en avons guère
— enfin Pindare, le représentant
plus remarquable de l'association
lique de son temps. On sait ce que
fit Pindare dans ses Épigrammes,
chants de victoire, destinés à célébrer
vainqueurs de grands jeux de la Grèce
quand l'éloge de l'athlète ne lui pro-
missait pas une matière suffisante
qui arrive souvent, il se reportait sur
l'éloge de dieux ou de héros protecteurs
de la patrie d'un vainqueur ; il nous
a ainsi conservé un grand nombre
légendes mythologiques.

il vante volontiers la
haute naissance de ses héros.

Dans un autre genre
poésie, les œuvres des tragiques grecs
sont pour nous de véritables monuments
historiques. On a dit avec raison
que la littérature dramatique est
l'expression de la société. Si nous

nous aucun connu sur l'histoire du
 4^e siècle, si tous les documents en
 avaient péri, nous pourrions, ^{en fait de} ~~avec~~
~~la seule tragédie de~~ ^{par la tragédie de Racine} ~~la seule~~ ^{de} ~~Andromaque, nous~~
~~retrouver~~ ^{quelques traits de la} ~~la seule~~ ^{de} ~~etc.~~ le coméd. Louis XIV.
 Le théâtre grec nous offrait des facilités
 encore plus grandes, car ce n'était pas,
 comme chez nous, un simple plaisir,
 c'était une partie de la religion, une
 œuvre de foi; une représentation thé-
 âtrale était une cérémonie religieu-
 se. Il y a donc là une image
 fidèle des croyances religieuses des grecs.

Tout autre était la na-
 - ture de la Comédie; elle était faite
 pour égarer le peuple, en lui montrant
 son portrait, et c'est ce portrait, exac-
 - tement reproduit, que nous trouvons
 dans les Comédies qui nous restent. Ce
 sont deux pièces d'Aristophane qui
 nous apprennent ^{presque} tout ce que nous
 savons sur les assemblées athéniennes.
 Malheureusement, des autres

amiqui greci si numerosi, non
possedons che dei frammenti, quasi
ora s'è conservati per la più parte
per Attenio.

Apres le poète, viennent
orateurs. Ils sont nombreux, mais
ceux nous en avons est bien peu
en comparaison du nombre des
- leurs qui ont été prononcés à Athènes,
- et à Athènes seulement; car
nous n'avons absolument rien
de discours prononcés dans le autre
grecques.

De Périclès, et des
hommes d'état qui dirigèrent
- nous avant lui, nous n'avons
conservé. Le premier orateur que
possédions est Antiphon, mort
412. Il fut le maître de Thucydide
et d'Isocrate, si avant d'ordre au
d'éloges, le loue beaucoup, comme
un de hommes les plus sages qui
y ont été à Athènes. Il paraît pro-

Thucydide VIII. 68.
ἀνὴρ τῶν κατ'ἐκείνους
ἀρετῇ τε οὐδὲν ὀλίγον
καὶ ἀσπίστον ἐνδυνάμει.
- ὁ δὲ γενόμενος, κ.τ.λ.



* quelque édition donnent
δ'εὐτερος. au lieu de ὀλίγον

qu'Antiphon n'a écrit que très-peu. Selon l'usage de beaucoup d'orateurs Athéniens, il composait dans le cabinet, des discours destinés à être prononcés par d'autres. — Nous avons de lui six plaidoyers : ils sont surtout précieux pour la connaissance du droit criminel d'Athènes. Le discours intitulé $\pi\epsilon\rho\iota\ \tau\omicron\upsilon\ \chi\omicron\rho\epsilon\upsilon\sigma\omicron\upsilon$ nous donne les renseignements les plus complets que nous possédions sur l'institution de la chorégie.

Andocide, mort 15 ans après Antiphon, a laissé plusieurs discours. — $\pi\epsilon\rho\iota\ \tau\omicron\upsilon\ \mu\upsilon\sigma\theta\eta\sigma\iota\omicron\nu$, très-intéressant pour l'histoire politique et religieuse d'Athènes. — Sur le parricide avec les Lacédémoniens — enfin, un discours contre Alcibiade, dont l'authenticité n'est pas suffisamment établie.

Lysias n'était pas citoyen d'Athènes, c'était un mitique, et comme tel, il ne pouvait parler en public : ses

Il y a une exception à faire
pour le discours sur le meurtre
d'Aristote.

des cours ont tous été prononcés par
d'autres. Une des plus intéressantes est
le plaidoyer pour le meurtre d'Aris-
toteles : il est précieux pour l'his-
toire d'Athènes sous la domination
des Trente tyrans.

Isée était aussi un avo-
cat. On n'a peut-être jamais parlé, mais
peut-être de lui onze plaidoyers
presque tous ^{sur} des affaires de succession
d'adoption et de culte. A propos
une littérature, ce sont de petites
d'œuvre ; sous le rapport de l'his-
toire nous sont fort utiles pour
la connaissance du droit civil et criminel.

Isocrate, mort en 338
a l'air de discours ; nous avons
de lui quelques traités publiés
son nom.

Viennent enfin les
orateurs politiques, et à leur tête
Démosthène. Les discours peuvent
se diviser en deux catégories :

politiques, Philippiques, Pro corona,
 περὶ τῶν δέξων, περὶ συμμαχίας, plai-
 -doyers civils, dont les uns ont été
 prononcés par lui : ^{quelques} ~~autres~~ même, il
 est arrivé qu'il a composé, dans le
 même procès, des discours pour les deux
 parties contraires.

Lycurgue a laissé un dis-
 cours contre Léocrate.

Hypéride, qui appartenait
 au même parti que Démosthène, fut
 mis à mort en 322 sur l'ordre d'An-
 -tipater. On en avait conservé des
 fragments assez nombreux, quand
 en 1858, on découvrit l'oraison
 funèbre qu'il avait composée en l'hon-
 -neur des soldats morts dans la guerre
 Lamiaque.

Eschine, le adversaire de
 Démosthène, a laissé le discours contre
 Ctesiphon, ^{et un discours contre} ~~un discours contre~~
 Timarque.

Demade appartenait aux
 aux partisans macédoniens, ce qui ne l'empêcha

peu après de combatte bravement
 Chironée. C'est un des orateurs att
 les plus remarquables. S'il en faut
 croire Cicéron et Quintilien, il n'a
 -vait rien écrit; nous avons cepen
 -dant quelques fragments qui por
 tent son nom.

Il en reste à peine tra
 ductions, dont un contre Démosthène

Il y aurait pour nous
 quelque chose de préférable à tout
 discours; ce serait les lois Athé-
 -niennes. Rien ne fait mieux con
 -naître une nation que l'étude de
 sa législation. Il nous faudrait par
 Athènes quelque chose d'analogue
 Corpus Juris civilis des Romains.
 Malheureusement, nous n'avons
 rien de pareil. Les Athéniens n'
 jamais eu de recueil de leurs
 de Code. Les lois étaient écrites
 sur des tablettes de bronze, et dis
 -persées en différents endroits

non seulement, il n'y a jamais eu de
recueil officiel, mais aucun juriste
n'a eu l'idée d'en faire un pour
l'usage du public.

Nous avons, il est vrai, de
nombreuses citations de lois; dans
les loquaces, dans les écrivains comme
Plutarque et Aristote; dans les com-
pilateurs, ou les encyclopes, Athénée,
Pollux. Nous en avons surtout dans
les orateurs; mais cette source, la
plus abondante, est aussi la moins
sûre. Il paraît certain que bon
nombre des textes que l'on trouve
dans Démosthène, par exemple, sont
l'œuvre des grammairiens d'Alexandrie
ou autres. Quand ils donneraient des
éditions complètes des orateurs, ils
voudraient y faire figures, ils voudra-
ient y faire figures tous les textes, qui
souvent ne se trouvaient qu'indiqués,
et il arriva alors qu'ils les transcrivaient
de mémoire, en les altérant considé-

raslement ; à d'autres fois même, je
 ne puis s'aimer le place vide, ils con-
 -posent des textes avec le sens
 -ments que donnait l'orateur
 ceux qu'ils citent, et tirent même
 des conclusions qu'il en tiraient.
 Quelques critiques allemands en
 conclu qu'il fallait rejeter en ma-
 tout les documents, et regarder
 comme faux tous les textes de
 cite dans Démétrius et dans
 Eschine. Cette défiance est exagérée
 il suffit de réserver une critique
 - On a essayé, dans les temps
 - dernes, de compiler un recueil
 lois attiques. Le premier travail
 Cicerone est celui de Samuel P.
 Riges atticae, 1635, in folio. Le
 second est celui de Mo. ~~Exschy.~~
 deux ouvrages sont fort savants, mais
 la critique y fait un peu défaut.

Bref

Passons enfin à une dernière
 source, d'un prix inestimable aujourd'hui

les Inscriptions. Les Grecs avaient des archives très complètes, et qui ne se composaient pas, comme chez nous, de papiers, mais d'inscriptions gravées sur la pierre, le marbre ou le bronze. Nous n'avons pas la millième partie des inscriptions que possédait la Grèce, et cependant nous en avons encore un nombre considérable. Il ne faut pas croire qu'elles fassent double emploi avec les livres, les renseignements des inscriptions s'ajoutent à ceux des livres pour les compléter, mais ne les infirment pas. Sans elles, nous ne connaîtrions pas la chronologie d'Athènes, c'est par les inscriptions que nous connaissons les revenus et les dépenses des Athéniens; ce sont deux inscriptions, l'une d'Athènes, l'autre de l'île de Chios qui nous donnent les détails les plus curieux sur la constitution de la famille chez les Grecs.

Les inscriptions grecques ont

été réuni pour la première fois
 le recueil de Boeckh : *Corpus Ins-*
criptionum graecarum. ^{commenté en 1846} 1824. Le vol. in-4.
 Il faut y ajouter le voyage archéologique
 de Lebas, continué par M. M. Fou
 et Waddington - Les inscriptions
 attiques de Kirchhoff. (Le 1er vol. seul
 para). ; enfin, le travail de M.
 Hicks, inscriptions du Musée
 britannique. 1846.

Aux inscriptions, il
 faut ajouter les monuments an-
 ciens qui subsistent encore en Grèce, tem-
 ples, édifices publics ou privés, etc.

Travaux relatifs à l'histoire

Ces travaux peuvent se diviser en
 classes : ceux des anciens et ceux
 modernes.

Pendant plusieurs siècles
 à dater de l'empire romain, il y
 eut des érudits qui étudiaient avec

l'histoire des temps passés et qui nous
ont laissé le fruit de leurs recherches.

Harporocraton (2^e siècle) a
composé une lexique des mots difficiles
à comprendre dans les orateurs athéniens,
du Canon, c'est à - dire, les dix orateurs
athéniens désignés par les grammairiens
alexandrins comme les plus parfaits.
Son livre contient environ mille
mots, et chacun est expliqué par
une phrase tirée d'un orateur.

Aulus Gelle, dans ses nuits
atténuées, s'est occupé surtout de anti-
quités latines, mais il a aussi tou-
ché quelques points relatifs à l'histoire
de la Grèce.

Athénée nous a laissé dans
le Banquet des Savants, une série
d'extraits et de renseignements sur
la littérature grecque.

Macrobe, au 4^e siècle,
a composé ^{son livre de} des Saturnales. un recueil de recherches
d'induction — ch

Viennent ensuite les écoles
professeurs pour la plupart sous l'empire
grec ou au moyen-âge. Les plus
-tants sont ceux d. Thucydide, et
Démocritus et d' Aristophane.

2.^e Les Lexicographes, H
-chius, Pollux, Suidas, et Photius
le grand arche-grec. Ces trois tinople

Ces auteurs sont d'a
tant plus précieux qu'ils vivaient
à une époque où l'on avait le goût
de la tradition, et qu'ils citent leurs
autorités.

Dans les temps modernes
il y a déjà longtemps qu'on a com-
-mencé à étudier l'antiquité
En 1694, Gronovius commença
faire paraître son Thesaurus anti-
-quarum graecarum, 13 vol. in-f
dont la publication ne fut terminée
qu'en 1702. C'est un ouvrage remarquable
de science et d'intérêt.



Meursius, de Lyse, assurément
le mérite d'étudier la Grèce sans
partis pris, et de super transporter
les thèses et les idées modernes sous
l'antiquité.

L'abbé Barthélemy, à
la fin du 18^{me} siècle, publia le
Voyage d'Anacharsis. Barthélemy
est très-savant, mais il manque
de critique; il prend de tout, mais
sans discernement, et de plus, il ignorait
les inscriptions.

Voici maintenant les
auteurs contemporains les plus cités
pour l'étude de l'histoire grecque.

Otfried Müller - Les
Doriens, chef-d'œuvre de science et
de sens historique, malgré quelques
exagérations.

Grote, et Curtius - Les
historiens, avec beaucoup de talent et de
savoir, outre grand fond de pénétration

les anciens avec les idées modernes, et
d'avoir sans cesse représenté sous le
yeux en étudiant le passé.

Backh - Economie politique
des Athéniens, pour tout ce qui
touche aux finances d'Athènes.

Les trésors de M. M. Egger
Perrot, Girard; Caillemont, sur
droit attique; unad. N. Cole
français d'Athènes. etc.

Sur la religion grecque
la symbolique de Creuzer, traduite
par M. Guignard - L'histoire
des religions de la Grèce antique
de M. Alf. Maury. - la mytho-
logie grecque de Preller.

Sur les arts, l'ouvrage
de Winckelmann (18^{me} siècle)
de M. M. Gaigne et Beulé.

Etude d'archéologie de Millin.

manuel d'archéologie de Hoffmann.

Cours d'histoire grecque.

Troisième rédaction.

De l'origine de la race grecque,
des différents peuples de la
Grèce.

La première question, quand on étudie l'histoire d'un peuple, est de chercher à quelle race ce peuple appartient. On sait en effet que l'espèce humaine se partage en différents groupes ou familles, et que les groupes sont séparés par des différences profondes de langue, de mœurs et d'institutions. Nous devons donc, sans se gêner d'importance de cette question, chercher d'abord à laquelle des races appartenait le peuple grec. Nous examinerons en premier lieu les renseignements que nous trouvons sur ce point chez les anciens, puis nous reprendrons la même question d'après la méthode moderne et avec l'aide des sciences qui se rapportent à l'histoire et que l'on cultive depuis cinquante ans.

Les Grecs n'ont jamais étudié la question comme nous cherchons à le faire maintenant ; c'est à dire avec méthode et dans un but scientifique ; mais l'ignorance sur leurs origines des traditions et des légendes qui nous ont été transmises, et dont nous pourrions peut-être tirer quelque lumière.

Remarquons d'abord qu'ils se nommaient eux-mêmes Hellènes et non Grecs : Dans Homère ils sont désignés sous le nom de Daces d'Apollon, jamais sous celui de Grecs. On ne trouve le nom ^{d'Hellén} que une seule fois dans l'Iliade, et pour désigner une toute petite peuplade de la Thessalie. Mais ils se souvenaient bien d'une époque reculée, où la Grèce n'était pas habitée par les Hellènes ; ils avaient conservé la mémoire d'une antique population, qui paraît dans l'histoire

Le nom d'Apollon se trouve dans Aristote et dans Strabon.

sous les noms divers de Polargis,
Larcus, Lélès et Tyrus-nicus. Les
textes nombreux attestent l'existence de
ces peuples, et les désignent sous les
noms que nous avons cités.

Ils s'appelaient d'abord Polargis.
Deux passages, l'un d'Herodote, l'autre
de Strabon, nous s'affirment. Herodote,
VIII. 144 dit : Ἀθηναῖοι δὲ, ἐπὶ μὲν ΠΕ-
Λαργῶν ἐχούτων τὴν τῶν Ἑλλάδα καθεσ-
μένην, ἧσαν ΠΕΛΑΓΟΙ. — Et Strabon,
V. 2. 4 : τοὺς δὲ ΠΕΛΑΓΟΥΣ, οἳ μὲν
ἀρχαῖον τε γένος κατὰ τὴν Ἑλλάδα
πάσαν ἐπεπόλκεν

Si nous passons en revue
les différentes pays de la Grèce, nous ver-
rons que à l'origine, ils furent tous
occupés par des Polargis. Des textes précis
ne permettent pas d'en douter.

Ils occupaient Argos et
l'Argolide : Strabon, XIII. 3. 2. εἰ, ὧν
πλεονέχουσιν τε ἐμφαίνουσιν ἰσχυρότατον τὸ τῶν
ΠΕΛΑΓΩΝ (οὐ γὰρ γένος, ἀλλὰ γένος ἐστίν),

καὶ τὴν οὐκ οὖν ἐν Ἀδρίῳ γὰρ

2^o ἡ Αἰγιάλις, c'est à dire cette
longue bande de terre comprise entre
le golfe de Corinthe et le Péloponnèse,
fut plus tard l'Acnaïe. Hérodote
liv. III. 94. πρὶν ἢ Δαναὸν τε
εὐθὺς ἀπ' ἑλθεῖν εἰς Πελοπόννησον
ὡς Ἕλληνες λέγουσιν, ἐκαλέοντο
Πελοδοιοὶ Αἰγιάλιες.

3^o Ils habitaient la Thrace
Hérodote, I, 54. οὐκ οὖν δὲ τὴν ἑλθεῖν
τὴν τὴν τὴν Θρᾷκιαν καλεομένην

4^o Placien et Scylacien. Hérodote
I, 54. καὶ τὴν Πλακίην τε καὶ Σκλακίην
Πελοδοίων οὐκ οὖν ἐν τῇ
ἑλθεῖν, οὐκ οὖν ἐν τῇ
Ἀθηναίους

supplément voir Strabon.

IX, 2, 4. qui témoignent ne qu'il y avait à Athènes une
quantité qui s'appelaient en voici une en core plus affirmative
liquartier pélasgique. Hérodote, II, 51. Ἀθηναίους γὰρ Πελοδοίων
ἐξέβαν τοὺς μὲν Πελοδοίους εἰς Ἀθῆνας, ἀφ' οὐκ οὖν ἐν τῇ χώρῃ, οὐ
ὡς ἐκλήθη μέρος δι τῆς περ καὶ Ἕλληνες ἤρξαντο νομίζειν
πάλαιος Πελοποννησίου. (ὡς καὶ
-σαν δὲ ὑπὸ τῷ Ἰμερῶ)

Les Elapontins tout entiers leur avert
 appartiennent. Strabon. v. 2. 1. dit en
 citant de vers d'une tragédie perdue
 d'Euripide: τὴν Πελοπόννησον δὲ
 Πελασγίαν γῆσιν Ἐφορος πλεθύνει,
 καὶ Εὐρωπαϊκὴς ἐν Ἀρχελαῶ γῆσιν, οὐ

Δανίους, ὁ πενήκοντα δυοτέρων πατὴρ
 ἔλθων ἐς Ἄργος ἄκισ' Ἰνέχου πόλιν,
 Πελασγίῳ δ' ὠνομασμένους τὸ πρῶν.
 Δανίους καλεῖσθαι νόμιον ἔθνη δ' ἐν Ἑλλάδι

Us habitaient par conséquent l'Arcadie.
 Hérodote. 1. 146. Ἀρχαῖες Πελασγοί.
 Pausanias l'atteste. (Arcadia. 1. ad finem).

Nous maintenons aux Caries
 et aux Lélignes, qui sont souvent nommés
 ensemble. Strabon. loc. cit. vii. 7. ἐν δὲ τῇ
 Αἰτωλίῳ τοὺς τῶν Λακρούς Λελέγας
 καλεῖ· καταδύχειν δὲ τὴν Βοιωτίαν αὐτοὺς
 γῆσι· ὁμοίως δὲ καὶ ἐν τῇ Ὀποντίῳ καὶ
 Μεγαρέων. - Ettecon. ix. 2. 3. Ἡ δ' οὖν
 Βοιωτία πρότερον μὲν ὑπὸ Βαρβάρων
 ὠχεῖτο Ἀσόνων καὶ Τερμυζίων, ἐκ τοῦ
 Σουρίου πελαγονημένον, καὶ Λελέγων καὶ
 Γαντῶν.

Impassag d'Isocrate,
 unique d'Althénus,
 nous le montre
 habitant aussi les
 Peloponnesiens, car les Caries
 et les Lélignes, qui sont souvent nommés
 ensemble, Strabon. loc. cit. vii. 7. ἐν δὲ τῇ
 Αἰτωλίῳ τοὺς τῶν Λακρούς Λελέγας
 καλεῖ· καταδύχειν δὲ τὴν Βοιωτίαν αὐτοὺς
 γῆσι· ὁμοίως δὲ καὶ ἐν τῇ Ὀποντίῳ καὶ
 Μεγαρέων. - Ettecon. ix. 2. 3. Ἡ δ' οὖν
 Βοιωτία πρότερον μὲν ὑπὸ Βαρβάρων
 ὠχεῖτο Ἀσόνων καὶ Τερμυζίων, ἐκ τοῦ
 Σουρίου πελαγονημένον, καὶ Λελέγων καὶ
 Γαντῶν.

XIV. 2, 24.

Il faut d'ailleurs, sur les Liéges, consulter le chap. 2, 24 de Strabon, tout en

quant au nom d. *Egyptus* d'un double avoir désigné une population répandue non seulement en Italie, aussi en Grèce et dans tout l'Archipel. Thucydide, IV. 109. parle de leur siège à Athènes : τὸν αἰὲς Ἀἴγυπτον καὶ Ἀβύρον τοῦ οὐρανῶν ἀγροῦντων. On peut voir aussi un fragment de l'historien Hecataëus, cité par Denys d'Halicarnasse, antiqu. rom. II, 28.

Mentionnons enfin la preuve en grec de Phéniciens : le fait est rapporté par Thucydide, I. 8 : οἱ ἑσθιωταὶ Ἰωνεὶς καὶ φοίνικες.

Sur cette époque primitive quelques renseignements nous sont fournis par des documents assyriens surtout égyptiens. Nous trouvons mention sur deux papyrus de victoire remportés par les rois d'Égypte sur

peuple maritime qui ne peut être que
 les grecs. Les vaincus sont désignés sous
 le nom de Soutastes ou Taccars
 qui paraît désigner un peuple étranger
 — sous celui de Danaos, premier
 nom des grecs, celui qu'ils portent dans
 Homère. Ils sont encore appelés le peuple
Sarbons : ce nom rappelle la ville et
 la population étrange de Sardes, d'où
 venait chez les Romains le proverbe de
 Sardes à vendre, Sardi venales. — N'est
 aussi question du pays maritime des
Couisa, Tarsus, les Cyréniens
 Nestor de noter les renseignements pour
 ne rien omettre, mais on ne peut leur
 accorder qu'une très faible part de confiance.

Ceci nous devons conclure
 des documents certains que nous four-
 nissent les historiens grecs, c'est qu'a-
 vant les Hellènes, la Grèce fut habitée
 par un peuple qui portait les divers
 noms de Polargès, Carriès, Lélégès et
 Cyréniens. Ce peuple n'était pas
 sauvage : Pausanias nous atteste

Ἰσ τὰ κατὰ τὸν ὅρον μεμνηταί, τὰ
 Σαρωνορῆνες ἐπὶ τὴν εἰσοδὴν, παρὰ λαοὺς
 παρὰ Πελασγῶν. Cet aient eux qui avai-
 -ent eue la religion et le culte Jupiter.

Les Pélasges furent remplacés
 en Grèce par une autre population, celle
 des Hellènes. Les légendes grecques, à partir
 d'Homère présentent toute cette race
 comme descendant d'une ancêtre commune,
 Hellen, fils de Deucalion, on le rattache
 par lui à Jupiter. Hellen, selon la
 légende eut trois fils : Dorus, Erichon
 et Xuthus. Des deux premiers sortirent
 les Doriens et les Erichoniens : Xuthus
 donna naissance à Ion et à Achée
 qui furent pères des Ioniens et des Aché-
 -niens. L'existence des quatre tribus de la
 race grecque, et l'étroite parenté qui
 les unissait trouvaient ainsi une expli-
 cation facile, et qui plaisait à Homère
 aux Grecs en leur montrant leur
 origine divine et leur qualité de fils de
 Jupiter.

Nous conduirons donc de ces remarques que
 les Grecs appartiennent à quelle race
 ils appartiennent (Herodote lui-même
 l'avoue, 1. 54), et que les documents
 fournis par eux sont insuffisants
 à élucider la question en certains au-
 de cause. Mais nous avons aujourd'hui
 des secours qui leur manquaient, et
 des moyens de recherche qu'ils ne le-
 -naissent pas. Sous un certain
 de vue, nous connaissons leur lan-
 guage qu'ils ne faisaient en-
 tendre nous connaissons des lieux
 dont ils ne soupçonnaient
 même l'existence : le zend, par
 exemple les anciens Perses; le sanscrit
 mort aujourd'hui, et qui n'est
 que la langue sacrée de l'Inde. Si
 nous comparons le grec à ces deux idiomes
 d'une part, et à l'autre au latin
 qu'on a longtemps regardé ^{à tort} comme
 un dérivé du grec, nous remarquons
 dans ces quatre mots langues un

nombre de mots presque semblables. La
 forme extérieure peut différer légèrement,
 mais au fond, nous retrouvons tou-
 jours un élément identique et invari-
 -able. Cette observation ne s'applique
 pas seulement aux langues : les mœurs,
 les institutions, les croyances religi-
 -euses présentent chez les quatre peuples
 une ressemblance frappante. Nous
 pourrions donc en conclure que les peu-
 -ples avaient tous une origine com-
 -mune, et qu'en se réunissant, ils formai-
 -ent un ensemble, une race distincte,
 car si nous les comparons aux popu-
 -lations sémitiques, ^{il y a} plus d'ana-
 -logie, par conséquent plus de com-
 -munauté.

Examinons d'abord les
 langues, en prenant comme termes de
 comparaison les mots les plus usuels.
 Il est impossible de reconnaître
 l'analogie.

Mère se dit en grec μητήρ
en latin, matr, en sanscrit ma-
en zend, madar. Or, c'est un pre-
-cipue de la grammaire comparée
les voyelles n'étant qu'émission
différentes d'un même son, n'ont
aucune importance, et peuvent
muter entre elles: l'a s'affaiblit
par degrés donne un e; d. ne
l'i n'est qu'un affaiblissement
l'e ou nidoit être tenu long
que des consonnes, en observant
toutefois les permutations permises
entre consonnes de même espèce
matr, matr.

Père - πατήρ - pater - pitr

Il est important de remarquer
qu'en grec, en latin et en sanscrit
πατήρ, pater et pitr ont le même
sens: c'est le père considéré comme
chef de la famille, comme maître
Pater en porte avec lui un id de

majesté d'autorité qu'on ne retrouve.
 perd au genitor : genitor (l'etymologie
 l'indique). c'est le père considéré comme
 engendreur ; il répond au grec γεννῆτορ
 et au sanscrit ganitor.

Maison - oikos - domus - dama,
 Boeuf - boûs - bos - gans.
 Or, le g et le b sont des consonnes
 qui perméent l'autre amment entre elles,
 de même, brebis se dit en grec
 οἷς, en ~~grec~~ latin ovis, en sanscrit
avis. Or, le v latin et sanscrit
 était primitivement représenté en grec
 par le digamma F, qui a disparu
 dans la suite, comme dans le grec
 νᾶϋς, qui correspond au latin navis
 et au sanscrit navas.

Il serait facile d' citer d'autres
 exemples. Voici par exemple, les noms
 de nombre en grec, en latin et en
 sanscrit.

2	δυο	-	δύο	-	deux
3	τρία	-	τρεις	-	trois
4	τετταρας	-	τετταρες	-	quatre
5	πεντα	-	πέντε	-	cinq

Il paraît, il est vrai, y avoir une certaine différence entre πέντε, πεντα et quinque. Mais les deux mots pourraient-ils se rattacher l'un à l'autre, comme πότερος en grec se rattache au latin iter pour quinqué. Dans le dialecte dorien, au lieu de

Chassang. gram. gr.
page 70.

bien

πότερος, on disait πότερος, d' iter, par la suppression de la voyelle initiale. On pourrait peut-être expliquer de même πέντε et quinque.

Dans les institutions les plus intimes, nous trouvons la même ressemblance que dans les langues.

Prenez d'abord le mariage. Chez toutes ces populations, il a un caractère commun, c'est la monogamie. De plus, c'est un acte religieux, un

véritable sacrement. Enfin les rites
 nécessaires pour que le mariage existe
 sont les mêmes chez les trois peuples.
 Il y avait d'abord l'acte que l'on appela
 l'union des mains : *destrum*
junctio, accompagné de certaines for-
 -mules sacrées. - Chez les Hindous,
 la femme était conduite dans la mai-
 son de son époux sur un char traîné
 par deux bœufs blancs. Chez les Romains,
 on ne trouvait ni le char, ni les
 bœufs ; Rome primitive n'était pas
 assez riche pour se permettre un pareil
 luxe ; mais cette cérémonie était
 remplacée par la *coëductio in domum* :
 on introduisait la femme, avec
 certains rites, dans la maison du mari.
 - Chez les Hindous, il était d'usage
 de séparer les cheveux de la mariée
 avec un dard de porc-épic : animal
 mal connu en Italie,
 on avait remplacé le dard par un

par celance. — Dans l'Inde on
 courrouvait la femme épousée autour du
 foyer domestique de l'époux. Chez
 Grecs et les Romains, cette coutume
 se retrouve absolument identique
 associant ainsi la femme avec le
 domestique de l'époux et de la famille
 dans laquelle elle entrerait, ou
 offrait le feu et l'eau : le feu sacré
 et l'eau lustrale.

La constitution de la famille
 était la même chez les Grecs, les
 Latins et les Hindous. Le nom
 patril, et la racine était partout
 grecs et grecs, γένος en grec; en
 sanscrit ; जन en zend. C'est
 cette racine que nous retrouvons dans
 जन्म, engendrer. Le fait est des plus
 significatifs : il nous montre que
 c'est autour de celui qui engendrait, et
 à dire du père, que se formait la femme
 et non autour de la mère. La m

chez les peuples n'était rien : elle était
 absorbée en quelque sorte dans la puissance
 de la mère. Les regards se portaient sur elle
 comme sur la source de la vie : et la majesté du père de famille. Le rôle
 de la mère suffisait pour la recevoir et la transmettre. romain nous en offre une preuve en
 mettant sous les yeux le conte de la succession d'Échyle (v. 658 et sq.) la lignée paternelle ; jamais on n'hé-
 rite pas la mère, car la femme, en
 que peu sophistique, ne semble-t-elle pas entrant dans la maison du mari, a-
 jourd'hui, par lequel Apollon essaye de justifier Oreste du meurtre de sa mère, elle ne lui est plus rien.

Chez les Grecs, comme chez
 les Hindous, la tribu est constituée
 par la réunion de plusieurs familles
 qui s'unissent pour vivre en commun.
 Sous la cité cependant, l'analogie
 est ; mais le principe est le même ;
 le développement seul diffère.

Les croyances religieuses offrent
 toutes le même caractère, si on les
 prend à leur point de départ dans l'Inde,
 à Rome et en Grèce. La religion grecque
 au temps de Périclès ne ressemble nullement

à la religion romaine ; mais au temps
d'Homère, on peut remarquer entre elles
la similitude dont nous parlons. Au
moment ce n'est pas l'anthropomor-
phisme ; c'est une religion natu-
raliste, qui divinise les forces de la na-
ture, le soleil, la terre, l'eau, le nuage.
Les noms de ces divinités sont les mêmes.
Jupiter se nomme en sanscrit Dy-
aù Devâ ; en grec Zeus, Dios ; en
sanskrit et en grec, on retrouve égale-
ment le mot pâter ajouté au nom de Dy-
aùspiter, Zeus pâter. Le mot
Deus, en grec Zeus, vient de la même
racine que Devâ, Dyâ. Sanscrit.
On retrouve également dans Dyâ, le p
Dans toutes les langues, Dyâus, Deus
signifie celui qui est brillant, le dieu
brillant, le dieu du jour. Le mot
brillant, c'est la lumière considérée
comme diffuse, le jour répandu.

Comparons maintenant



mœurs, les institutions, les croyances qui nous venons d'exposer, avec les mœurs, les institutions et les croyances des peuples sémitiques. La langue diffère ; à aucun point de vue, nous ne trouvons de rapports ; c'est un monde absolument différent du nôtre.

Les Hindous, les anciens Perses, les Grecs et les Romains appartenant donc à une seule et même race ; ils descendaient tous d'ancêtres communs, et nous que les branches d'une même famille, on lui a donné le nom d'Indo-Européenne. Son berceau, nous ne le connaissons pas au juste ; mais on peut le placer avec quelque certitude sous l'Asie centrale, sur les bords de l'Asie et de l'Asie, contrairement aujourd'hui, mais autrefois très-fertile à une époque que nous ne connaissons pas, cette race se divisait en plusieurs branches qui se dirigeaient vers différents

côtes : le premier vers l'Orientale
 parait l'Inde actuelle avec l'île
 de Ceylon ; une autre occupant
 l'Arabie ; d'autres enfin passerent en
 Europe : les uns colonisèrent la
 Grèce et l'Italie ; d'autres colonisèrent
 habiter tous les pays qui forment
 l'Europe actuelle ; aujourd'hui
 toutes les populations qui occupent
 l'Europe, sauf quelques rares ex-
 ceptions, appartiennent à la race
aryenne ou Indo-Européenne. -
 n'importe, toutefois, voir dans ce
 grand fait une invasion subite
 se serait accompli d'un seul coup
 c'est plutôt une migration qui s'est
 effectuée peu à peu, et par petits
 groupes. La race indo-européenne
 n'est pas venue en corps de nation
 envahir l'Europe ; mais à mesure
 que des groupes se détachaient du
 noyau central, d'autres les sui-
 vaient, et allaient s'établir dans
 les pays dont on leur avait montré

Cours d'Histoire grecque

Quatrième Rédaction.

es premiers temps de la Grèce. On est porté à se faire une illusion sur la Grèce quand on la regarde à travers les historiens athéniens ; on s'imagina que la civilisation grecque date seulement du siècle de Périclès ; et on oublie, ou on ne sait pas, que bien longtemps avant, il y avait eu une première Grèce, qui avait eu des siècles d'existence, et qui était parvenue à un point remarquable de puissance et de civilisation. La Grèce vit se développer entre le quinzième et le 10^{me} siècle toute une société dont l'existence est attestée aujourd'hui par de nombreux monuments. Les historiens grecs nous parlent de villes très-anciennes, et déjà détruites de leur temps : en Arcadie, il y avait Lycosura qui s'avère plus ancienne que la lune, comme le prétendaient les Grecs, existait au moins bien avant le règne de Troie.

On ne peut pas parler
d'histoire athénienne
sans dire cela.

Il y a en 2 villes de même
nom en Arcadie, dont l'une
est très ancienne et était en
ruine au temps de Pausanias
(Paus. VIII, 13)

Les villes de Légié, de Pallantium, d'Oron-
-nem en Arcadie remontaient éga-
-lement à une haute antiquité. Nous
savons que bien longtemps avant l'in-
vasion des Dorians dans le Péloponnèse
ils avaient laconié une Sparte très-
-civile, et dont on attribue la
fondation à Lésos. Or la construction
d'une ville en cet endroit avait nécessité
des travaux considérables, et une en-
-treprise déjà avancée, car la Laconié
était originairement un marais ep-
-toir, il avait fallu le dessécher, et
rasssembler les eaux sur un seul point
pour les faire écouler dans la mer. C'est
à ce travail que Pausanias attribue
l'origine de l'eurotas, et on en a dû
retrouver la trace. Argos avait été, selon
la tradition, fondée à la même époque
par Phraochos, ainsi que Larissé, qui
survivait de citadelle. C'est aussi dans
l'Argolide que trouvait Egirinthé,
fut détruite de très-bonne heure,

des ruines s'élevaient en core: Pausanias
bravardant son voyage en Grèce, est en
partie. Il avait vu aussi Mycènes
renversée comme Ierunthe à une épo-
que inconnue, et il parlait de deux livres
de pierre, qui ont été encore aujourd'hui
sculptés au dessus d'une des portes de
la ville détruite. Les murailles de cette
ville, qui passaient pour l'antiquité
pour être l'ouvrage des Pélasges, té-
moignent d'un art très-remarquable.
Elles sont construites avec de énormes
blocs de pierre non taillés, entassés
les uns sur les autres, sans ciment,
et les interstices sont remplis avec
du gravier et des cailloux. Il y avait
donc à cette époque une société déjà
forte, et composée de plusieurs milliers
d'hommes; car une simple tribu
n'aurait pu entreprendre un ouvrage dont la
construction demandait nécessairement
un grand nombre de bras. — Pausanias
a encore vu à Mycènes des monu-
ments que nous ne connaissons plus.

les chambres souterraines, ou trésor d'or
 dans lesquelles le roides premiers âges
 renfermaient richesses. Une coes truelle
 semblable existe encore à Argos, sous
 le nom de trésor d'Atgamenon.

Dans la Grèce centrale, on
 ne connaît plus de l'ancienne
 Athènes; mais la Béotie était riche
 en souvenirs de cette antique époque.
 Plus longtemps avant l'ère avant
 été bâtie la Cadmée, qui lui servait
 plus tard de citadelle: citait une
 ville qui avait quinze ouvrages sur
 d'existence. A quelques lieues de là,
 sur les bords du lac Copais, se
 trouvait la fameuse Orchomène des
 Grecs, un des plus antiques, et
 plus puissants et des plus riches
 de la Grèce. Au temps d'Homère, elle
 n'existait déjà plus; mais les souvenirs

Hom. IX. 381. οὐδ' οὐδ' ἐς de la puissance et des richesses ne
 ὀφρὸν ποτὶ νῆστοι... s'effaçait jamais. La légende raconte
 Les souvenirs d'Orchomène
 est associée à celle
 d'Orchomène en Egypte: οὐδ' ἔτι
 ὅδ' οὐδ' ἄρ' ἔτι.

fil de Jymias : c'était la l'origine
de ce nom de Jymius : le premier, il
avait fait construire un trésor, comme
ceux d'Altri et d'Agarnemnon, dont
nous avons plusieurs bandes ; mais aucun
d'être en pierre, était tout entier

Pausanias. IX. 36.

en marbre. — L'existence et l'antiquité

37. 38. Μινύας πρῶ-

-τος ἔσ' ἐπιδόχην χρυ-

-μάτων ὑποσχεθὲν ἔχο-

-σόμεθα. — et passim.

d'Orchomènes sont incontestables ; et

nous avons la preuve qu'un grand

travail humain s'y était accompli.

Orchomène était situé au Nord-Ouest

du lac Copais, et le Copais lui-

-même n'est qu'une faible partie du

grand lac, sortant de mer intérieure,

qui avait couru tout le pays. La

Thèbes, entourée de toutes parts

une ceinture de montagnes sans issue,

les eaux qui en descendant se rom-

-vaient au fond de cette espèce d'enton-

-noir sans pouvoir en sortir. Les

premiers hommes qui eurent l'idée de

s'établir dans cette région remarquè-

-rent qu'il existait à l'Ouest, sous

le mont Ptoles, des sources qui

couraient à la mer une partie des
 eaux. Se fondant sur cette remarque,
 ils creusèrent sous la montagne
 une vaste tranchée, et débouchèrent ainsi
 le pays. Le canal existe encore : il a
 visité et décrit par beaucoup de voyageurs
 et notamment par le colon anglais
 Leake. Il a environ une lieue de long
 et se voit sous différents points de son
 étendue une quinzaine de puits, qui
 servaient, soit à l'extraction des
 matériaux, soit à l'écoulement des
 eaux souterraines. On ignore à quelle
 époque fut accompli ce travail; mais
 il est certainement antérieur au
 moment où la Péotie fut habitée
 la première fois, puisqu'elle ne s'élève
 auparavant qu'en lac, et qu'Orcho-
 mine en particulier était si élevée
 dans un endroit auparavant couvert
 par les eaux. — Orcho mine a une
 longue et brillante histoire; elle
 fut détruite, d'après la tradition,

par l'Hercule thracien, qui boucha le canal et inonda de nouveau le pays. Aujourd'hui encore, les ruines en sont visibles quand les eaux du lac sont basses.

Est possible que les légendes de la ~~très~~ période fabuleuse de la Grèce, l'histoire d'Osiris, des Argonautes, ne soient purement religieuses : toutefois, nous n'avons rien de certain à ce sujet. L'existence de Minos est plus historique : Thucydide en parle au premier livre de son histoire. L'empire de Minos s'étendait sur une grande partie de la Grèce, et il versait même un tribut sur Athènes : ce fait est attesté par Aristote et par Diodore.

Parmi ces traditions fabuleuses, n'oublions pas celle de Pélops. Pélops venait d'Asie, probablement d'Ionie; et était, (toujours selon la légende,) fils de Tantale, et toujours était surnommé d'un empereur puissant qui fut dévoré à une époque inconnue, peut-être

Thucydide I. 4. Μίνως
ἡ παλαιτάτος ἐν Ἰσθμῷ
ἡδοτικὸν ἐπὶ τῷ ἑσπέρῳ, καὶ
τὴν τὸν ἑλληνικὴν δὲ δὲ
ὅδῳ ἐπὶ πλεῖστον ἐκεί-
νη. κ.τ.λ. - Hérodote.
III. 170, confirme le
récit de Thucydide et
on peut encore voir Aristote
Politique, II. 7 : τὸ πρὸς
τὸν δὲ περὶ οὐκ οἶον, etc.
et Diodore de Sicile, V,
48 : Μῖνως μὲν οὖν πρὸς
βύτατον ὄντα
sur Pélops, consultez
Hérodote, III, 11; Strabon
VII, 8; ἂν τὸ θωρὸς μὲν
πρὸς βύτατον Diodore
IV. 74. 75.

port l'empire Dardarien, par la voie
de Priam et d'Homère. Forcé de s'éloigner
Pélops vint en Grèce; il s'empara de
ville de Pise, qui existait déjà d'au-
paravant, sous sa domination, le siège

Ulysseide .1. q. xai d'un empire puissant. Il faut remarquer
αὐτὸς ἐξ ἑστῆς Πελοπον- qu'à cette époque, la plus grande partie
- νήσου πύρην παρὰ du Péloponnèse était réunie sous le mé-
τῶν πρότερον δεσφ. - μέναι Πέλοπιδε
πᾶν τὸν πᾶν ὅσον χρῆμα, - ceptre, et que l'autorité y était héréditaire.
- ταν. x. γ. λ. - C'est une cité en quelque sorte une royauté

Iliade . II. 104, 105. de divin - Malgré la place immen-
Il faut remarquer qu'on se trouve pour la première fois le nom de Pélopon-
- nèse sous les caractères de la Grèce, nous ne sommes rien m.
Cypriaques et dans l'Épique. qu'assurés qu'elle ait jamais eu lieu
mais les Grecs croyant, et il faut pour
cela qu'il y ait eu à ce moment une
société assez forte pour former et po-
sée une telle entreprise: de m.
la chanson de Roland nous atteste
aujourd'hui, non pas l'existence de
Roland lui-même, mais celle de
société franque de son époque.

C'est dans ce premier âge
la société grecque que nous nous



le cult. Jours, plusieurs institutions
qui subsistèrent jusqu'aux derniers temps.
par exemple, les Amphictionies, et les
jeux olympiques. On peut voir, par les
exemples que nous avons déjà cités, que
l'agriculture et l'industrie avaient
déjà atteint un remarquable développe-
ment; les arts eux-mêmes étaient
sortis de l'enfance: les Siens Myrmex

malgré leur imperfection,

montraient chez celui qui les a sculptés
un certain sentiment de son art. Mais

Didon de Sicile. IV. 76,
m. 77. passim.

est surtout dans Dédale, qui n'est
peut-être qu'un mythe, que se
résume toute personification l'art de cette
époque primitive. La légende racon-
te qu'il donnait la vie à ses statues,
qu'il les animait: l'admiration des
grecs avait transformé en réalité une
figure mythologique, mais le nom de
Dédalos n'en était pas moins resté
à toutes les statues en bois.

//

64

12

Cours d'Histoire grecque.

Cinquième Rédaction.

Invasion des Doriens dans
le Péloponnèse.

Nous allons étudier une des questions les plus importantes de l'histoire de la Grèce, un des faits qui ont exercé sur sa destinée l'influence la plus profonde et la plus durable : l'invasion des Doriens et leur établissement définitif dans la Grèce. Pour comprendre les changements causés par l'introduction violente de cette nouvelle population, il faut connaître le état du pays au moment où elle se produisit ; nous allons donc commencer par exposer la géographie de la Grèce au milieu du 11^{me} siècle av. J.C.

Hérodote. II. 476.

Dans le Nord, la Thessalie ne portait pas encore ce nom ; elle s'appelait l'olide, Aiolie, et elle était habitée par une population de race Iolienne ; on trouve aussi quelques peuplades achéennes, les Phthiotès, les Magnètes et les Perrhébois.

C'étaient enfin les Thessaliens qui habitaient
 les Bèotiens d'alors; ce n'est plus tou-
 jours nous le verrons, qu'ils s'établirent
 dans le pays que nous appelons propre-
 ment Bèotie. La principale ville de
 Pausanias IX. 40. Thessalie était Arne.
 Diodon IV. 64.

Dans la Grèce centrale, nous
 trouvons d'autres populations, Aca-
 - riens, Éoliens, Locriens, Phocéens
 ou Thocéens. A quelle époque les peuples
 sont-ils venus s'y établir? nous ne
 le savons, mais leur existence dans
 la Grèce centrale paraît remonter à une
 antiquité très-reculée, et selon toute
 apparence, ils appartenaient à la race
 Éolienne.

Nous avons dit que les
 connus sous le nom de Bèotie ne por-
 - taient pas encore ce nom: on l'appelait
 la Cadméide, et elle était partagée entre
 deux peuples: les Cadméens qui ha-
 - bitaient l'ancienne ville de Cadmé,
 la plus élevée plus tard Thèbes; et les
 Orchoméniens, dont nous avons parlé

Thucydide I. 12.

au Nord-Ouest

dans l'ile précédente, et qui habitait
aussi du les îlots.

Quant à l'Abteque, sa
population ne changea pas; aussi l'île
que nous pouvons remarquer, nous
la voyons toujours occupée par les mêmes
habitants.

Dans le Péloponnèse,
Corinthe était aux mains d'une
population éolienne. Quant au reste
du pays, voici comment il était habité
au moment où les Doréens vinrent
s'y établir. Les pays qu'ils occupèrent,
l'Argolide, la Laconie, la Messénie,
étaient occupés par une population a-
chéenne, et formaient un seul état au-
mycènes pour capitale, et pour villes
principales. Sparte, en effet, était déjà,
Amyclée... etc. Les chefs de l'état, les rois
des Pélopidés. Agamemnon paraît avoir
exercé une domination, une sorte de
suprématie sur le Péloponnèse tout
entier; et cette suprématie ne pouvait
avoir pour cause qu'une puissance bien
établie, et reconnue de tous.

Pausanias. V. 1.

au Nord du Péloponnèse, l'Algaïde, cette longue étroite bande de terre qui longe le golfe de Corinthe, et ait habité par des Ionien. Dans l'île, nous trouvons une population que les anciens nomment les Épiens, et au Sud une et une d'origine Iolienne, une Sylos pour capitale. Au centre, l'Arcadie était habitée par un peuple aux mœurs sauvages et très barbares, qui servaient d'être d'origine Pélagique. Les montagnes de ce pays qui s'appelaient avec quelque raison, la Suisse de la Grèce, le protégeaient contre tous les changements et les invasions.

Il faut remarquer que cette géographie n'est pas toute facile à suivre; mais nous avons pour garantir de nos assertions Pausanias, Strabon, et les historiens grecs; Homère au contraire a subi des interprétations si nombreuses, que nous ne pourrions nous fier à son témoignage. On sait quelle gloire était pour une ville grecque que l'on trouve son nom cité dans Homère,

attestent constamment que nous ne nous en sommes point
ajoutés au texte primitif pour satisfaire
la vanité de telle ville ou de tel peuple.
C'est la grâce telle que nous l'avons mon-
trée qui a fait la guerre. Voici, mais
pas la grâce d'Homère.

Avant la guerre. Voici, mais
surtout après, il y avait eu des déplacements,
de population. En dehors de la Grèce, nous
trouvons un peuple auquel on donnait le
nom de Makedons, et l'épave actuelle
était occupée par des Thessales. Or ces deux
peuples faisaient partie de la grande famille
des Dorians. Quel est le lien des Dorians ?
Nous savons qu'ils appartenaient comme
les autres races que nous avons mention-
nées, à la grande famille hellénique,
mais c'était une branche distincte. Sont-
ils arrivés plus tard en Grèce,
quoiqu'il en soit, ils ont une physionomie
à part; leur caractère est plus guerrier,
plus grossier même; leurs mœurs moins
civilisées. C'est au moment où vivait
Héraclès d'Argos, quelques années avant

Herodote. VIII. 73.

Hér. VIII. 51.

laquende Errie, qui nous voyez pour
la première fois des Dorien, sur les bords
du milieu même de la Grèce centrale,
entre l'Ala au Nord et le Parnasse au Sud
est un petit pays montagneux, une sorte
de canton habité par des Dryopes c'est à un
certain moment, les Dryopes furent
chassés de leur pays par les Dorien, qui
s'y établirent et lui donnèrent le nom
Doride.

Hérod. I. 12.

Quelques générations plus tard
environ 60 ans après laquende Errie
les Thessales dont nous avons parlé
sortirent de l'Epire et vinrent conquérir
l'Alolie, à laquelle ils donnèrent le

Pausanias. IX. 40.

nom de Thessalie. Ils ne chassèrent
pas la population, comme les Dorien
avaient fait dans la Grèce, mais ils
l'assujettirent; la conquête avait été
violente, les vaincus furent réduits en
servitude, et sous le nom de Péoniens
devinrent de véritables serfs de la Grèce.
Les deux races ne se fondirent pas: elles
vécurent côte à côte sans se mélanger.
Cette conquête dorienne eut un contre-coup



Her. VIII. 31.

pour toute la Grèce centrale. Les Dryopes
 se réfugiaient en Argolide, où ils
 occupèrent Hermione et Argai. Les
 Thessaliens chassés de la Béotie les Péoniens,
 et ceux-ci s'emparèrent de leur tour de
 la Cardmie et du pays de Thibes. N'est-ce
 que s'enfuit croix. Enlégides, ils étaient
 déjà établis en partie dans la Béotie;
 mais c'est en fait qu'il ne peut y avoir
 eu doute, et il est permis de penser que
 la remarque d'Enlégides n'a pour but
 que de justifier la géographie d'Homère.
 Nous avons comme Enlégides un texte
 formel de Diodore, qui nous dit que
 primitivement, les Péoniens habitaient
 la Thessalie, appelée Colide. Sausanias
 est d'accord avec lui sur ce point: les
 Péoniens habitaient la Thessalie, et
 s'appelaient Coliens. Quant à Strabon,
 son récit est confus, parce qu'il veut concilier
 les traditions avec l'autorité d'Homère.

C'est en vain 80 ans après
 la guerre de Troie qu'est venue l'invasion
 dorienne. Comme dans tous les faits de

attérogue, dya une partu historique
 et une partu légendaire. La légende
 racontait que cette invasion n'était
 qu'un retour : les Dorians et les Héradés
 leurs chefs, étaient représentés comme
 descendants d'Athènes & d'Argos, chassés
 du Péloponnèse avant la guerre de Troie
 et y venaient reprendre possession de
 leur patrie moine. Rien n'est mieux
 vraisemblable. L'histoire dit simple-
 -ment qu'une armée de Dorians, par
 de la Doride, traverse la Grèce centrale,
 et pénètre dans le Péloponnèse, pour
 l'isthme de Corinthe, trop facile à
 défendre, mais en traversant le golfe
 à Naupacte. Nous disons une ar-
 -mée de Dorians, car c'était pas
 une émigration : le pays qui possédait
 proprement le nom de Doride continuait
 -ma toujours à être habité par
 une population doricienne. C'est une ré-
 -tate conquête, accomplie par une
 armée qui avait sa tête des chefs Hé-
 -clides ou des descendants d'Hercule, et qui

était probablement suscitée par un certain
 nombre d'Éoliens, qui avaient voulu
 prendre part à l'expédition. Le Pélopon-
 nèse était à ce moment sous la domi-
 nation des descendants d'Agamémnon.
 Ils furent renversés, et les vainqueurs se
 partagèrent le pays. Trois chefs dirige-
 aient l'expédition; chacun reçut sa part
 de la conquête. Léonstheni et Proclès eu-
 rent la Laconie, Cresphonte la Trachinie,
 et Ulménos l'Argolide. Peu de temps
 après, une nouvelle troupe de Doriens
 arriva, et s'empara de Corinthe. L'Arca-
 die fut protégée contre la conquête par
 ses montagnes. Le reste du Péloponnèse
 n'eut plus de secours à attendre, mais ils subit
 le tour. — coup de l'avis à son d'orient.
 Les Achéens chassés de l'Argolide se
 réfugièrent dans l'Égée qui prit le nom
 d'Achaïe, et se chassèrent les Ioniens.
 Leur case retournèrent auprès de leurs frères
 d'Attique; mais le pays était trop
 petit et trop pauvre pour les contenir.

et les mœurs tous, une vaste émigration
 en nienne se produisit, et alla coloniser
 les côtes del'Ani-Mineure, qui furent
 bientôt couvertes de villes riches et popu-
 -lées.

La grande conséquence de l'émigra-
 -tion des Dorien et de leur établissement
 dans le Péloponnèse fut de diviser tout le
 Grec en deux grands partis : d'un côté
 le Péloponnèse, et de l'autre la race d'Ionie
 est restée de puis qu'on
 a la séparation de les Ioniens et les Achéens. On a quelquefois
 exagéré cette séparation : rien n'est
 moins vrai, qu'à toutes les époques
 de l'histoire de la Grèce, il y eut ^{même les deux} un anti-
 -pathisme et comme une sorte de haine
 secrète, provenant de la diversité de leurs
 mœurs et de leur caractère.

Cours d'histoire grecque.

Sixième Rédaction

Sparte.

Hérodote : I. 69.

- VI. 97.

attribué à Xénophon

Nous avons sur Sparte des renseignements très-nombreux, mais ils sont disséminés, épars ça et là dans les écrivains de l'antiquité : quelques chapitres du premier et du sixième livre d'Hérodote, quelques passages de la politique d'Aristote, quelques mots dans l'Énéide. Nous avons perdue les écrits d'Hésichide de Pont qui en traitaient. Il nous reste un petit traité de Xénophon sur le gouvernement des Lacédémoniens, les vies de Lycurgue, d'Agis et de Cléomène par Plutarque : les trois biographies sont très-mélangées ; à côté de renseignements puisés à des sources très-anciennes et authentiques, on y trouve des erreurs nombreuses. Les vies d'Agis et de Cléomène sont surtout curieuses en ce qu'elles nous montrent la légende que s'est formée peu à peu autour du nom de Lycurgue, et nous permettent

J'en suis sûr. lui s'opposent.

Parmi les modernes, il faut surtout consulter les Docteurs d'Isf. Müller et les historiens grecs de Curtius et de Grote, en tenant compte des réserves que nous avons faites sur ces écrivains dans la seconde leçon.

Ce que nous étudierons d'abord dans l'histoire de Sparte, ce sont les institutions sociales ; elles doivent venir avant les institutions politiques, car elles touchent d'plus près au caractère et au fond même d'un peuple ; elles le font mieux connaître. La population de la Laconie était divisée en trois classes : les deux premières, inférieures, c'étaient les Laconiens et les Ilotes ; la 3^{me}, les Spartiates, formant un corps privilégié. Dans la première partie de ce travail, nous chercherons ce qu'étaient les Laconiens et les Ilotes ; dans la seconde, nous étudierons les Spartiates proprement dits.

La infériorité à laquelle étaient réduites
deux classes tout entières de la population
s'explique par le sort originel placé
au début de l'histoire. des peuples : la
conquête. Nous avons montré comment
le Péloponnèse avait été surpris, non
par une immigration de la race dorienne,
mais par l'arrivée d'une véritable
armée. La population du pays conquis
n'avait donc pas été chassée ; elle avait
conservé en grande partie ses anciennes
demeures. Un petit nombre seulement
se retirèrent devant la conquête ; beau-
-coup restèrent et se soumettent aux
nouveaux maîtres. Leur condition ne
fut pas la même partout. En Argolide
et en Messénie, pays de plains, la
conquête se fit d'un seul coup et presque
instantanément ; aussi le sort des vain-
-cus fut-il plus doux ; une fusion
s'opéra entre les deux races, et le
temps fit peu à peu disparaître toute
inégalité. Au contraire, sur les olives

et montagneux de la Laconie, la race
dorienne ne s'établit que lentement,
elle dut conquérir le terrain pour ainsi
dire pied à pied, enlever les places une
à une, et il lui fallut trois généraux
pour se rendre maître du pays. C'est
cette conquête lente et pénible qui explique
le sort des indigènes en Laconie, et le
caractère particulier de la domination
dorienne à leur égard. Les spartiates
restèrent comme des étrangers, des
maîtres, des vainqueurs, campés plutôt
qu'établis dans le pays. De là ces habi-
tudes de sévère discipline, d'organisa-
tion militaire, qui prévalurent toujours
à Sparte, et qui lui donnèrent une
physionomie à part au milieu des
grecques.

Les Laconiens sont souvent
désignés dans les historiens grecs sous
le nom de Périages. C'était l'ancien-
ne population indigène. Ils furent d'abord
assez bien traités; les Doréens leur laissèrent

περίοικοι.



tout les mêmes droits qu'à eux-mêmes;
 mais à l'époque suivante, le second
 roi de Sparte leur retira l'égalité dont
 ils jouissaient et les réduisit à la con-
 dition de sujets. La population laconi-
 enne redevint presque esclave; elle perdit
 seulement son indépendance politique.
 Il n'y eut plus de cités: les Laconiens
 furent obligés de venir à de certains
 jours sacrifier à Lacédémone, et nous
 savons que le droit d'avoir une cité et de
 sacrifier dans la cité était la marque
 de l'indépendance. Il y eut encore en
 Laconie quelques petites municipalités,
 Amyclie, Gythie par exemple; mais
 elles ressemblaient beaucoup plus à ce
 que furent plus tard les villes latines ou
 campaniennes qu'à des cités libres: il
 n'y avait plus qu'une cité, et c'était
 Sparte. Mais privés de leur indépen-
 dance politique, les Laconiens jouis-
 saient pour tout le reste d'une culture

liberté, et ils étaient traités comme des hommes libres. Ils avaient la propriété du sol : quand Lycurgue opéra son partage des terres, la tradition rapporte qu'il attribua trente mille lots aux Péoniens. Ces lots leur appartenaient en toute propriété ; ils leur devaient grand et comme bon leur semblait et n'étaient astreints à aucun service ni avance. Ils étaient astreints au service militaire, mais observaient

Hérodote 18.11.

ὅτι δὲ οἱ τῶν περὶ

- οἰκῶν Λακεδαιμονί-

- ον λόγῳ δὲ πεντα-

- κισ χεῖροι ὀπλῖται

εἰς αὐτὸ τοῦτο ἐπαί-

- ουν. - Voir aussi

Thucyd. iv. 8 - v. 18.

- viii. 6, 22.

parmi les hoplites, c'est à dire les soldats ayant l'armure complète ~~de cette~~ : or, un esclave, un homme de condition inférieure n'avait pas le droit d'être hoplite. Ils pouvaient obtenir des grades militaires, commander un corps de troupes, et exercer ces fonctions n'était permis qu'aux hommes libres.

Celle était la condition des Lacédémoniens : celle des Ilotes est ~~encore~~ plus difficile à déterminer. C'étaient, à ce qu'on croit les ancêtres, les descendants de la

population d'Hélôs, ville maritime, qui
 se serait révoltée au moment où Sparte
 entra aux Laconiens les droits politiques,
 et prise de vive force, aurait été réduite à
 une servitude complète. Ephore Hattier dit,
 et Harpocraton dit que ἐλάτωρ ἐν était
 synonyme de δοῦλος ἐν. L'historien Thé-
 pompe, cité par Albinus, dit que les
 Hôles étaient cruellement traités, car
 c'étaient des hommes asservis : καὶ δὲ
 -δοῦλοι ἦσαν. Thucydide confirme encore
 les témoignages en rapportant que les
 Hôles avaient combattu sous les ordres de
 Brasidas recurent leur liberté, avec le
 pouvoir d'habiter où bon leur semblerait.
 ἐλευθέρους ἐῖναι, καὶ οὐκ ἔχειν ὄνον δὲ δου-
 -λῶναι. Il y a ici une ressemblance
 frappante entre les termes, évidemment
 authentiques, de Thucydide, et les formules
 des actes d'affranchissement au temps des
 Mérovingiens : Hœlare, disent les actes,
 ibi quocumque volet : et les ports de

v. 2. ἐλάτωρ ἐν.

v. 34.

L'Église ou s'accomplissait la cérémonie
étaient ouvertes pour montrer que cette
liberté n'était pas une vaine parole.

Les Hôtes étaient donc des
esclaves ; mais c'étaient des esclaves d'une
condition particulière. Leur servitude,
dit Ephore, était réglée par certains
lois. Subordonnée à certaines règles
Ephore, cité par Strabon. VIII. p. 4
maîtres n'avaient ni les affranchir
ni les vendre hors du pays. ^ἢ ἐξω τῶν
ἰσθμῶν. Mais à Athènes, et dans tous
les états grecs, l'esclave étant la propriété
du maître, pouvait être affranchi ou
vendu, en tout lieu, sous son maître
temps. Strabon, qui ne comprend pas
très-bien la condition des Hôtes, ajoute
que c'était d'une certaine façon des
esclaves publics : τῶν κοινῶν ὑποκόμους
δοῦλους. De plus chacun d'eux avait
une demeure particulière, et un petit
champ qui lui était assigné en prop-

Photarque. Lyc.
chap. 24.

qu'il devait payer à perpétuité une redevance
que consistait en une certaine part de
la récolte : *propea*. Ils travaillaient donc
la terre pour les Spartiates, à qui l'agri-
culture était interdite, et devaient
chaque année le prix fixé pour le fermage :
ἀποδοῦναι τὴν εἰρημένην ἀποτέδουρας.
Ceci-là a fort bien remarqué le com-
mentateur, quand il dit (XXXIV, 27)
« Ilotes sunt jam inde antiquitus
castellani, agrestis genus » Et Cornélius
Nepos (Pausanias, 3) est d'accord avec
lui sur ce point. Les Ilotes avaient cha-
cun son champ, sa cabane, sa famille,
ils pouvaient même avoir une petite
fortune particulière, un pécule : *Sto-*
-torque raconte que le roi Cléomène
vendit la liberté aux Ilotes moyen-
nant cinq mines, ou 500 drachmes,
et que deux mille d'entre eux se
trouvèrent en état de se racheter.

Augmenter d'abord, cette situation peut paraître
 singulière ; mais elle cessera d'être nous
 donner, si nous comparons les Étoles et
 Sparte aux rois du Moyen - Âge. Les
 Germains possédaient déjà certaines in-
 stitutions, qui avaient frappé l'attention.
 trouvait chez eux des esclaves qui avaient
 chacun sa demeure et ses Pécunies : sum-
 quisque sedem, suos pecunias regis,
 qui étaient tenus de payer à leurs ma-
 -tres, comme des colons, une redevance
 fixe : fumentis modum dominiis
aut pecoris, aut vestis, aut colono, ut
fungis : en tout le reste ils étaient
 libres : et servus hactenus parit. —
 on ajoute à ces traits que les esclaves
 étaient attachés à la terre, et ne pou-
 -vaient être vendus sans elle, ne
 retrouve-t-on pas absolument les ser-
 vages de la glèbe ? Au reste, les Étoles n'étaient
 -en pas les seuls chez les Grecs qui
 furent soumis à de pareilles conditions

Germania. 3f

Athénée, VI, 84

D'esclavage. En Crète, il y avait des esclaves
 de mœtèques et χρυσωρύχοι, puis d'autres
 qui vivaient aux champs, αδαρωταί, au
 rapport d'Ephore, cité par Athénée, ils
 avaient, comme les esclaves romains,
 certains jours où ils recouvraient leur
 liberté et prenaient la place de leurs maî-
 tres. En Thessalie, c'étaient les Pé-
 nestes, qui s'étaient donnés volonta-
 rement, à certaines conditions. On
 n'avait le droit ni de les tuer, ni de les
 vendre hors du pays; ils travaillaient
 la terre pour leurs maîtres, et leur pay-
 aient une redevance fixe: εἰς τὸν ἑσπερίαν.
 Athénée ajoute que beaucoup d'entre eux
 étaient plus riches que leurs maîtres:
καὶ πολλοὶ τῶν κυρίων ἐαυτῶν εὐπορέ-
 τεροι. Le même fait produit souvent
 au Moyen-âge. — Les Morisandyni-
 ens s'étaient donnés aux habitants
 d'Heraclea à des conditions exactement
 semblables: προδένοντες αὐτοὺς ἐστὶν ὅτι περὶ

Athènes VI, 83

ἐξ αὐτῶν αὐτῶν χρόνῳ, ἀλλ' ἐν αὐτῷ χρόνῳ
 τῷ ἰδίῳ χρόνῳ. Remarquons que ces
 mots τῷ ἰδίῳ χρόνῳ paraissent bien
 signifier, non le pays, la région, mais
 le terre de chacun, la propriété particu-
 lière : c'est ainsi qu'au Moyen-Âge
 les serfs de la glèbe étaient attachés au
 sol et leur service dans toutes ses vic-
 situdes sans pouvoir en être séparés.

Pollux. III. 83.

Quelques lignes de Pollux
 à Chios nous font comprendre la
 condition de ces serfs de l'antiquité :
 Ilotes à Sparte, Péonies en Thessalie,
 Clarotes en Crète, Gymnètes chez les
 Argiens, Corynéphores à Syçione,
 Dorophores chez les Mélianiens.
 Ils tenaient le milieu entre les
 esclaves proprement dits, et les hommes
 libres : μετὰ δὲ δὲ ἐλευθέρων καὶ
 δούλων. C'est précisément donc cette
 situation intermédiaire qui consistait
 le servage de la glèbe.

Il ne faut donc pas exagérer la dureté du
sort fait aux Ilotes. Ils n'ont aient pas
des esclaves : ils pouvaient servir dans
les armées lacédémoniennes, et à Platée
ils ont combattu à côté des citoyens
de Sparte, leurs maîtres. Mais il faut
se souvenir aussi combien les maîtres
de la race d'origine étaient rudes,
combien leur gouvernement était om-
brageux : les Spartiates n'amus-
saient pas à tuer leurs Ilotes pour
leurs seul plaisir, comme on l'a pré-
tendu, mais ils les traitaient durement,
et leur faisaient chèrement
payer l'inquiétude que leur cause aid
cette multitude d'hommes toujours
mécontents et prêts à la révolte. Si on
était tenté de doubler, il n'y aurait
qu'à lire dans Thucydide l'histoire
de ces deux mille Ilotes, affrontés
en un seul jour, en récompense des
services rendus à Lacédémone. —

Plutarque, Lyc. 28.
Voir le mémoire de M.
Wallon sur la condition des



Cours d'Histoire grecque.

Septième Rédaction

Sparte (suite)

Les Institutions sociales.

cité par Strabon.
liv. VIII.Frag. hist. grecor.
tome II. p. 210.

Autour de Lycurgue, comme autour de Solon, s'étant formée une légende. Sparte avait au milieu des cités grecques une physionomie d'État qui devait attirer l'attention sur elle; il n'est donc pas étonnant que la imagination populaire ait voulu résumer en une seule figure les traits divers de ceux qui avaient contribué pour une part à l'ensemble de la constitution spartiate. La légende de Lycurgue n'était pas d'ailleurs fort ancienne. L'historien Hellenicus prétendait que les institutions de Sparte étaient aussi anciennes que la race dorienne; il ne faisait même pas mention de Lycurgue. Au contraire Hérodote de Pont nous dit que des son temps on rapportait à Lycurgue toutes les institutions lacédémoniennes. Là, comme sur bien d'autres points, la vérité

se trouve entre les deux assertions con-
-traires. Lyscurge a joué un rôle dans
l'histoire de Sparte, mais ce rôle est
moins considérable que ne le prétend
la légende : il avait simplement mu-
-tiplié, dans un sens que nous indiqu-
-rons plus tard, la constitution politique
de Sparte : sur tout le reste son ac-
-tion a été nulle, et nous n'avons
pas à en parler. Les institutions so-
-ciales que nous allons exposer ne
doivent absolument rien à Lyscurge
sur ce point ou moins, Hellanicus
avait vu la vérité.

Qu'est-ce d'abord
les spartiates ? On emploie d'ordinaire
comme synonymes les mots spar-
-tiates et leucéemoniens : il y
avait cependant une différence. A
l'origine ces deux termes seraient
designés deux classes différentes ; ce
n'est que par la suite qu'on les a tou-

C'est peut-être beaucoup dire.
Disons seulement qu'on ne peut
pas constater son action.

Hérodote, vi. 58.

des. Les Lacédémoniens, c'étaient pro-
 cette distinction appa- prement les Laconiens; les Spartiates
 restèrent dans cet état de race conquérante, les Dorien.

Thucyd. II. 234.
 Xercès. Hist. III. 234.

ἐπὶ τῇ Ἀλαβανίᾳ
 ἐπὶ τῇ πόλει

Thucyd. IV. 38.

Thucyd. II. 234.
 Sparte, dit que sur les 280 Lacé-
 démoniens qui furent faits prisonniers,

il y avait seulement 120 Spartiates.

Lacédémonien signifiait ou primi-
 tivement Laconien. Toutefois, la

distinction s'effaca de bonne heure, et

on employa le terme de Lacédémonien

pour désigner tout l'ensemble de la

population Spartiate, même dans

des documents officiels. On trouve en as-

surance par les textes de traités que rapporte

Voici particulièrement.
 I, 18 - I, 23. - V, 77.

Thucyd. on y voit que le nom officiel

est Ἀλαβανίαι. Si quelquefois la

différence reparait, la plupart du temps

on n'en retrouve plus aucune trace.

Les véritables Spartiates

occupaient cependant un rang supérieur

et étaient tous de race dorienne, bien

qu'un peu de sang étranger se fut mêlé
au leur. La famille des Ealthyrides,
par exemple, établie de temps immémorial
dans le pays, était d'origine aché-
enne, mais l'union entre Spartiates
et Laconiens fut regardée de bonne
heure comme illégitime : elle ne produi-
sait que des rotors, ou Côtaros.

Quant aux étrangers, sous
aucun prétexte, on ne leur accordait le
droit de cité. Seul le divin Pisameine
l'obtint, en récompense d'un service
important rendu à Sparte. Il ne lui
était même permis de résider dans la
ville que sous la réserve de la *Éryllabé*
c'est-à-dire que la cité pourait, si bon
lui semblait, et sans en donner au-
cune raison, les expulser. La même
institution existait encore dans
presque toutes les villes grecques.

Celui caractérisait les Sp

Voir surtout tout ce que
Hérodote. IX. 53

liate, c'était leur assujettissement par rapport à leur constitution. L'homme n'était rien pris en lui-même; c'était l'ensemble, c'est-à-dire la cité, qui était tout, comme on l'a dit, « l'homme est esclave, l'état est roi. » Il n'y avait donc pas à Sparte de liberté individuelle. Cette liberté d'ailleurs, telle que nous l'entendons, n'a jamais été connue. L'antiquité; mais elle existait moins encore à Sparte que partout ailleurs. Il fallait, pour sortir de la ville, une permission du magistrat. Les Spartiates ne pouvaient choisir le genre de vie qu'ils préféraient: tout travail manuel lui était interdit, aussi bien que le commerce et l'agriculture. Il était soldat, et restait soldat toute sa vie. — Le mariage était à peu près obligatoire: même au temps de Plutarque, une certaine peine était infligée au célibataire. — Les femmes elles-mêmes étaient astreintes aux exercices gymnastiques.

Aristote. fragmenta
Hist. grec. II. 123.

stiques (γομνασίδαι) - L'enfant s'occupait à la famille, mais c'était l'école qui le faisait élever. - Il y avait aussi une musique et une poésie nationales

Helléniques VI. 4. et Xénophon nous apprend qu'il y avait aussi un gymnase. L'esprit religieux était très développé : on sait qu'à Marathon les Spartiates arrivèrent en retard parce qu'ils refusèrent de se mettre en marche pendant la pleine lune. Les mœurs de la Spartan Spartiate sont innombrables, voir et elles abondent dans les auteurs grecs VI. 120, et Paus. I. 28.

Le caractère distinctif des Spartiates, c'est une longue vie patriarcale pour toutes les institutions de discipline et d'obéissance. Il ne faut cependant pas croire, comme on le fait trop souvent, que Sparte fut une utopie communiste, une sorte de phalanx. Les institutions les plus opposées au communisme existaient tout ensemble chez les Spartiates. Ils connaissaient la famille. Elle n'était pas constituée

leur roi, chez eux comme dans les autres
cités grecques. Nous n'y trouvons ni
byzovs, ni la polygamie, car l'établisse-
ment des Doriens dans le Péloponnèse
était trop récent pour qu'ils y eussent
transporté cette antique institution
de la race grecque; mais la famille
existait aussi bien que dans les sociétés
modernes. Nous avons constaté que

Plut. Lycorgue. 15. 16. le mariage était une institution;
ajoutons que la monogamie était
seule permise. Le divorce s'obtenait
assez facilement, mais on ne pou-
vait avoir qu'une seule femme légitime
à la fois. L'enfant appartenait au père,
et le passager. Pénélope nous a
voulu conclure que l'enfant n'appar-
tenait pas à la famille proprement
dite, le contraire.

Un des usages qui ont le
plus contribué à troubler sur la
nature du gouvernement de Sparte, le
celui des repas communs. (Orbigny)
N'est il contestable que cette institution

Xenophon. Quæst. de laud.
6. 6. On a allié la phras. : en
faisant remarquer que les Spartans
étaient très sobres, et qu'ils ne
mangeaient que de la viande, et
qu'ils ne buvaient que de l'eau.
C'est dans la maison du père et de
la mère, et non dans une salle
commune, qu'ils se réunissaient
pour leur repas commun.

Dehaghen. Memos.

1. 2. 61. parle d'un
grand d'iches, qui
vivait chez lui les
étrangers : εἰς οὓς ἐβρί-

-πνίζε. - voir encore.

Plut. Agis, 13. et

Lycurgue; 12 (Plut.

si le droit est formelle-

-ment) - Athènes.

IV. 21.

Spartiate. Nous savons d'ailleurs qu'il
y avait aussi des repas privés, et que les
citoyens pourraient manger chez eux
avec leur famille. - enfin, quelle était
la nature de ces repas communs? Est-ce
la cité qui en faisait le frais? Non, car
chacun était tenu d'apporter ses provisions,
et la quantité en était soigneusement
fixée: une mesure de farine, huit de
vin, cinq mines de fromage, des
figues. enfin de la monnaie pour a-
cheter de la viande. L'individu n'est
couvert ni par l'état: il est tenu
de manger en commun; mais il
doit nourrir à ses frais. N'y a-t-il
aucune trace de communisme; ce n'est
même pas une institution de charité
ayant pour but de nourrir les pauvres
aux frais de l'état: c'est une de ces cé-
rémonies religieuses, auxquelles
les anciens attribuaient le pouvoir d'at-
ténuer sur la cité la protection des dieux.

La propriété privée existait à
Sparte au même titre que la famille.

La légende que rapportent Hérodote,
Xénophon, Plutarque, suffit à le montrer.
Les uns, disent-ils, partagea la terre en
vingt mille lots, qu'il distribua aux
Spartiates, puis d'enfit trente mille
autres, qu'il distribua aux ^{Lacédémoniens} Spartiates;
puis d'enfit trente mille autres, qu'il
donna aux Lacédémoniens. Il y avait donc
bien une propriété à Sparte. Dans les
détails que donnent sur ce point les au-
teurs grecs, il y a une grande part de
vérité : les lots de terre, qui leur éta-
ient la propriété étaient héréditaires :
ils devaient se transmettre de père en fils
sans pouvoir sortir de la famille : en
un mot ils étaient inaliénables, et ils
restaient longtemps. Ce ne fut qu'après
Plut. (Agis, v.) la guerre de Peloponèse qu'on put se
attribuer à un changement faire un testament et disposer de sa
à un Ephebe nommé ^{nommé} faire un testament et disposer de sa
hérédité, qui voulait la propriété comme on l'entendait. On
destinait ses soufils. Cette propriété était inégale : il y avait
pour plus d'inégalité entre les fortunes
à Sparte qu'il y en avait à Athènes, qu'il
il y en a aujourd'hui chez nous. La

légende de Lycurgue prétendait que les
neuf mille lots distribués aux spartiates
étaient tous égaux: ce qui est certain,
est qu'à une époque historique, cette égalité
avait disparu, et nous n'en trouvons
plus trace. Au contraire, nous voyons
qu'à Sparte il y avait des riches et des
pauvres comme partout ailleurs, plus
qu'ailleurs peut-être. Hérodote dit
qu'il y avait parmi les spartiates des

III, 134 (Histoire de Sparte
- Thèbes et Bouclis) - et
Thucyd. I, 6: τὰ πλείω
ἀγαθὰ καὶ ἐλάττω.

hommes. ὁ δὲ βίος: or, ce mot désigne
précisément le bien-être et le bonheur
qui résultent de la richesse. Aristote,

parlant des femmes de Sparte, rapporte
qu'elles vivaient dans le luxe et la
mollesse, τρυφῶντες: mais cette mol-

lesse suppose la richesse. Le même
auteur dit qu'il y avait à Lacédémone

une grande inégalité entre les proprié-
tés, et que cette inégalité résultait
de la concentration entre quelques

maines de toute la fortune publique:
des ολιγοὺς ἐκκρίνειν τοὺς οὐλομένους.
Plutarque

Polit. II, 9, 6. ὅτι
γὰρ ἀπολλύμενος πρὸς
τὸ πλεονέκτημα καὶ τὸ ἐλάττω,
τρυφῶντες.

Polit. VIII, 6, 7.

Agis. v. - voir aussi que la pauvreté avait envahi la ville:
 chap. vii. ΠΕΝΙΑ ΤΗΝ ΠΟΛΙΝ ΑΤΕΓΧΕΥ.

Il nous semble donc bien
 de montrer maintenant que Sparte
 n'était rien moins qu'une société
 démocratique et communiste, où le
 bien appartenait à l'état, chacun
 n'aurait possédé que la portion
 suffisante d'une égale portion: où la
 richesse n'aurait été une anomalie qui
 fallait faire disparaître; où le com-
 munisme des biens se serait étendu
 enfin, jusqu'aux repas, jusqu'à la
 vie de chaque jour.

Là où il y avait inégalité
 réelle, c'était dans la situation des pro-
 priétaires vis à vis les uns des autres. La

partie des citoyens était réduite à une
 situation d'indigence. L'atimie consistait essentiel-
 lement dans la privation des droits po-
 litiques et civils. Les atimés
 devaient combattre sous les ordres de Brasidas;
 mais Sparte, craignant
 une tentative de révolte
 de la part des atimés, ne leur permettait pas de
 posséder de biens.
 1° Nous avons dit qu'après

[illegible]

διοχορ νεροισσι, *faire passer en d'autres mains*: διοχορ
 οὐδὲ ^{οἱ} εἰς ἐβρι. (Frag. etc) *est très adive de Poud*. L'historien va
 νεροισσι *marque*
précisément qu'il s'agit jusqu'à dire que cela n'est pas sur
qu'il s'agit d'une opinion. - *mis*: οὐδὲ ^{οἱ} εἰς ἐβρι. *Reagès*: un Citoyen
pouvant vendre sa terre, mais comme
dans plusieurs cites grecques, il tou-
-che sous le coup de l'atimie.

29 On devenait encore
et ipso facto d'autres circonstances -
chaque partide serait fournir sa
quote part des repas publics ; mais ils
trouvaient beaucoup de citoyens dont la
dépense excédait les ressources. Or, si
Aristote. Politique, l. 10 retranchait pas à prandre par d'au-
11.9. πρὸς τὰ τοῦ δή-
μου ἐκείνων διαφ.
-ου, καὶ οὐδὲν πε-
-νήτων ἔσθω ὄντων,
καὶ τούτο τὸ ἐνδεύοντα
οὐδὲν εἰς τὰς πολιτικές. — Ceux qui participaient

ὡς τοὺς βασιλεῖς τοὺς ἀνὰ πόλιν ἀπὸ τοῦ δήμου
 ὡς τοὺς βασιλεῖς τοὺς ἀνὰ πόλιν ἀπὸ τοῦ δήμου : combien y en avait-il à
 -πεβελος τοὺς ἀνὰ πόλιν. Sparte ? On a prétendu qu'ils étaient

Herodote m. 234.

Aristote, Pol. II, 9

huit mille, mais le passage d'Herodote
 dont il s'agit n'a pas le sens qu'on
 lui prête, et le nombre doit être es-
 timé qu'on ne croit pas Aristote être beaucoup
 plus vraisemblable : il nous apprend
 qu'à son temps, les citoyens, ὡς ποτε,
 n'étaient plus que mille, et ce chiffre
 s'accorde parfaitement avec ce que nous
 savons de la diminution du nombre
 des citoyens à Sparte. Beaucoup de
 Spartiates, Dorien d'origine, et dont
 les ancêtres avaient joui des droits
 politiques, en étaient exclus par suite
 de leur pauvreté. Ils étaient tombés au
 rang de ceux qu'on appelle les inférieurs
 ἰπποκότες.

C'est donc un fait constant
 qu'à Sparte l'aristocratie a été diminuée
 en nombre au cours des siècles ; et on peut dire qu'à une
 époque qui n'est pas très-avancée, le
 nombre des Spartiates jouissant des droits

Helleniques. III. 3.

ὁ πέντος τῶν ὀπλιῶν.

Xen. III. 3.

καὶ ἐφόρους, καὶ γερου-

-σίαν, καὶ ἄλλους ὡς

τετρακοντα...

Id. Ibid.

politiques était tout au plus de quelques centaines. La meilleure preuve de ce fait est l'anecdote racontée par Xénophon à propos de la conspiration de Ciriadon.

Ciriadon était un spartiate qui n'appartenait pas à la classe des ἑφόροι; il tenta de former un complot pour renverser l'aristocratie et la remplacer par un régime démocratique; et l'éditonniciat qui rapporte le fait aux Ephores, raconte que Ciriadon l'avait conduit à un boulevard place, et lui avait fait comprendre que s'il y trouvait des spartiates (c'est-à-dire un grand d'assemblée) : « après en

avoir nommé jusqu'à quarante, en y comprenant le roi, les Ephores et les Sénateurs, je lui demandai à quoi servait ce calcul. « Certes là, me répondait-il, regardez les comme les ennemis; les autres, au nombre de plus de quatre mille, sont nos alliés. Sans doute, tous les spartiates n'étaient pas à l'assemblée; on peut croire qu'il en était resté dans les maisons,

des champs ; mais il faut bien
en retrancher de ce nombre plusieurs mille
qui composaient à ce moment, selon
calculs exagérés, l'aristocratie Spartiate.



Cours d' Histoire grecque.

Huitième Rédaction.

Sparte - (suite)
La réforme de Lycurgue.

Nous avons examiné les institutions sociales des Perses, et nous savons qu'elles ne leur ont guère bien rendu chose à Lycurgue. Il en est pas de même des institutions politiques, de la constitution proprement dite : c'est là que l'influence de Lycurgue s'est surtout fait sentir, et qu'il a joué un rôle prépondérant. Il est impossible de fixer au juste le moment où il a vécu : on ne peut que le placer approximativement entre 800 et 700. Mais nous connaissons mieux la part qu'il a prise à la constitution Spartiate, et nous allons essayer de la déterminer d'une manière précise.

À l'origine, il y avait à Sparte comme dans presque toutes les cités grecques une royauté héréditaire et comme de droit divin. Les rois avaient en eux quelque chose de sacré, qui leur donnait de la divinité, *ἐὶς θεὸν*, ou *ἐὶς θεῶν*.

Ayrtie, dans les
Lyrici greci de
Bergh. d. 1866.
tome II, p. 394.

nophon, parlant pour son époque. Egypte
dans un fragment que nous avons conservé
appelle les rois desparte d'Égypte.

ἡ πρώτη πρὸς Δωδῆς Ἑοιγύτιος βασιλῆα
Celle royauté était absolue en ces sens qu'
- une constitution écrite ne venait la li-
- ter, mais elle n'en avait pas moins
des bornes : il y avait autour d'elle tout
un ensemble-mœurs, de traditions, de
croyances, de croyances religieuses sacrées
que formaient comme une barrière que
ne pouvait franchir.

La royauté desparte avant
Lycurgus eut une histoire très-troublée.
Dès les premiers temps de son existence
elle fut en butte à de nombreuses atta-
- ques. Thucydide nous apprend que des
discussions continuelles agités les sparte-
- ens depuis l'établissement des Dorions, et

Thucyd. I, 18.

Hér. I, 65. καὶ κεν οὐκ ἦν Ἡρόδοτος δὲι καὶ, de tous les Grecs, les
- τῶν ἡδὲν ὅτι ἐδὲν La cédémoniens étaient ceux qui avaient
πάντων ἑκείνων.

Lycurgus, II.

les plus mauvaises lois. Nous savons
encore par Philarque que le père de Lycurgus
périt dans une guerre civile : nous ne

-trouvons plus loin quel en était le caract.
-ter. Le même Phutarque parle d'un
roi de Sparte qui flattait la multitude,
elle faisait de lui agogue, *συνάγωγος*.

Enfin, d'après Hérodote de Pont, Charilaos, qui gouvernait Sparte au

Hérodote Pont. frag.

hist. grec. Didot. tome

II. p. 210.) *τὸν κῆπιδ* en tyran : c'est aussi l'opinion d'Arist.

-*τοῦ τυραννικῶς* *ἐπὶ* *τοῦ* *κῆπιδ*, qui dans la politique, appelle la

-*κῆπιδ*

monarchie réformée. Lycurgue, régnait

à Sparte : c'est aussi l'opinion d'Arist.

-*τοῦ τυραννικῶς* *ἐπὶ* *τοῦ* *κῆπιδ*, qui dans la politique, appelle la

royauté de Sparte une tyrannie. Les

troubles durèrent jusqu'à Lycurgue :

il fut même forcé de s'exiler pour un

certain temps ; il visita la Grèce et

étudia les lois, au rapport de Phutarque ;

il parcourut aussi une partie de l'Asie, où

se trouvaient alors des empires floris-

sants. De retour à Sparte, il trouva la

ville divisée entre deux parties : Charilaos

s'était emparé de la tyrannie, et

la royauté absolue, appuyée sur le

peuple, triomphait, et l'aristocratie

avait le dessous. Lycurgue consulta

la Pythie, qui à cette époque

avait des tendances aristocratiques. Mais

Lycurgue commença par

consulter la Pythie, qui à cette époque

avait des tendances aristocratiques. Mais

Lycurgue, IV.

qu'us. Elle se d'clara pour lui. Fort de
 cette autorité, il fit part de son projet aux
 épistates; les membres de l'aristocratie, y
 les parvenu, il réunit dans la place pu-
 - blique trente des premiers citoyens: C'est
 le nombre donné par Plutarque, mais
 il est probable que chacun d'eux était ac-
 -compagné de sa familia, de ses serviteurs
 et ses amis qui lui formaient une suite
 assez nombreuse et armée. Charilaos ap-
 -prunt cette nouvelle, et Plutarque
 rapporte qu'il fut effrayé, Égorsyth, com-
 -me si l'entreprise était dirigée contre
 lui. Le biographe ne le croit pas, car
 au moment où il écrivait, les événements
 de cette révolution n'étaient plus connus
 c'était cependant la vérité. Quoiqu'il
 en soit, Charilaos s'effraya si bien qu'il
 vint se réfugier dans le temple de Minerve.
 Chalciasos (le même ou plutôt plusieurs,
 Pausanias). Il y resta jusqu'à ce que
 Lycarque lui eût persuadé d'en sortir.
 la légende dit que ce fut de bon gré, mais
 il est permis de croire le contraire.

Il traita avec Lycurgue, qui s'engagea par serment, toujours selon la légende, à ne lui faire aucun mal, et lui laissa remonter sur son trône. On dirait plutôt qu'il se porta à croire que Charilaos, informé dans le temple de Minerve, traita pour ne pas mourir de faim, et racontait simplement ce que Lycurgue avait fait. Il continua de régner, mais aux conditions qu'on lui fit : d'abord deux, dit Plutarque, $\pi\rho\sigma\sigma\omicron\varsigma$, mais plutôt par nécessité que par caractère et par inclination.

Lycurgue reste maître du gouvernement à la suite de cette révolution, donne à Sparte une nouvelle constitution politique. Tous les auteurs sont d'accord sur ce point. Pour donner à sa réforme une sanction plus haute, il consulta l'Oracle de Delphes, et Plutarque nous a conservé la réponse ($\rho\acute{\upsilon}\tau\eta\rho\alpha$) qui lui fut rendue. Elle est conçue en termes fort obscurs et fort énigmatiques. Vous pourriez néanmoins essayer de

la congruence : envoi la traduction
plus vraisemblable.

Thucydide, L. VI.

Διὸς Ἑλλανίου καὶ θεοῦ Ἑλλανίου ἐστὶ Ἀθηνῆναι Ἑλλανία,
Ἀθηνᾶς Ἑλλανίας ἱερὸν ἄντικρυς le peuple en tribus et en
ἱεροδόμενον, πολλὰς φυ-
-λάδας καὶ ὁσὰς ὁ-
-βύδας, τριάκοντα de trente membres avec les chefs, en
γερούσιαν οὐκ ἀρχα-
-γέτας καταστήσαντες, réunion d'assemblée entre les ^{d'intervalle en intervalle} phylakes (Be-
ῶτας ἐξ ὧρας ἀπελά-
-ξεν μετὰ ἑὸς βουλῆς - bya) cette fination : ainsi (l'assam-
-σε καὶ Κνακίωνος, ὅ-
-τως ἐβόλευσαν τὴν καὶ - blé ainsi réunie), tu proposeras (le
ἀφίστασθαι. Σύμφωνον δὲ suffrages, et le peuple aura la ratifica-
τὴν αὐτοῦ εἶναι καὶ - tion et la puissance. »
κράτος.

Thucydide nous dit que

d'après Aristote, le

Κνακίον était une

place (ποταμός) et constitution politique. Thucydide. Un

Babylonien (γέφυρα)

sur lequel tenait pour lui le conseil d'avis, l'assemblée. (L. VI) C'est cette division en phylakes et en ὁσὰς

elle devait avoir dans la pensée du réfor-
-teur, un but bien déterminé. Les lois
qui l'avait précédé avaient introduit
dans la cité un grand nombre de la-
-niers : un fait analogue s'était pro-
-duit à Argos, et dans d'autres villes

grecques. La nouvelle division était probablement destinée à exclure toutes les étrangers et à ne plus donner place dans l'assemblée qu'aux vrais Spartiates. Le rôle de cette assemblée se borna de rester à ratifier simplement les propositions qui lui seraient faites par les rois. Elle n'eut pas l'initiative : elle donne seulement son avis. Le sénat était composé de vingt-huit sénateurs, plus les deux rois, qui n'étaient que des sénateurs parmi les autres.

On voit que la constitution de Lycurgue était assez aristocratique. Durant un siècle et demi environ, elle ne subit aucun changement ; mais à l'époque du roi Étiopompe, le caractère aristocratique s'accrut encore. Le peuple avait repris quelque force ; l'aristocratie s'inquiéta, et craignant pour sa puissance, elle introduisit dans la constitution une modification qui était tout à son avantage. Le roi Étiopompe s'adjoignit, comme Lycurgue, à l'assemblée

De Delphes, et il en obtint une réponse favorable. « si le peuple prend un mauvais parti, y est-il dit, les sénateurs et les rois sépareront le peuple et dissoudront l'assemblée » Plutarque explique le sens de cette phrase. Jusque-lors, le peuple avait eu le droit d'accepter ou de rejeter les propositions qui lui étaient faites : ce droit lui est enlevé, il n'est plus convoqué que pour approuver ou reprouver les sénateurs et les rois. On lui ôte le seul pouvoir qui eût conservé : il ne compte dans la cité qu'un rôle absolument nul.

Après la création des Ephores ou tout au moins l'extension considérable de leur pouvoir, achève de renverser la puissance d'Aristocratie Spartiate. Hérodote attribue à Lycurgue l'institution de cette magistrature ; Aristote et Pausanias la rapportent à Cléopompe. On peut concilier ces deux assertions contraires, en supposant que

Hér. 1, 65, tous éphores
pour avoir rapportés
ἐβήθη Ἀνκούργος.



les Ephores furent institués par Lycurgue,
 mais que leur importance réelle ne date
 que du temps d'Épistémone. Quoi qu'il
 en soit, Aristote, Politique, en sort, Aristote apprécie très-justement
 le changement accompli par Épistémone,
 en disant que la royauté en devint à la
 fois plus durable et plus faible : plus
 durable, puisque l'aristocratie, à la-
 quelle elle était intimement liée,
 en fut affermie ; mais plus faible aussi,
 car la puissance des Ephores restreignit
 encore celle de la royauté. Sagement donc
 Épistémone reprochait à son mari de
 laisser à ses enfants le pouvoir royal
 plus faible qu'il ne l'avait reçu : plus
 faible, oui, répondit-il, mais plus
 durable aussi. Ils avaient tout d'un
 rayon : les rois se maintinrent à
 Sparte plus long temps que dans au-
 cune autre ville grecque, mais ils fi-
 nirent par n'avoir plus aucun pou-
 voir réel.

Aristote, Politique, en sort, Aristote apprécie très-justement
 le changement accompli par Épistémone,

V, II, 2.

Cours d'histoire grecque

Neuvième Rédaction.

Sparte (fin)
la constitution politique.

Les historiens anciens ont tous écrit par-
-lé de la constitution politique de Sparte,
et nous possédons un ensemble de textes,
et de documents qui nous permet de la
comprendre et d'en saisir non seulement
l'ensemble, mais encore les détails
principaux. L'ouvrage le plus impor-
tant sur ce sujet, les *Πολιτεῖαι* d'Aris-
-tote, est malheureusement perdu
pour nous; mais nous avons dans la
arist. Pol. II, 6 et 7. *Politique* un chapitre qui peut, si nous
comparons cette partie, du moins nous
offrir comme un résumé de ce qui l'avait
été probablement Aristote. Hérodote
Hérodote, VI, 56 et 57. donne des renseignements précieux sur
les rois de Sparte, sur les fonctions
qu'ils remplissaient et le pouvoir qui
leur était attribué. Ces détails sont
complétés par ceux d'Élien sur le
même sujet. Il faut consulter aussi

Thucyd. V, 77.

petit traité attribué à Xénophon ou à ses légataires
 ment de Sparte, et les Helleniques, passim ;
 raï de Lycurgue, Lysanore, Agésiles et
 Agis par Plutarque. Enfin Polybe a couronné
 Polybe, VI, 48-49. plusieurs chapitres de son livre à un
 tableau détaillé de la constitution de Sparte
 mais il ne faut le lire qu'avec une certaine
 défiance. Polybe est partisan de l'aristocratie ;
 il déteste les dernières réformes accom-
 plies à Sparte ; de ses idées préconçues,
 ses tendances politiques influent sur les
 jugements qu'il porte. Enfin, si Polybe
 connaît bien l'histoire de son temps, il ne
 connaît que son temps, et il y avait déjà
 long temps que les institutions de Sparte
 n'existaient plus, au moment où il écrivait.
 Il faut donc, en le lisant, savoir faire la
 part du vrai et du faux, et le contrôler par
 cette ou moyen des renseignements plus
 sûrs qui nous fournissent les autres
 écrivains.

Parmi les fragments de l'Égypte
 que nous avons conservés, se trouvent

ou qu'au revers, qui contiennent l'indication
des principes aux pouvoirs publics de Sparte.

Nous en avons déjà cité au dans la leçon
précédente : voici le passage dans son ensemble.

Cyrtu, dans les Lyrici
gracile Bergk, éd.
de 1866. tome II, p. 294.

Ἀρχεὺν μὲν ῥοδόης θεοτιμῆτους ἄστυν
οἶδ' ἔμελλ' ἑπάρκους ἱμερόεσσαν πόλιν,
πρὸς δουρευσὶς τε γέροντας ἔπειτα δὲ ῥυμῶν ἀνδρῶν
εὐθείας ῥήτραις ἀντὶ παλαιόθεν
μυθεῖσθαι τε τὰ καλὰ καὶ εἰδέναι πάντα βέλεια,
μηδ' ἐπεδουλεύειν τῇδε πόλει τι κακόν,
ὅγμῳ τε πλῆθει νίκην καὶ χάριος ἔπεσθαι.

Il y avait donc à Sparte d'abord des rois,
puis des vieillards qui composaient le sénat,
enfin les hommes du peuple, ῥυμῶν ἀνδρῶν.
Quel était maintenant celui de ces éléments
qui dominait dans la cité, ou en d'autres
termes, quel était le caractère du gouver-
nement spartiate considéré dans son en-
semble ? Était-il monarchique, démoc-
ratique ou aristocratique. C'est ce que
nous montrera l'examen attentif de cha-
cun des éléments qui le composaient.

Les deux chapitres ont été écrits

explique les attributions de roi de Sparte
sont une admirable précision. Il suffit de pen-
ser en particulier chaque des expressions pour
se faire une idée très-nette du caractère de
pouvoir de la royauté spartiate. « Voici, dit

Herodote. VI, 56, 57. Herodote, les privilèges (πέρσε) que les rois
Τέρσε δὲ τὰς τοῖσι τριτέροις οὐδ' οὐκ ἔχουσιν αὐτοῖς » Remarque
Βασιλεὺς Σπαρτίων δ' αὖτις que le mot πέρσε signifie propre-
δεδωκέναι ἱεροῦντας ment, et dans tous les sens le plus ancien
δύο, Διὸς τε Λακε- -ment, et dans tous les sens le plus ancien
-δαίμονος καὶ Διὸς -ment, et dans tous les sens le plus ancien
οὐρανίου, καὶ πόλε- idée de puissance et d'honneur : « deux
-μόν γε ἐκφέρουσιν ἐπ' idée de puissance et d'honneur : « deux
ἦν ἂν πούλωσαν sacerdotes, celui de Zeus Lacédémonien,
χώρην. » et celui de Zeus Ceraunios, et il doit porter la

guerre dans le pays qu'ils veulent. » Mais
ποδῆριον ἐκφέρειν signifie simplement
conduire l'expédition, l'armée, la virg
où l'on veut, et non pas décider la guerre.
Les rois de Sparte n'ont pas le droit de
guerre ; ils commandent seulement
l'armée. Eux, ces droits ne comportent
aucun pouvoir politique : ce sont toujours
des privilèges religieux. Nous avons vu
que les rois étaient prêtres de Zeus : ces
-ent eux aussi qui nommaient les

Hérodote, loc. cit.

Pythéens, sortis de parents spéciaux, ont charge d'aller consulter l'oracle de Delphes, et qui étaient nourris aux frais du trésor public. Les rois ne pouvaient ni faire des lois, ni lever des impôts, ni rendre la

Aristot. Sol. III. 9.

Xénophon. gour. ac-
Lacéd. XV.

justice; Aristote et Xénophon s'au-
cord sur ce point. Ils n'avaient aucun
ordre de la cité: quand la guerre est dé-
clarée, il reçoit l'honneur de marcher
contre tel ou tel peuple, et il doit exé-
cuter cet ordre; il choisit seulement la
route qui lui convient le mieux, il est
maître de son itinéraire, et de questions
de détail. Voilà en quoi il dirige la
guerre: de pouvoir politique, il n'en
a aucun: quand on y regarde de près, on
s'aperçoit que son autorité est purement
religieuse. On rendait aux rois de grands
honneurs: on se levait devant eux par
différence; on leur cédait la première
place: quand un roi venait à mourir
la population de la Laconie se rendait
en habits de deuil à ses funérailles; mais
c'était la coutume: ils avaient l'apparence

ne pourrais sans en avoir jamais l'écrit. Je
 préside le sénat, mais ce n'est encore la
 charge honorifique : au fond, ce sont deux
 sénateurs comme les autres : l'un tout en
 un dessus, ni à côté, ils sont dans le
 sénat : ils n'ont même pas le droit de
 jamais ils ne font loi ; jamais ils ne
 déclarent la guerre, ni n'établissent
 d'impôt. Thucydide cite plusieurs fois
 des textes de ces sortes ; il y est toujours ques-
 tion de l'assemblée, du sénat, et de
 οὐκ ἔστιν ἐκκλησία ἐδοξε τῷ βουλῇ :
 jamais on n'y voit figurer le nom des rois
 et ils ne pourraient pas plus conclure la
 paix que déclarer la guerre. On voit dans
 Xénophon. Helleniques. Xénophon qui à un certain moment
 11, 2.
 Alcibiade demandant la paix au roi
 Agis, qui avait envahi l'Attique. Agis
 leur répond qu'il n'a pas qualité pour
 traiter, et qu'ils doivent s'adresser à
 Sparte. Plutarque dans la vie d'Agis
 cite un fait analogue. Leur pouvoir
 même était incertain. Il

Xénophon. Helleniques.

11, 2.

Plut. Agis et Cleomenes. X.



fallait d'abord un décret asinatel des
Ephores, pour que le roi put prendre le com-
mandement: et il ne le pouvait qu'une
fois sorti de la Laconie; tant qu'il é-
tait sur le territoire de Sparte, il n'en
avait pas le droit. Son pouvoir était
limité par un conseil de six membres

Thucydide. V. 63. qu'il devait consulter avant de prendre
une décision, et par deux des Ephores.
Historien, cette règle qui les suivait constamment, il y a
été établie en 418, - voit en outre certains cas, où, même
à la suite d'une trêve
conclue par le roi Agis
avec les Argiens, de avant d'agir. Car si le pouvoir mi-
litaire propre mouvement - tait, quoique réel, était en con-
traire autorisation
préalable. Les soldats

obéirent quand Agis
leur commanda de
battre en retraite. Quant à la justice, le roi
ne pouvait la rendre que dans certains
cas prévus par la loi; et c'était quand
(chap. 60) ἐπὶ τοῖς περὶ τὴν religion se trouvait intéressée au
ὡς ἔστιν ἐν τῇ πόλει - jugement. Ainsi par exemple, quand
- pour. Les soldats ont une fille se trouvait ἐπὶ τῷ ἑταίρῳ, c'est
- saient donc bien au roi, mais on peut à dire unique - le père de son
vois au chap. 63. père, il fallait une décision du roi
qui fut pour Agis. Le résultat de cet abus pour qu'elle put entrer en possession
de pouvoir.

Ce n'est pas tout à fait cela;
d'après le mariage

de sa fortune. Le traire nuss voir d'un hé-
ritage était un acte essentiellement té-
léguen, surtout quand les biens étaient
exposés à sortir de la famille; le roi inter-
venait alors, au vu de son caractère
religieux, sacerdotal même, si l'on peut
ainsi parler.

Enfin le titre même de roi,
bien qu'héréditaire et à vie, avait un
caractère assez précaire. Chaque mois
Xénoph. gour. de le roi prêtait serment d'obéir aux lois, et
Laciv. chap. 15. de respecter la constitution; et les Ephores
de leur côté juraient de le maintenir
en charge, s'il restait fidèle à son ser-
ment. Xénophon nous a conservé le
souvenir d'une cérémonie qui s'accom-
plissait tous les neuf ans, et dans laquelle
ouvoit les Ephores délibérer s'il faut
conserver le roi dans sa charge, ou le lui
retirer. On pouvait le mettre en ac-
sation, s'il transgressait les intérêts
sa charge, s'il transgressait les lois.
L'exemple de Pausanias est assez connu
avant de mourir de faim dans le temple

Plut. Agis. 11.

De Minerve, il fut mis en jugement
 l'an 1, 131 etc. et obtint une première fois l'absolution
 on y voit que les Ephores ont le droit de faire
 mettre le roi en prison, trouvant cette magistrature des Ephores
 comme ils firent à sur laquelle nous reviendrons plus loin,
 ligard de Pausanias, et qui exerçait sur les rois une surveillance
 constante, la une mesure extraordinaire: "ἐξέστι δὲ
 τοὺς ἐφ' ὧρας τὸν βασιλέα δεῖν δεῖν τοῦτο
 -σας δὲ πρὸς τοῦτο que la royauté de sparte n'était pas

un pouvoir politique, et que le gouver-
 -nement n'était rien moins que mo-
 -narchique. Était-il davantage démocra-
 -tique?

Les historiens anciens per-
 -sent souvent du Suprême de sparte, des
 Symploce d'après, de l'ἐπικρασία: mais
 qu'était-ce que ce peuple et que cette as-
 -semblée? Rien ne serait plus faux
 que de se la représenter composée, comme
 à Athènes, de tous les citoyens indistinctement. Le nombre des spartiates
 qui la composaient était au contraire
 fort restreint. A l'origine, nous di-
 -on, il y avait huit ou neuf mille

Spartiates, qui tous jouissaient de leurs
 droits politiques, et faisaient par conséquent
 partie de l'Éκκλησία. Que le nombre soit
 exact ou non, il est certain qu'au cin-
 -quième siècle il était bien réduit. Nous
 avons exposé dans une précédente leçon
 comment beaucoup de Spartiates s'étaient
 vu frapper d'ἀτεμία, et nous en avons
 donné les raisons. Les reprographes,
 ὑποβίττοι, étaient une institution aris-
 -tocratique : ceux qui tombaient au
 rang des inférieurs, ὑποβίττοι, et ne
 pouvaient plus participer aux repro-
 graphies perdirent par cela même tout droit de
 prendre part aux affaires publiques.
 D'autres classes de citoyens étaient en core
 exclues de l'assemblée : les ῥόδοι, ni d'un
 Spartiate ni d'un Laconien ; les
 παρθένοι ; les ῥεοδῆμον, ou affranchis.
 Portaient alors les ἐγᾶνοι, ἔφοροι : ceux-
 -là seuls étaient vraiment citoyens et
 prenaient part au gouvernement : or
 c'est de la conspiration de Cynadon, de
 les Héliéniques, morts à quel petit

nombre ils étaient réduits : il en restait
tout au plus quelques centaines, et deux
seuls ils composaient toute l'Éparchie
de Sparte.

Quant au sénat, je suppose,
c'était, comme son nom l'indique, un
corps où l'on n'entrât qu'à un âge
avancé, à soixante ans, et pour le
reste de la vie. Plutarque rapporte le
monarque singulier (puérile, dit Aris-
tote. Pol. II. 9, 27. - *τοῦτο, παιδικὸν δὲ*) dont les sénateurs
étaient élus. Les candidats traversaient
un à un, dans un ordre désigné par le
sort, la place publique où le peuple
était assemblé, mais sans voir ni être
vus. Quand l'un d'eux passait l'as-
semblée présumait des cris dont
on mesurait l'intensité : et celui
pour qui les cris avaient été les plus
forts était nommé. Le sénat avait
ainsi trouvé le moyen de se recruter
lui-même, selon ses convenances et
ses intérêts : lui était par le sort qui
se décidait : les sénateurs choisissaient

eux-mêmes ceux qu'ils voulaient admettre
 parmi eux. La seule condition requise
 ἡλικίαν γὰρ ὑπάρχοντα avec l'âge, était la vertu, ἀρετή : en
 -τῇ τῆς ἀρετῆς ἐστίν. quoi consistait cette vertu, nous n'en
 savons rien : il est possible que le mot
 fait laisse vague à dessein, parce que
 la chose l'était beaucoup.

Arist. Pol. II, 9, 22.
 id. angl. de l'aton.

C'était entre les mains de
 trente sénateurs qui se réunissaient
 concentrant tout le pouvoir ; c'était le conseil
 suprême qui dirigeait avec une pleine
 autorité toute la politique intérieure
 et extérieure de Sparte. La puissance
 était absolue : il est le maître, dit Plu-
 -tarque de la vie des citoyens, de leurs
 droits et de leur honneur, en un mot
 de ses intérêts les plus graves. Dans le discours contre Leptine, établit
 un court parallèle entre le gouvernement
 de Sparte et celui d'Athènes : à par-
 tit-il, quand un citoyen a été jugé
 digne d'entrer dans la Τροπικὴ, il est
 à peu près maître de tout. La politique
 extérieure de Sparte, ses relations avec les

Plut. Lyc. 26.

p. 489 (Beiske.)

peuple voisins, dépendaient du Sénat : il
décidait la paix et la guerre, il conduisait
la trêve. A l'intérieur, devant la

des questions. Arist. Justice au criminel. En toutes choses
Pol. II, 1, 9 (Eaton) enfin, il agissait sans contrôle. Lesinae
Politique, II, 9, 26. n'était pas responsable.
Eveubov.

Il est impossible de se mé-
prendre sur le caractère de pareilles in-
stitutions. Le gouvernement de Sparte était
une aristocratie ; et la plus absolue,
la plus fortement constituée, la plus ja-
loue que puisse nous offrir l'antiquité.
Le gouvernement appartient sans restriction
à un petit groupe de trente citoyens, riches,
puis que la pauvreté entraîne la perte des
droits politiques ; nobles, puis qu'il fallait
être spartiate, c'est-à-dire d'origine doré-
enne pour en faire partie. L'assemblée
du peuple, qui, dans les autres cités grec-
ques, contrebalaçait tout au moins
l'influence des corps électifs, n'exis-
tant, elle aussi, qu'enrichie et noble.
Le peuple proprement dit n'avait aucun
part aux affaires publiques ; son rôle

consistait à obéir au sénat; il ne comptait
même pas dans la cité.

Dans ce gouvernement si soigneusement
organisé en faveur d'une seule classe, les Ep-
phores jouaient un rôle important: c'était le
principal instrument dont l'aristocratie
servait pour maintenir son pouvoir. Il y
en avait cinq et leurs fonctions étaient

aucune autre aucun - nulles. Nous ne savons pas au juste par
n'indique le mode que ils étaient nommés; mais il est probable
de nomination de, Epphores. Platon en que c'était par le sénat, et de la même man-
père (Lois. III, 698) - ère que les sénateurs eux-mêmes. Aristote
mais sa phrase ne nous apprend rien.

dit positivement que les Epphores étaient tirés
parmi le peuple, ἐκ τοῦ δήμου, et que sou-
-vent on choisissait pour les fonctions si im-
-portantes, des hommes pauvres, ὅσοις πε-
-νυτές, si pauvres même que quelquefois ils
servaient à prix d'argent, διὰ τῆς ἀπο-
-ρίαν ὡς ἔσται ἕκαστος. Il n'y a rien là qui doive
nous étonner: il arrive souvent qu'un gou-
-vernement monarchique ou aristocratique
donne un pouvoir fort étendu à des hommes
obscurs, qui n'ont aucun pouvoir par
eux-mêmes, afin de les avoir toujours sous

se main, et de les faire rentrer à sa volonté
dans le néant où elles a tirés. Le pouvoir des
Ephors était très-étendu : c'étaient les exécu-
teurs des volontés du sénat. Nous avons vu
plus haut la surveillance étroite qu'ils exerça-
ient sur la royauté. Ils jugeaient en ma-
tière civile comme le sénat en matière cri-
minelle ; et si un d'eux donnait son nom
à l'année.

Mais l'antiquité, ou avait com-
pris la nature aristocratique du gouverne-
ment et porté : il y en a eu l'oligarchie,
dit Aristote, et l'oligarchie dit que la

Pol. II, 5, 18.

Disc. à Nicomède 24. - des monies sont soumis à un régime ol-
-garchique, ὀλιγαρχία. Il suffit d'ail-
-leurs de remarquer que, dans toutes les grec-
-ques, Sparte soutint la cause de l'aristocra-
-tie : dès qu'elle s'empara d'une ville, elle
y établit le régime qui la gouverne elle-même,
et sa lutte perpétuelle contre Athènes repré-
-sente l'antagonisme naturel de la démo-
-cratie et de l'aristocratie. L'oligarchie per-
tiste fut maintenue sous pouvoir jusqu'à
jour où Agis, avec l'aide du peuple, voulut

toutes une révolution démocratique. On sait
 bien se braver cette tentative, et de quelle
 manière les Ephores défendoient la cause de
 l'aristocratie. Ce n'était pas du reste le premier
 mouvement de ce genre, et les lois de Sparte
 en offroient plutôt un exemple, mais Lycourgue
 avoit su donner à l'aristocratie une organi-
 sation si forte, si assurée sur des fondemens
 si solides, qu'elle put réprimer énergique-
 ment toutes les attaques dirigées contre elle
 et se maintenir intacte jusqu'au milieu
 du troisième siècle, à une époque où
 tout avoit, hors en Grèce, été troublé et
 résolu.



E. Groussard.

Cours d' Histoire Grecque.

Dixième Rédaction

Athènes - Ses premiers temps
de l'Attique.

Une des prétentions des Athéniens, un de
leurs de gloire qu'ils faisaient valoir, était,
on le sait, d'être autochtones, c'est à dire
nés du sol même, originaires du pays
qu'ils habitaient. Thucydide (1, 2) dit
que l'Attique « garantie dès longtemps
« des révolutions par la stérilité de son terrain
« - boisé, conserva toujours les mêmes ha-
« bitants. » Mais l'histoire reconnaît
d'autre part que la population y est
très-mélangée, car dit-il, « de tout
« le reste de la Grèce, on voyait accourir à
« Athènes, comme dans un asile sûr, les
« plus puissants de ceux que la guerre ou
« les révolutions forçaient à l'exil, et qui y
« acquerraient le droit de cité » Il y avait
donc eu des émigrants en Attique, et
des étrangers dans la population athé-
nienne: mais s'ils étaient-ils introduits
- ils pacifiquement comme l'hoir

l'encyclopédie, sur ce point, il est permis de
 faire des réserves. Nous avons vu d'au-
 - leurs que d'après plusieurs écrivains
 grecs l'Attique avait été habitée origi-
 - nairement, comme presque tout le
 reste de la Grèce, par des Pélagés. Hérodote
 (VIII, 44) confirme ce fait; et son té-
 - moignage est important, car il nous
 apprend que les Athéniens portaient
 successivement quatre noms: Pélagés,
 Cranaeus, Cécopides, et enfin Ionien.
 Sous ces changements de noms se cache-
 raient ^{probablement} évidemment des changements de popu-
 - lations. Des transformations politiques
 ou sociales quelconques; mais il n'est
 pas nécessaire d'y voir des déplace-
 - ments profonds, ou des révolutions.
 Le texte d'Hérodote ne le donne pas à enten-
 - dre. Harpocrate (v. Ἀπόλλων πατρις)
 rapporte également la tradition qui fa-
 isait des Athéniens les descendants d'Ion.
 Ce qui ressort le plus clairement de ces
 différents textes, c'est que la population
 de l'Attique était très-mélangée.
 Outre les différents peuples ou des nom-

V. 57

avons parlé, il y avait encore dans le
 pays des Phéniciens : c'est du moins ce
 qu'on dit Hérodote (IV. 54.) et cette tra-
 dition doit reposer sur un fondement
 sérieux, car d'après le récit de l'histoire,
 les descendants de ces étrangers avouaient
 eux-mêmes leur origine, et aucune
 famille athénienne n'avait intérêt
 à se dire issue des Phéniciens. - Mau-
 -tis nous avons encore la famille des Lémol-
 -pides, qui se prétendait originaire de
 Thrace, et étrangère par conséquent à
 l'Attique.

Faut-il maintenant, com-
 -me on le fait souvent, rattacher les
 Athéniens à la grande famille des Ioniens?
 Sur ce point, les textes sont quelque-
 peu contradictoires. Au rapport de
 Strabon, il y avait entre le Mégaride
 et l'Attique, des bornes destinées à
 séparer les deux pays, et on côté de
 l'Attique se trouvait une inscription
 où les habitants de ce dernier pays étaient
 désignés sous le nom d'Ioniens. Hérodote
 d'autre part dit que les Athéniens

n'aimaient pas qu'on les appelât Ioniens.
 Il y a donc incertitude; mais, quoi qu'il
 en soit, il n'y a aucune raison pos-
 sible, comme l'ont fait quelques histo-
 - riens, une distinction dans la popula-
 - tion de l'Attique, et en rattacher à
 la race ionienne la partie aristocratique.
 C'est là une pure hypothèse, et on ne
 peut citer aucun texte ancien pour prou-
 ver que les familles nobles d'Attiques
 descendaient toutes des Ioniens.

On a encore soutenu, à pro-
 pos des premiers temps d'Attiques, un en-
 - tendement d'un autre genre. on a dit que
 l'originaire, la population y était divisée
 en castes, et qu'il y en avait trois: d'abord
 - celle des prêtres, puis celle des guerriers
 et enfin une caste inférieure, composée
 de tous ceux qui ne pouvaient faire
 partie des deux premières. Ce système
 prétendu s'appuier sur des textes, et
 en effet il en cite trois; mais si au
 premier abord, ils paraissent avoir la
 portée qu'on veut leur attribuer, et q, n
 allons montrer qu'au fond, ils ne son-

une mine qui concluante, et qu'on peut
leur opposer des autorités d'un tout autre
valeur.

Le premier de ces textes est emprunté
à Plutarque, vie de Solon, chap. 23. Le
voici en entier : Τὰς φυλὰς, οὗτοι Plutarque,
εἰδὼν οἱ λέγοντες οὐκ ἀπὸ τῶν Ἴωνος παι-
-δων, ἀλλ' ἀπὸ τῶν γενῶν, εἰς 4 διῆρτέον
-δαν οἱ εἶναι τὸ πρῶτον, ὠνομάσθαι, τὸ
μὲν μάχικον, Ὀπλῖτας, τὸ δ' ἐργατικόν,
Εἰργάζεις. δοεῖν δὲ τῶν λοιπῶν Τέττορας
μὲν, τοὺς γεωργούς, Αἰγεκορεῖς δὲ τοὺς
ἐπὶ νομαῖς καὶ προβατείας διατρέφοντας.

Le second est tiré de Strabon,
livre VIII, chap. 7. Il s'agit d'Iou, le héros
légendaire d'où descendait la race ionienne.
Ὁ δὲ (Ἴων) πρῶτον μὲν εἰς τέτταρας
φυλὰς διέωλε τὸ πλῆθος, εἰτὰ εἰς τέττα-
-ρας βίους. τοὺς μὲν γὰρ γεωργούς,
ἀπέδειξε, τοὺς δὲ δημιουργούς, τοὺς δὲ
ἱεροποιούς, τέταρτους δὲ τοὺς φύλακας.
τοιαῦτα δὲ πλείω διατάξας τὴν χώραν
ἐπώνυμον ἑαυτοῦ κατέλιπεν.

Quant au troisième, c'est un
passage de Diodore de Sicile I, 28.

C'est trop long pour être cité en entier,
 et d'ailleurs, il ne mentionne que trois
 classes, les *εὐδαίμονες*, les aristocrates,
 les *πρωτοί*, ou laboureurs, et les *βυ-
 -μαστουργοί*, artisans. Ce qui suffirait
 d'abord pour enlever toute autorité à son
 témoignage, c'est le bizarre origine qu'il
 attribue aux Athéniens : Athéniens,
 -il, est une colonie des Grecs en Egypte
 tous *Ἀθηναίους ἀποίκους εἶναι* *Σαίης*
τῶν ἐξ Αἰγύπτου ; et c'est tout l'Egyptien
 serait venue cette division en classes ou
 en castes. Le malheur est que le texte
 de Diodore repose sur une erreur ma-
 -nifeste : on sait aujourd'hui ce qu'il
 faut penser de ces prétendus castes égy-
 -ptiennes, et qu'il n'y en avait pas
 plus en Egypte qu'en Grèce. Mais
 revenons aux deux auteurs que nous
 avons cités en premier lieu. - Hérodote
 V, 66, mentionne les quatre noms
 de Plutarque comme pris par les quatre
 tribus, mais l'explication qu'il
 en donne est toute différente. Selon
 ce sont les noms des quatre fils d'Éros

Plutarque de son côté paraît n'avoir imaginé son explication que pour se rendre compte d'eux et de l'étymologie de quatre mots qu'il ne comprenait pas. Hérodote parle simplement des tribus athéniennes, et dans aucun auteur ancien, nous ne trouvons une seule mention de quatre classes différentes. Au contraire, tout ce que nous savons des légendes athéniennes est absolument incompatible avec l'existence d'une pareille institution. En résumé, des textes sur lesquels s'appuie l'opinion que nous combattons, celui de Plutarque n'est qu'une explication que l'auteur se donne à lui-même; le texte de Diodore repose sur une erreur aujourd'hui reconnue; et le seul qui reste, celui de Strabon, ne peut résister aux témoignages contraires de tous les auteurs anciens sans exception.

Quel était donc l'état de la société athénienne avant les temps historiques, et comment pouvons-nous nous la figurer, d'après les renseignements authentiques qui nous sont parvenus? L'Allégorie

le genre primitive ne ressemblait en rien
 à celle que nous connaissons, et que nous
 sommes habitués à considérer. Il n'y avait
 alors ni villes, ni bourgs; aucun centre
 commun d'habitation; mais seulement
 dispersés, ça et là dans le pays, établis
 au milieu des vastes domaines, les groupes
 plus ou moins nombreux que les au-
 -cieux appelaient des *gery*. On sait aujour-
 -d'hui ce qu'il faut entendre par le *gery*
 antique: c'était une famille unie
 non seulement par le sang, mais par
 une loi religieuse, et soumise à l'autorité
 d'un chef qui était le *pro* de la famille.
 Il y avait autant de petits groupes qui vivaient
 - en, isolés les uns des autres, répandus
 dans toute l'Attique, et formant, non
 pas une ville, mais une cité, par le
 rassemblement de leurs chefs. Les anciennes fa-
 -milles se sont toujours conservées, et
 nous les retrouvons jusqu'aux derniers
 temps de l'histoire d'Athènes. Elles étaient
 assez nombreuses: un érudit, M.
 No. Koutorga, a eu en pouvoir com-
 -pter dans les auteurs anciens jusqu'à

soixante dix-neuf. Le chiffre nous paraît
 fort exagéré, et il ne paraît pas qu'en tout
 il y ait eu plus de trente ou quarante pers.
 Plusieurs de ces familles sont fort com-
 munes, et ont joué un rôle important
 dans l'histoire d'Athènes. On peut citer
 au premier rang le génos des Boottades.
 Plutarque en parle dans son livre des Solitaires,
 Lycurgue, chap. 1. Cette famille se porta-
 -rait en plusieurs branches: la plus an-
 -cienne était celle des Léobataes, mention-
 -née par Pausanias. Le héros éponyme
 auquel elle offrait des sacrifices était Butès,
 et elle se rattachait à lui par une succession
 directe, rompu. Pausanias parle d'un
 temple qu'elle avait consacré: elle le
 desservait elle-même, et on y voyait des
 peintures qui retraçaient l'histoire de la
 famille. Callias, qui figura dans le
 banquet de Xénophon, appartenait à
 la famille des Butades.

Un autre génos également
 célèbre dans l'histoire d'Athènes était celui de
 l'Amolrides. Ils venaient de l'Arcadie et avaient
 apporté avec eux le culte de Déméter. À un

Je pense qu'il y a un
 plus de 30 ou 40 pers
 dans l'histoire. J'ai dit
 seulement que les 79 noms de
 pers que Kerkira
 se lit ne sont pas tous
 bien authentiques - le premier
 en fait peut y avoir eu 360 pers,
 chiffre qui n'est pas rempli
 auprès sans raison

certain époque, ce culte fut renouvelé
et communiqué à tous les Athéniens,
mais le sacerdoce en resta, comme un propre
héritage, dans la maison des Lamproides.

Hérodote, II, 57, mentionne
les Gephyréens, Iéopotes, auxquels ap-
-partenaient, dit-il, les mentriers d'Hé-
-parque, et qui descendaient des Phéniciens
que Cadmus avait amenés en Grèce avec
lui. Ils avaient aussi un culte particulier
et offraient des sacrifices à une *Apollon*
Axié.

Plutarque, vie d'Ulysse,
1, parle des héros des Lycnides, Λυκονί-
-des, auquel appartenait Ulysse,
et de Ulysse, 12, des héros des Phytides
mentionné également par Pausanias, 1,

Outre les familles, nous po-
-vous encore en citer d'autres moins con-
-nues : les Amyrandrides (Paus,
aimer, de l'Attique) les Lakiades, auxquels
appartenaient Miltiade et Cimon, les
Pandalides, les Brutides, les Kodovides,
les Kovrides, les Hépécypides, les Tév-
-rides, etc. etc. et on peut croire qu'il y



y en avait bien d'autres dont les noms ne nous sont pas parvenus.

Cette antique institution des *gery* n'était pas particulière à l'Attique. nous la retrouvons dans toutes les parties de la Grèce. Les auteurs anciens nous apprennent l'existence en Thessalie de

[1] West mentionne par *géros* des Ἀλκείδαι. [1] dans plusieurs villes à la fois, des Ἰπάρκιδαι, des Alcécides, où il, était - ent roi de Thessalie, dans d'un Hercule local, et des Asclé- stes combattant avec les Péris dans la - piades. - A Egine, nous connaissons les Péris dans la - piades, les Euxéniides, les Pélég- selon de guerre mē quatre *gery*, les Euxéniides, les Pélég- - siaces, les Midyléides, et les Psalléchiides.

Nous trouvons encore à Olympie, les Clétiades, à Sparte les Chattybiades, (d'ori- - gine achéenne), à Milet, en Asie- - mineure, les Branchides.

Reste enfin une question qui a été résolue en différents sens, dont il n'importe au moins ^{d'indiquer} la vraie solution. Les *gery* étaient-ils une association naturelle ou factice? De quelle nature était le lien qui en rattachait les uns aux autres? Sur ce point, nous avons un texte important de Suidas, au mot *γερύται*. Suidas

n'a que peu d'autorité par lui-même, mais
 ici il cite un passage d'Isocrate sur le même
 témoignage en recot une valeur considérable.
 Ici, dit-il, appelle γέννηται simplement
 les parents par le sang : Ισως περ τοι τοὺς
 γέννητάς τε καὶ τοὺς ἐξ ἀποτοῦ συγγεν-
 οῦ πατρὸς. Et Harpocrate au même mot
 complète et rectifie la citation de Suidas, en
 y ajoutant un détail important : les γέν-
 νηται, dit-il, n'étaient pas seulement
 « les parents par le sang, mais ceux qui dès
 « l'origine faisaient partie de ce que l'on ap-
 « pelle des γέννη : οἱ ἐξ ἀρχῆς εἰς τὰ κατὰ
 -περὰ γέννη κατὰ γενεὴν βέντες. On peut en
 -core sur le même sujet voir Pollux, VIII,
 -ce qui est certain, c'est que l'origine pre-
 -mière ou γένος, était la parenté, le lien
 direct par le sang. Quand plusieurs per-
 -sonnes, remontant la série de leurs an-
 -cêtres, arrivaient à un ancêtre commun,
 ils faisaient partie du même γένος.
 C'est là la partie noble ou γένος, les
 -patrides. à côté, ou plutôt au dessous,
 était une classe inférieure, composée de
clients : étrangers qui avaient été intro-

duir dans la famille et que enfaisaient parts,
 qu'étalent venus aux sacrifices, et participai-
 -ent au culte. Vous les voyez se rassembler
 sous le rapport : Dans tous, on trouvait deux
 parties, les nobles ou lupatrides, et les
 clients qui remplissaient à l'égard des autres
 le rôle de serviteurs.

Voilà donc quel était le premier
 état de l'Attique sans les vieux âges, et
 sa condition politique et sociale, telle que
 nous pourrions la concevoir à
 travers ce que nous en disent les auteurs an-
 ciens. Nous arrivons maintenant aux
 temps historiques, et nous allons exami-
 -ner quelques-unes des premières transfor-
 -mations par lesquelles a passé la société
 athénienne, avant de se trouver définitive-
 -ment constituée.

Sur l'époque intermédiaire qui
 sépare les temps primitifs dont nous ve-
 -nons de parler, et Solon, qui inaugure
 l'ère véritablement historique, les docu-
 -ments sont peu nombreux et nous ne

n'empêchent pas qu'un quatrequi aieut une
réelle valeur. C'est d'abord le marbre de
Paros : malgré son état relativement tra-
-smodern, il est précieux, car il paraît
avoir été rédigé sur des documents, qui
se conservaient dans les vieux temples de
la Grèce, et il nous offre une image
la plus fidèle que nous possédions, des
monuments épigraphiques que posséda-
-ent les temples grecs.

Un second livre vient Pausanias.
Il a consacré tout le premier livre de son
voyage en Grèce à une description de
l'Attique ; et il rapporte, à propos
des pays qu'il décrit, une foule de légendes
-des fort curieuses au point de vue his-
-torique.

La vie de Thucydide, par Plutarque,
est un des plus mal faites ou recueil de
Biographies. Elle contient néanmoins
un certain nombre de faits qui paraissent
-être véridiques, et qu'il est bon de recueillir.

Peut-être faut-il mettre au
premier rang les chapitres 15 et 16 du
second livre de Thucydide. Malgré leur

brisée, ce sont ceux qui nous donnent l'idée
 la plus exacte et la plus fidèle de l'Attique
 au septième et au huitième siècle. Ils nous
 montrent parfaitement quelle ont été
 les origines d'Athènes, et par quels degrés
 les gens, d'abord isolés et séparés les uns
 des autres, sont venus à se réunir
 pour former la cité proprement dite. —
 Mucyoides a admirablement compris le rôle
 joué par Episé, le héros légendaire qui
 nous est présenté comme le fondateur et
 le premier roi d'Athènes. La très-belle vue
 que l'on a de Episé avait consisté à ras-
 sembler les gens, épars dans la campagne,
 indépendants, sans rapports entre eux, et à
 former, sinon une ville telle que nous
 l'entendons aujourd'hui, du moins
 une cité, au sens antique du mot. À côté
 des institutions et des magistrats parti-
 culiers de chaque gens, il établit des insti-
 tutions et des magistrats communs à tous.
 Il les rattache les uns aux autres par
 un lien religieux qui les unissait en leur
 laissant leur indépendance et leur liberté;
 et la preuve, c'est qu'un grand nombre

d'Athéniens, au lieu de venir s'établir à Athènes, continuèrent à vivre à leur camp, comme ils l'avaient toujours fait jusqu'alors. Mais la cité était constituée, et désormais l'Attique ne forma plus qu'un seul pays, ayant une religion, des institutions et des intérêts communs. Voilà l'œuvre de Méséc, telle que Thucydide nous la décrit, et on voit poindre tous les caractères de la vérité.

Que devint maintenant jusqu'au temps de Solon, cette royauté primitive, dont Méséc avait été le premier représentant? On connaît la légende d'après laquelle les Athéniens l'auraient abolie après la mort de leur roi, ne pouvant trouver personne qui ne fût inférieur à leur dernier roi. « Post Co-
 « -drum, ait Justin, nemo Athenis regnavit
 « quod memoria nominis ejus tributum est
 « Administatio reipublica annuis magistratibus
 « -tibus perminu. » Mais Justin n'est qu'un abrégiateur, et il parle d'une époque qu'il connaît mal : rien n'est moins exact que cette prétendue abolition de la royauté à Athènes. Nous savons par des textes anciens

Platon. Banquet. 22.
et le scholiaste sur ce
passage. —

D'après Pausanias, est attesté par Pausanias, VIII. 2. Les reuses
Médon hérita du pouvoir
de son père, et les autres
frères de Codrus allèrent
fonder des colonies sur
divers points de l'Asie.
— Minerve aide, etc. titre de Babyloniens. Pausanias comme accor

Pausanias. I. 3.

qu'elle continua au contraire après la mort
de Codrus, et toujours dans sa famille. Elle
fut Médon qui l'emporta: il hérita de
la royauté qu'avait possédée son père. Lefait
est attesté par Pausanias, VIII. 2. Les reuses
Médon hérita du pouvoir
de son père, et les autres
frères de Codrus allèrent
fonder des colonies sur
divers points de l'Asie.
— Minerve aide, etc. titre de Babyloniens. Pausanias comme accor
lage généalogie de la famille de Codrus jusqu'à
Clivius qui régna en 725. Le pouvoir
resta donc aux mains des Codrides pendant
une période fort longue. On y apporta seule-
ment une modification importante: les rois
devinrent responsables, un évêque La royauté
fut restreinte, mais ne fut pas abolie, et
ce qui peut faire illusion, c'est le nom d'ar-
chontet qu'on lui donna: mais l'ar-
chontet à l'origine n'était autre chose
que la royauté: il n'y a là qu'une question
de mots. — A partir de 752, les archontes
Suidas. v. 1. ἱεροπορεῖν ne furent plus nommés que pour six ans,
et en 683, l'archontat subit une dernière
réforme; il devint annuel. Le gouvernement

par alors ; si l'on veut, un forum répu-
 blicain, mais il n'en reste pas moins
 absolument aristocratique, aux mains
 des Eupatrides, c'est-à-dire des chefs des gens
 Eux seuls étaient prêtres et juges, eux
 seuls étaient chefs de guerre ; ils étaient
 presque les seuls citoyens. Les chefs de la
 cité s'appelaient archontes, et ils étaient
 au nombre de neuf. De quelle époque date
 ce nombre, ou ne le sait au juste, mais
 paraît être assez ancien. La question
 la plus importante, à propos des archon-
 tes de cette primitive époque, c'est
 leur mode de nomination. Nous n'avons
 vous malheureusement aucun renseig-
 nement contemporain ; tous les textes
 nous possédons sont d'une époque posté-
 rieure. Nous allons essayer néan-
 moins d'en tirer quelques lumières
 et de montrer quelle est sur ce point l'opinion
 la plus vraisemblable.

Remarquons d'abord qu'il y
 avait chez les Grecs trois mots pour dési-
 gner ^{le choix} l'élection des magistrats : étaient
 ἑκποσὸν, ἐκποσθῆς, et ἐπὶ πρ. Et

expressions, l'un d'être synonymes, s'appliquaient chacune à un mode différent de nomination. La dernière est la moins précise : ἀρξεν, c'est simplement nommer en parlant d'un magistrat, et dans le sens le plus large ou mot. Le terme qui désignait proprement l'élection par le suffrage, c'est χερσπορονειν. Quant à κληρονομοειν, c'est le tirage au sort, ou fortuite, comme l'on sait, chez les Athéniens, pour la désignation à certaines fonctions publiques. — Or, dans les plus anciens documents, les Archonte, paraissent toujours tirés au sort, et aucun texte ne mentionne une époque où il en ait été autrement. Plutarque le dit positivement dans la vie de Périclès, IX. αὐτὰρ γὰρ ἀρχαὶ ἐκ παλαιὸν κληρονομοῦντο. Hérodote, VI, 109, rapporte de même que le Polémarque qui commandait à Marathon avait été tiré au sort, ὅτ' οὐκ ἐκράνεν λαχὼν τὸ πολέμαρχεῖν. Il est donc faux de dire comme on fait quelquefois aujourd'hui que c'est Périclès qui institua le tirage au sort ; il est également

la *Doxyptia* ^{proprement dite} ne venait qu'après ;
 mais il n'y en a pas moins une qui y
 avait un *chemin préalable*, lequel
 appartenait aux *thermothetes*.

faux de rapports à Cléon : les sources
 hypothétiques qui rien ne justifie. Aucune ten-
 sion n'est mentionnée d'une époque où les ar-
 -chontes auraient été élus : ils étaient
 tirés au sort parmi les Eupatrides, et
 n'est que par de rares exceptions qu'on
 nommait indirectement, comme il arrive
 pour Solon. Remarquons, de plus, qu'il
 ne mettait pas dans l'urne tous les
 noms indistinctement : il y avait un
 examen préalable, *doxyptia*, et les co-
 -vidats devaient satisfaire à certaines
 conditions morales, et même physiques
 dont l'absence pouvait les faire rejeter.
 Enfin le *formédustray* était singu-
 lièrement aristocratique : citaient les
 archontes en charge qui procédaient à
 cette opération, et elle ^{ne} faisait ^{pas en public} ~~pas~~ ^{se} ~~se~~
 On ne voit pas non plus qu'elle ait jamais
 soulevé de réclamations ~~ou~~ ^{ou} pratiques
 candidates, unique l'un d'eux soit venu
 se plaindre de quelque irrégularité dans
 le tirage des noms. Il reste donc l'écid-
 -monie que les Archontes étaient
 tirés au sort, et non élus par le suffrage.



L'historien Idoménée, cité par Plutarque
dit que Aristide fut nommé archeonte non
par le tirage au sort, mais élu directement par
les Athéniens, οὐ κτραπεύον, ἀλλ' ἐλα-
πέραν τὰν Ἀθηναίων. Mais à ce témoignage
on peut opposer l'autorité beaucoup plus
forte de Démétrius de Phalère, qui dit
que tout se passa pour Aristide d'après la règle
ordinaire. D'ailleurs écartons le témoignage
de Démétrius de Phalère : le texte de Plutarque
suffirait encore à montrer que la règle gé-
nérale était de tirer au sort les Archeontes, et
que le fait qui se serait passé pour Aristide
n'est qu'une exception : exception qui se
reproduit quelquefois, mais qui fait
bien regarder ce comme une règle générale.

Quoi qu'il en soit, il est certain
que le gouvernement d'Athènes à cette
époque était absolument aristocratique. On
peut voir, dans la vie de Solon, ce qu'était alors
la propriété privée en Attique : elle était
réunie, concentrée en un petit nombre de
mains ; quelques grands propriétaires dé-
terminaient le sol à eux seuls : la classe inférieure

ἔκλειπεν τὸν πόλιν οὐκ ἔχοντες οὐδὲν, et travaillaient pour les riches.
-sives, dit Plutarque. (Solon, 13)

Les hommes, de cette dernière classe portaient le
nom de *Thètes* ou d'*Hectémores*, par lequel, ou
Phidargos, ils étoient astreints à payer la
-me redevance la sixième partie de leur revenu.
Le nom de *Thètes* s'appliquait primitivement
à des serviteurs, qui cultivaient les terres au
ou être propriétaires; plus tard il servit à
designer une classe tout entière. C'était donc
le régime de la grande propriété qui dominait
au temps de Solon: sous Périclès, ce fait l'est
le contraire: le *Attique*, sur une si petite
étendue, comptait environ jusqu'à quinze
mille propriétaires.

Dès l'antiquité, on attribue
à Solon une foule de choses qu'il n'a jamais
faites. Ce qui lui appartient, en propre, c'est
le partage de la population en quatre classes.
Tous les auteurs anciens sont d'accord sur
ce point. On peut voir entre autres *Plutarque*

Il faut encore consulter *Vallée de Solon*. et *Aristote*, *Politique*, II, 10.
Polihyp, VIII. 129.

Il faut seulement s'entendre sur le point
de fait. Us n'est exact de voir la
-vision politique, un partage de la cité en quatre
classes séparées. C'est une opinion qui ne
s'appuie sur aucune preuve. En étudiant

tes, qui parlent de cette institution de Solon, ont vu qu'ils se servent des termes $\tau\epsilon\lambda\omicron\varsigma$ et $\tau\epsilon\lambda\omicron\varsigma$ et $\tau\epsilon\lambda\omicron\varsigma$ et $\tau\epsilon\lambda\omicron\varsigma$. Or, $\tau\epsilon\lambda\omicron\varsigma$ signifie simplement impôt, et $\tau\epsilon\lambda\omicron\varsigma$, c'est l'évaluation de la fortune. Solon dressa un état des biens de chacun, et d'après cet état, il établit quatre classes, quatre catégories de fortunes, dont les membres portaient, selon la classe à laquelle ils appartenaient, les noms de $\text{Pentakosio medimnos}$, Chorists , zeugites et thetes . Voilà en quoi consistait la division par classe de Solon.

Il reste en apparence une difficulté. Les citoyens qui appartenaient à la première classe ne paieraient, dit Plutarque, jusqu'à un certain point d'impôt : $\alpha\rho\gamma\epsilon\lambda\omicron\varsigma$ $\epsilon\iota\varsigma$ $\tau\omicron$ $\delta\epsilon\gamma\mu\omicron\tau\omicron\varsigma$ $\epsilon\iota\varsigma$ $\tau\alpha\lambda\alpha\upsilon\tau\omicron\varsigma$; que signifie cette expression ? Payaient-ils donc un certain d'impôt ? Ou la fortune d'Atthènes, le chiffre seyait exorbitant. La difficulté s'explique si nous songe à la manière dont on répartissait à Athènes, l'impôt direct. Dans l'antiquité, l'impôt ne reposait pas, comme chez nous, sur le chiffre du revenu, mais bien sur la fortune

elle-même. C'était un impôt sur le capital
 comme nous disons aujourd'hui. Et ce capital
 on l'établissait par induction d'après le che-
 -feu connu du revenu. Le taux moyen du
 revenu était cheyle. Atthénien de 12 pour
 100. C'était la proportion que nous aurions
 ligard des membres de la première classe : on
 multipliait leur revenu, ou cinq cents
 -dinars par onze, ce qui donnait un capital
 d'un talent, talent athénien valant
 6000 médimnes. Pour la seconde classe,
 on multipliait seulement par 10; pour
 la troisième, par 5. C'était, comme on le
 voit, une sorte d'impôt progressif, et cette
 progression était tout à l'avantage des
 pauvres.

E. Groussard.

Cours d'Histoire Grecque.

Onzième Rédaction.

Athènes après Solon.

- Cléisthène.

Tous arrus va en quoi consistait l'œuvre de Solon, et quelles sont les réformes qu'on peut lui attribuer avec certitude. Il ne faudrait pas croire qu'il eût complètement mis fin aux luttes de partis qui déchiraient Athènes avant lui : à peine s'était-il éloigné qu'elles recommencèrent comme auparavant. Plutarque nous apprend qu'il y avait trois partis différents. Le premier était composé des Pédiéens, ou habitants de la plaine : ils représentaient les Eupatrides, le vieux parti politique et religieux. À côté se trouvaient les gens du rivage, ou Para-léens, qui vivaient surtout de l'industrie et du commerce maritime. C'était une classe qui s'élevait, et elle tenait le milieu entre les deux autres. Enfin, sur la montagne habitaient les Diacri-ens, les plus pauvres de tous, qui

avaient pour chef Pisistratès. A un cer-
 tain moment, Pisistratès s'empara de la tyran-
 nie, et Aristote (Politique, VIII. 4)
 montre parfaitement que c'est la démo-
 cratie qui s'y trouva. Pisistratès n'est
 autre chose que le représentant du po-
 pulaire, le chef des pauvres, et
 ce fut grâce à leur appui qu'il de-
 vint tyran. Il mourut en
 527, et son fils Hippias lui succéda
 sans résistance, à ce qu'il semble.
 D'après Hérodote et Thucydide; Hippias
 régna de 527 à 510. En 514, son fils
 Hippiarque fut assassiné. On raconte
 la légende d'Harmodius et d'Aristogiton
 à Athènes même, elle paraît s'être
 établie d'un bon temps, et il n'est
 pas inutile d'en arrêter pour mon-
 trer comment prennent naissance
 les traditions de ce genre. Harmodius
 et Aristogiton ne renversèrent pas la ty-
 rannie, ils n'affaiblirent pas
 et n'établirent pas l'égalité, comme
 le chant célèbre qui nous en
 parle, et qui est consacré par Athénée. Ce n'était

dont un fragment nous a été
 conservé par Athénée.

pas dans un but politique qu'ils agissaient,
 mais dans un intérêt tout personnel.
 Thucydide (vi. 54) donne tous les dé-
 tails de cette affaire, et montre par là
 - tenant la vérité. Aristogiton essaya
 bien de renverser le pouvoir des fils de
 Pisistrate, ἐνεδούρειν καταδύειν
 τὴν τυραννίδα, mais c'était par haine
 contre Hippiarque en particulier, et non
 contre la tyrannie elle-même. Hippiar-
 que seul périt, et Hippias resta encore
 quelques années en possession du pou-
 - voir. Il en fut dépossédé en 510 par
 les Lacédémoniens, qui intervinrent,
 d'après le récit d'Herodote, à l'insti-
 - gation des Alcmaeonides, exilés d'A-
 - thènes et ennemis des Pisistratides.
 Le roi de Sparte Cléomène vint mettre
 le siège devant Athènes, et força Hip-
 - parque à s'enfuir.

Les Pisistratides une fois
 chassés, le gouvernement reprit la
 forme républicaine; mais il n'en fut
 pas plus démocratique. Les deux parties
 politiques continuèrent à se disputer le

Hér. v, 64, 65, 90.

voir en Thucydide.

vi. 53. ad. fin.

pouvoit, comme avant Solon. L'Aristocratie avoit sa tête Isagoras : Cléisthenès son adversaire ayant dessous, s'attacha les classes populaires, et par elles s'empara du gouvernement. Une fois au pouvoir il accomplit la réforme la plus radicale que l'on eût vue jusqu'alors. Vous savez que la cité avoit été formée d'origine par la réunion des quatre anciennes tribus d'Attique, qu'on appelle *yevois* : chacune de ces tribus se partageoit elle-même en quatre *phratries* et chaque *phratrie* en un certain nombre de *yevois*. Il falloit appartenir à l'un des groupes, faire partie à la fois d'un *yevois*, d'une *phratrie*, d'une tribu, pour être citoyen d'Athènes. Il y avoit eu dès l'origine des hommes qui n'étoient d'aucun *yevois*, des déclassés, l'auteur propre du mot, qui tout en vivant dans la cité, étoient réelloués en dehors d'elle ; et leur nombre s'augmentoit de jour en jour. Solon ne toucha pas à cette antique organisation ; il laissa subsister le régime

qui voulait que les archontes fussent pris
 parmi les Eupatrides, ou les citoyens de la
 première classe; que le sénat, composé
 de quatre cents membres, cent par chaque tribu,
 n'eût dans son sein que des citoyens, c'est-à-
 dire des hommes inscrits dans un *gervos*,
 une phratrie, une tribu. La classe, plus nou-
 velle de jour en jour, qui se trouvait en dehors
 de ces groupes si étroits, était au premier dehors
 du gouvernement. Elle n'avait pour droits po-
 litiques, les membres n'étaient pas citoyens.
 Cléisthène changea tout cela. Il ne supprima
 rien: la ville divisée en de la cité en tribus,
 etc. subsista toujours, et nous en retrouvons
 les traces jusque dans les derniers temps de
 l'histoire d'Athènes. Il ne établit seulement
 une nouvelle à côté de l'ancienne. Au lieu
 des quatre ⁴ *gervos* dont nous avons parlé,
 il en institua dix, partagés chacun en
 un certain nombre de *syssies*: les démos, qui
 jouaient dans les nouvelles tribus le même
 rôle que les *gervos* dans les anciennes étaient
 ainsi éminés dans les différentes parties de
 l'Attique: de là vient que les tribus qu'ils for-
 maient se nommaient *topiké*. Les

Athéniens qui dès avant la réforme de Clé-
 -sthène étaient citoyens, continuèrent toujours
 à faire partie d'un *généos* et d'un *généon*,
généon, mais en même temps ils fu-
 rent classés chacun dans un *symploos* et
 dans un *généon* *concaï*. Hérodote raconte
 la cette révolution au premier livre de sa
 histoire, mais son récit manque un
 peu de précisions, et c'est lui a pu faire
 croire que Clésthène avait détruit réelle-
 ment l'ancienne organisation de la co-
 mune athénienne, et substitué une division à
 une autre, Tandis qu'à vrai dire il n'a
 fait qu'ajouter. Les nouveaux groupes fu-
 rent du reste en tout constitués à l'imitation
 des anciens, avec cette différence toutefois,
 que la *tribus* n'était qu'un groupe pu-
 rement nominal : il serait faux de se
 représenter comme une circonscription mé-
 -tropolitaine déterminée du sol de l'Attique
 comme une agglomération territoriale,
 analogue à ce qui est dans la France actuelle
 la commune ou le canton. Les demeures de
 chaque tribu étaient disséminées en fait
 dans toute l'étendue de l'Attique; ils de-



trouvaients dispersés, ça et là, l'un au Nord,
l'autre au Sud. Ils n'en faisaient pas
un même parti d'un même groupe, qui por-
-tait un nom, et avait une existence
légale, et indépendante des autres.

Dans les six nouvelles tribus
créées par Clisthène, figuraient tous les
hommes libres de l'Attique sans distinction.
Le scholiaste d'Eschyle le dit formellement;
une meilleure preuve, c'est que dans tou-
-tes les inscriptions attiques que nous pos-
-sédons, les citoyens sont toujours mention-
-nés comme appartenant à une tribu.
Vous avez suffi sur ce point au texte
d'Aristote, difficile, il est vrai, à interpréter.
Après l'expulsion des tyrans, dit le Philoso-
-phe, Clisthène introduisit dans les tribus,
beaucoup d'étrangers et d'esclaves métèques,
πολλοὺς ἐφοκτεροβέξ ἐξέvous καὶ σοδοὺς
μετοίκους. Qu'était-ce que les Soudor me-
-toίκους, on ne le sait pas au juste: ce que
l'on peut dire seulement avec certitude, c'est
que Clisthène donna le droit de cité à beaucoup
d'hommes qui ne le possédaient pas auparavant,
et que par l'introduction de ces nouveaux citoyens

et leur répartition dans les différents années,
la constitution du corps politique, fut complètement
modifiée.

On peut encore attribuer avec vra-
-semblance à Clisthène l'institution des Stratèges.
Il est probable qu'il avait mis le service mili-
-taire en rapport avec la nouvelle organi-
-sation politique : nous savons qu'à cette
époque, il y eut dans chaque tribu attri-
-bution en topiarque, en phylarque et en
-stratège. Les stratèges devinrent bientôt les chefs
de la cité, au point qu'il y en eut ^{jusqu'à} ~~trois~~ ^{par} ~~tribue~~ ^{tribue}.
- ^{tribue} ~~par~~ ~~tribue~~. On était probablement à l'ori-
-gine que les chefs de la tribu, au moins pour
ce qui regardait le service militaire, mais leur
pouvoir prit bientôt des proportions considéra-
-bles. L'archonte du Polémarque ne fut
pas supprimé ; il subsista toujours, comme
substitut, ainsi que nous l'avons montré.
Les anciennes institutions de la cité athénienne
mais on créa des attributions nouvelles, et
l'on donna à l'archonte du Polémarque,
on en chargea les stratèges. — C'est enfin
Clisthène que l'on attribue l'institution de
l'ostracisme, dont nous parlerons prochainement, mais
aucun texte ancien n'en fournit la preuve.

L. Grossard.

Cours d'histoire Grecque.

Deuxième Réaction.

Établissement de la démocratie à Athènes - Réformes d'Aristide et d'Éphialte. — C'est un fait établi dès maintenant pour nous, qu'après qu'à Solon au moins la constitution d'Athènes a été absolument aristocratique. Transportons-nous maintenant deux siècles plus tard : la démocratie règne, et dans toutes ses forces ; une démocratie sans mélange ni restriction, ἀκράτος, comme dit Platon. C'est le gouvernement établi et reconnu par toutes les républiques antiques, Athènes est celle qui représente le mieux la démocratie : elle en est le type par excellence. Par quelles séries de changements sa constitution primitive s'est-elle ainsi transformée ? et quelles sont les causes qui l'ont modifiée, au point d'en changer si complètement le caractère ? C'est là la question que nous allons examiner aujourd'hui.

Elle présente, à qui veut l'étudier,

-der sérieusement de graves difficultés. Les sources d'informations sont peu nombreuses. Chez les anciens, aucun écrivain n'a fait une histoire complète et suivie de cette révolution; les renseignements que nous possédons sont éparpillés dans Plutarque, Pausanias, Aristote, dans les orateurs, jetés ici ou là au cours du récit ou du discours, et manquant souvent de clarté et de précision. C'est en tirant de ces éléments si insuffisants tout ce qu'ils peuvent nous donner, que nous allons essayer de reconstituer certains chapitres les plus importants de l'histoire d'Athènes.

La législation de Solon fut plus sociale que politique; c'est du moins le caractère général de son œuvre autant que nous pouvons la connaître. Elle finit à la clientèle héréditaire des chétes, prépara ainsi l'affranchissement des classes inférieures, mais il ne forma pas la démocratie. Hérodote, parlant d'une époque postérieure à Solon, dit que le peuple y était complètement tenu à l'écart des affaires publiques. C'est avec la domination

Hérodote. V. 69.
τοῖς ὅμοις ἀνθρώποις ἐνὸν
πᾶσι τῶν.

Nation des Pisistratides qui doirent commeu-
 -cer les progrès de la démocratie. Pisistratus
 arriva au pouvoir en s'appuyant sur les
 pauvres, et son gouvernement fut un véri-
 table démocratique très-marqué. Entre
 510 et 500, Cléisthène arriva au pouvoir
 et va plus loin qu'aucun des Pisistratus,
 dans le sens de la démocratie. Parmi les
 réformes qu'il accomplit, deux surtout
 sont importantes. 1.^{re} Par l'établissement
 des dix tribus topiques, il créa un corps
 politique absolument nouveau, et intro-
 -duisit un principe inconnu jus qu'alors
 dans le système social d'Athènes. 2.^{re} Il
 constitua les stratégies, et en remit le choix
 à l'élection populaire : l'importance
 de cette magistrature nouvelle ira tou-
 -jours en croissant. Cléisthène fit beau-
 -coup pour la démocratie : Hérodote le
 regarda comme le véritable auteur, et
 Thucydide, au cinquième siècle, ne tient
 pas un autre langage. Il faut seulement
 se demander quel est ici le sens du mot
 démocratie : les Grecs opposaient tantôt
 à aristocratie, tantôt à monarchie,

et c'est dans ces derniers sens qu'Herodote le cite
plus le plus fréquemment. Il serait plus
vrai de dire que la réforme de Clisthène a
fait faire un grand pas à la démocratie
mais n'a pas établi complètement son
pouvoir. La constitution d'Athènes après
Clisthène était certainement démocratique
en regard à ce qu'elle avait été avant la
mais si l'on considère ce qu'elle devint
dans la suite, on la trouvera encore
bien aristocratique.

C'est entre 480 et 420, ou
un intervalle d'environ soixante années
que la démocratie s'est définitivement
constituée à Athènes, et a atteint son
plein développement. Malheureusement
sur cette période, les renseignements nous
font complètement défaut. Les auteurs
contemporains, tels qu'Herodote et Thucy-
dide, ne parlent pas ou grand mou-
vement qui s'est accompli à côté d'eux,
les écrivains du siècle suivant ont pris
l'habitude d'en rapporter l'origine à
Solon. Nous n'avons donc qu'un très
petit nombre de textes : voyez ce qu'on

pourrait nous apprendre.

Plaçons-nous au milieu de
cette période de soixante ans qui a vu l'éta-
blissement définitif de la démocratie
à Athènes. Nous sommes tout d'abord
frappés d'un fait certain, incontestable,
et d'autant plus remarquable qu'il se
produit pour la première fois dans l'his-
toire d'Athènes : c'est l'absence complète
de troubles et de guerres civiles. S'il y avait
eu à ce moment quelque révolution vio-
lente, les historiens en auraient parlé.
Hérodote ou Thucydide, Plutarque ou
Diodore, l'auraient rapportée. Au con-
traire, la vie d'Athènes pendant toute
cette période est singulièrement calme et
tranquille. Et pourtant les deux parti-
qui avaient jadis divisé la cité n'étaient
pas éteints; ils se perpétuaient toujours,
vivant en présence l'un de l'autre, et
les noms de leurs chefs sont connus
Miltiade, Cimon, Mucydid l'ancien et Nicias
pour l'aristocratie; Clémistocle, Ephialte
Périclès et Cimon du côté opposé. A quelle
raison faut-il donc attribuer une paix si pro-

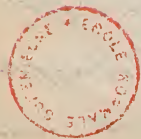
des ap. int. Thucyd. 1. 107. vivant en présence l'un de l'autre, et

bue, et rangés qu' alors à Athènes? Seu-
 -dire à l' ostracisme. Il n' est pas inutile
 d'expliquer en quelques mots ce que c'était que
 l' ostracisme. Ce n'était ni une condam-
 nation, ni, comme on le prétend trop souvent,
 un exil, au sens du moins où les anciens
 prouvaient ce dernier mot: et c'est d' eux
 seulement que nous nous occupons. Dans
 l' antiquité l' exil véritable était perpé-
 -el; l' ostracisme au contraire n'était
 qu' une éloignement temporaire, momen-
 -tané, de la cité. L' exil entraînait de
 plus la confiscation des biens du condamné.
 Le citoyen contre lequel on prononçait l' o-
 -stracisme conservait la possession et la
 jouissance de sa fortune. L' ostracisme n'é-
 tait ni une peine, ni même un acte
 judiciaire: c'était une simple précaution.
 Deux partis politiques sont en présence,
 chacun avec son chef. Si leur rivalité
 menace de dégénérer en lutte ouverte, et de
 compromettre le paix de la cité, le peuple
 réunit et on vote pour savoir lequel des
 parti doit le chef devra s' éloigner. Il faut
 au moins 6000 suffrages: le citoyen sur lequel

les seigneur est non pas exilé, mais
 exclu pour un temps, écarté de la ville:
 il doit s'écloigner. Miltiade, Aristide,
 Mnémostocle, Cimon, Thucydide l'Ancien
 furent tous à leur tour soumis à l'ostracisme.
 La plus grave des accusations, ou pour mieux
 dire des déclamations dirigées contre la
 prétendue ingratitude des Athéniens,
 touche aussi devant les faits: c'est au
 moyen de l'ostracisme qu'Athènes échappa,
 à partir des guerres médiques, à
 l'émeute, à la guerre civile, aux luttes
 à main armée qui l'avaient divisée
 jusqu'alors. La démocratie ne fut pas
 un révérend utopiste mis en pratique
 par quelques ambitieux. Elle s'établit
 sans Athènes par un mouvement dont on
 peut suivre dans l'histoire l'évolution
 et son triomphe définitif fut amené et
 préservé par une série de faits sociaux,
 que nous allons énumérer.

1^{re} Tout d'abord, la ^{propre} disposition
 la propriété foncière. Nous avons vu
 plus haut qu'avant Solon elle était cen-
 trée tout entière en quelques mains,

après lui au contraire la petite propriété
gagne chaque jour du terrain et tend à
faire disparaître la grande. Poutarquem
rapporte qu'en 1601. on fit un recensement
de la population : sur 2000 Athéniens,
l'en trouva seulement 500 qui n'étaient
pas propriétaires fonciers. L'étude des finan-
ces nous mène d'ailleurs à une conclusion
analogue. Dans la première moitié du
cinquième siècle, il y avait encore à Athè-
nes de très-grandes fortunes. Cimon, au
dis-je Poutarquem, avait des propriétés fon-
cières qui lui rapportaient un revenu
considérable. Peu à peu, ces fortunes dispa-
raissent : on cite cinq ou six Athéniens
qui possèdent 80 ou 100 talents environ
mais ce n'est que des exceptions. La
grande propriété diminue, la petite s'ac-
croît sans cesse : voilà le fait & l'économie
constante et vraie qui domine toute cette
période de l'histoire d'Athènes. — C'est le
contraire de ce qui se passe à Sparte : sous
ce régime aristocratique, toute l'effor-
tation publique avait fini par se trouver
réunie entre les mains de quelques citoyens.



De la classe noble.

2^e Les causes des faits dont nous avons parlé est bien connue : c'est la guerre mède-origène. Cette invasion subite apporta un grand trouble parmi les Athéniens, et eut encore sur eux une influence profonde. À l'approche des Perses, la cité entière fut abandonnée, Athéniens fuyant à l'aveugle, et tant-ôis que les hommes montaient sur leurs vaisseaux, les femmes se réfugiaient à l'étranger et à l'étranger. Cette émigration en masse, cette séparation, qui dura encore quelque temps, apporta nécessairement des changements dans les habitudes de la société athénienne. La population s'était trouvée violemment dispersée, éloignée de la cité, obligée de vivre pendant un certain temps au milieu de peuples étrangers. Les classes s'étaient rapprochées dans l'exil; les distinctions sociales avaient été s'effaçant, quelques-unes au profit de l'instinct égalitaire et démocratique.

3^e Une troisième cause, non moins importante que les deux premières, fut la rapide extension qui prit à cette

époque le commerce maritime d'Athènes
 au temps de Solon et de Pisistrate, la ma-
 -rine athénienne, la flotte athénienne
 n'existait pas : il n'y avait que l'armée
 de terre, et la se retrouvaient les distri-
 -tions de fortune et de classe. L'organisa-
 -tion du service militaire était aristocra-
 -tique comme celle de la cité ; chacun
 s'équipait à ses frais ; les riches formaient
 -ent la cavalerie, la classe aisée compo-
 -sait l'infanterie. Quant aux pauvres,
 aux Thètes, ils étaient exclus de l'armée,
 ils ne servaient pas. Sur mer, tout change.
 Comme le service des galères athéniennes
 exigeait un grand nombre d'hommes, on
 fut bien obligé de les prendre parmi les
 pauvres. Là, ils étaient soldats comme
 les autres, ils avaient les armes à la main,
 et à mesure que la marine prit plus
 d'importance, la classe qui servait
 les armées en prit aussi, par les motifs
 que l'on avait d'Elle.

4.^e Après les guerres médiques,
 le commerce et l'industrie prirent comme
 la marine un développement considérable.

Les anciens centres du commerce grec, Milet, Corinthe, Egée, sont en décadence. Attribués les remplace, Elle entretient des relations avec toutes les parties du monde grec, elle envoie des colonies dans le Sud-ouest, en Thrace, en Italie. A l'intérieur même la cité l'industrie se développe, et on l'encourage. Les Protogènes, c'est-à-dire les étrangers domiciliés, étaient fort nombreux, et la plupart d'entre eux s'occupaient de commerce et d'industrie. A côté de la richesse fructifère, qui d'ailleurs se morcelait tous les jours davantage, s'élevait ainsi une riche mobilis, une table de sonation, propre à se traîner, à presser de main en main, et favorisant, par cette mobilité qui en empêchait la concentration, le progrès de la démocratie qui en était la source et qui l'avait créée.

5^e Enfin, brille elle-même change de physionomie. A l'origine, il n'y avait que le rocher de l'Acropole; ce n'était pas une ville, mais un très-petit plateau qui servait de rendez-vous aux Eupatrides.

Sous peu on bâtit sur la pente meridionale près
 au Nord. Athènes s'élargit. On construit
 le Pirée. Thémistocle crée le port et les arse-
 -naux. Le commerce avait attiré au Pirée
 une population pauvre qui s'y fixa et finit
 par former une petite ville, ayant un carac-
 tère particulier et très-démocratique. Quand
 Périclès eut fait construire les Longs-Murs,
 le Pirée se trouva relié à Athènes, il n'y
 eut plus qu'une seule ville, mais dans
 laquelle la jonction du Pirée, avec sa po-
 -pulation commerçante et ouvrière, avait
 introduit un nouvel élément de démocratie.

Ces sont les principaux faits
 qui ont modifié la constitution athénienne
 de la guerre mède à celle de l'Asie mineure,
 et qui ont transformé sa démocratie absolue
 son régime aristocratique. Est-il possible
 qu'avec un changement si complet, les
 institutions politiques n'aient subi au-
 -cune variation? Les historiens nous racontent
 surtout de deux réformes, celles d'Aristide
 et celles d'Ephialte; essayons de montrer
 en quoi elles ont dû consister.

La première, celle d'Aristide,

est mentionné par Plutarque, (Aristide 22) Voici le texte même de l'historien, la traduction n'aurait donné une idée suffisamment exacte.

« Ἐπεὶ ἡ ἀναρχία οὐκ ἐστὶν ἐν τοῖς
 « τοῖς Ἀθηναίοις ὁ Ἀριστίδης ἐπεὶ ζῇ τοῦ
 « τὰς τὴν δημοκρατίαν ἀπολαβεῖν, ἀμα
 « μὲν ἀξίον ὑγούμενος διατὴν ἀνδραγαθίαν
 « ἐμπειρίας τὸν δῆμον, ἀμα δ' οὐκ ἐστὶ
 « ῥᾶνδιον ἰσχυρόντα τοῖς οὐλοῦν καὶ μέγα
 « φρονούντα ταῖς νίκαις ἐπὶ βασιλεύειν,
 « πρᾶξι ψυφισμῶν κοινὴν εἶναι τὴν πολι-
 « τειάν καὶ τοὺς ἀρχόντας ἐξ Ἀθηναίων
 « πάντων ἀρεῖσθαι. »

Comment il arrive souvent en pareil cas, lorsqu'on voudrait des détails précis, les termes de Plutarque sont singulièrement vagues. Que signifie cette expression κοινὴν εἶναι τὴν πολιτείαν? S'agit-il du gouvernement ou simplement du droit de cité? On n'est pas bien sûr que Plutarque le sût lui-même : il se servait probablement, pour composer ses biographies, de textes anciens, qu'il résumait sans s'inquiéter de brécifier. Tout ce que l'on peut dire, c'est que,

Eschine. contre Clé-
-siphon. 13.

Harporation v. d. p. xij
- δὲ δ' ἐν.

même après Solon et Clésthène, il est dou-
-teux que les Athéniens aient eu des lois
citoyens. - Si l'expression κοινὴ ἐνα-
-κὴν πολιτικὴν n'est pas claire, il en est
de même du mot ἀρχοντες : facile à
tenir par la les Archontes, ou seulement
les simples magistrats, si nombreux à
Eschine. contre Clé-
-siphon. 13. Atténiens? Un texte d'Eschine nous apprend
qu'il y avait deux sortes d'ἀρχαι, les uns
que les ἑσμοθέτες tiraient au sort, les
autres auxquelles le peuple nommait
lui-même. On employait même le
mot ἀρχη, dans la langue officielle,
en parlant des stratégies. Quel sens faut-
il lui donner dans le texte de Plutarque,
il est impossible de le savoir. Le mot δέσ-
-σοι est d'ailleurs très-vague par
lui-même : il n'y a pas de sens précis à
χερποτονείν, qui signifie invaria-
-blement nommer à l'élection. On peut
voir dans un passage de Dinarque, cité par
Harporation, que le mot δέσσοι se
employait même en parlant des Archontes :
or, nous avons démontré que les Archon-
-tes étaient tirés au sort, et non pas nom-

mis à l'élection - l'impresence de cette in-
-titution dans les expressions, il est impossible
d'apprécier la réforme d'Aristide. Tout ce que
en peut dire, c'est qu'elle a été faite dans un
esprit démocratique : si elle ne consacrait
pas entièrement l'égalité de tous les hommes
libres, elle lui faisait au moins faire un
grand pas.

Nous connaissons mieux
la réforme d'Ephialte. Il est nécessaire
pour la faire comprendre, de remonter un
peu dans l'histoire d'un des plus vieu-
-x des institutions de la société athénienne.
L'Arséopage était aussi ancien qu'Athènes
ou n'en peut douter, malgré quelques ten-
-tatives contradictoires et par vraisembla-
-bles. A l'origine, c'était proprement un
petit rocher consacré à Mars, et situé
en face et au-dessous de l'Acropole. Dès la
plus haute antiquité s'y réunissait une
assemblée qui prononçait certains juge-
-ments ; mais ce n'était pas un tribunal
on ne l'appelait jamais *Sexastypion*,
mais *Boulé*, Sénat. Ce n'était qu'après
-ter de l'Ugryde qu'on donne à l'Or-

opage le nom générique de Sixasyrios.
 L'assemblée des cinq cents s'appelaitle
 Sénat d'eubas, ἡ κἀτω βουλή: celui
 le ne paraît jamais dans la vieille légende
 des athéniens. L'Aréopage s'appelaitle
 le sénat d'eubant, ἡ ἄνω βουλή, et il
 avait eu primitivement dans la cité une
 pouvoir et des attributions considérables.
 Vous connaissez par Hérodote les fonc-
 tions que lui confia Solon, et le rôle
 qu'il entendait lui faire jouer dans le
 gouvernement. « L'Aréopage, comme
 « cour suprême, eut la surveillance de
 « toutes les affaires, et fut chargé de faire
 « observer les lois. Solon pensa que la ville
 « appuyée sur les deux conseils (le sénat
 « des quatre cents et l'Aréopage) comme
 « sur deux ancres, éprouverait moins
 « d'agitation, et que le peuple serait plus
 « tranquille. » L'Aréopage était donc
 un pouvoir suprême, ayant autorité et
 droit de contrôle sur tous les autres, et
 son autorité était au moins aussi
 politique que judiciaire. On voit dans
 Aristote qu'au temps de la guerre mède

vii de Solon. 19.

il prend une part active à la défense d'Athènes.
 Plutarque. Vitarum. 10. et contribue à l'arousement de la popula-
 - Aristote, Politique, - tion. L'Aréopage était le véritable sénat.
 VIII. 3. §. (ou V. 4, 8) dirigeant d'Athènes, et il resta toujours
 dans les habitudes du langage athénien.
 Eschyle, contre Cimon. Les traces de cet ancien pouvoir. L'Aréopage
 16. - contre Cléophon 9. se recrutait parmi les archontes, sortant
 d'charge, et ses membres étaient nom-
 - Athénée. XIII. 566. - més à vie : ils n'avaient donc rien à
 - Isocrate, Aréopagitique, - attendre du peuple, rien à en espérer : ils
 58. - étaient complètement indépendants. L'Aréopage
 Plutarque. Isac. ger. républicain, ainsi constitué, devait nécessairement
 816. - Diarque pour en former un corps aristocratique.
 Démosthène. cap. 56. Dans un moment où l'esprit démocratique
 gagnait de plus en plus, où la classe infé-
 - rieure cherchait à s'étendre et à s'élever,
 l'Aréopage, avec son droit de haute surveil-
 lance, devenait gênant : son pouvoir ne
 pouvait être qu'un obstacle aux progrès
 de la démocratie ; et c'est cet obstacle
 qu'Éphialte fit disparaître, en enlevant à
 l'Aréopage toute sa puissance politique.
 Sur cette révolution si importante, nous
 ne possédons que trois textes.

τὴν μὲν ἐν Ἀρείῳ πάγῳ βουλὴν Εἰσακ-
-τὴς ἐκόλουσε καὶ Περικλῆς.

2^η Πυθαγόρας, νῦν δι' Ἀριστοτέλην, γ. α.
ἐνα γὰρ γενέσθαι τὸν Εἰσακτὴν, ὃς κα-
-τέλυσε τὸ κράτος τῆς ἐξ Ἀρείου πα-
-γού βουλῆς, πολλὴν, κατατὸν Πλάτ-
-ον, καὶ ἀκράτον τοὺς πολίτας ἐλέν-
-σαν οἰνοχόων.

3^η Διόδωρος, xi. 77. Εἰσακτὴς ὁ
Σαφρονίδου, θυμολογὸς ὢν καὶ το πᾶν
-θος παροξύνων κατατὸν Ἀρεοπαγι-
-κῶν, ἐπεισε τὸν θυμὸν φυγῆς μα-
-ριώσαι τὴν ἐξ Ἀρείου πάγου βουλὴν
καὶ τὴν πατρίαν καὶ περιβοήτῃ καταλύσαι.

Aucun de ces trois auteurs ne
nous dit nettement ce qu'on enleva à l'A-
-riocratie, et ce qu'on lui laissa. Mais
certain qu'il conserva toujours le droit
juger certains crimes, ceux de meurtre
par exemple; peut-être même aug-
-menta-t-on ses attributions judiciaires.
Les conséquences de cette véritable révolution
politique sont faciles à comprendre.
L'Ariocratie a existé jusqu'alors le
droit de s'opposer à tout changement



dans la législation : si l'assemblée du
 peuple faisait les lois et les consacrait
 par sa sanction, l'Aréopage avait au
 moins le droit de veto : aucun projet de
 loi ne pouvait devenir loi sans son con-
 -sentelement. N'était donc le maître d'ar-
 -rêter à son gré les lois qui lui paraiss-
 -aient contraires au bon ordre, à la prospé-
 -rité de la cité, au système de gouverne-
 -ment qu'il considérait comme le meil-
 -leur. C'est ce que la démocratie, parve-
 -nue à un certain degré de force, ne pou-
 -vait accepter ; et c'est pour lui perma-
 -nent d'atteindre son entier développement
 qu'Épistate enleva à l'Aréopage son
 antique caractère de conseil suprême,
 modérateur de la politique et de gouverne-
 -nement. Désormais l'assemblée
 du peuple, l'ἐκκλησία, est toute puis-
 -sante ; elle possède intégralement la
 puissance législative, et en use comme
 bon lui semble. Plus tard, il est vrai,
 pour suppléer au pouvoir absent de
 l'Aréopage, on créa une magistrature
 nouvelle, celle des nomophylaxes, ou

Νομοφύλακες

gardiens des lois ; mais elle n'eut
 jamais qu'un rôle secondaire, et
 bien inférieur à celui de l'Assemblée
 Nominale. Les députés assistent simplement
 à la confection des lois : on ne voit pas
 qu'ils aient eu le droit de veto, qu'ils
 aient jamais empêché l'Assemblée
 d'adopter tel ou tel projet qu'on lui
 soumettait. Le peuple est le souverain
 véritable, le maître absolu, depuis
 qu'Ephialte, pour employer la mé-
 taphore d'Aristote, « lui a versé l'eau
 « pure de la liberté. »

P. Groussard

Cours d'Histoire Grecque

Vingtième Rédaction.

Nous avons suivi la démocratie athénienne depuis son origine dans son développement et dans ses progrès successifs ; nous avons montré les différents états par lesquels elle est parvenue à ces titres définitifs. Nous sommes arrivés au moment où, devenu le gouvernement légal d'Athènes, la République atteint avec Périclès l'apogée de sa puissance. Nous reste à chercher, quels étaient, à cette époque classique de la démocratie, les principaux caractères ; à examiner par quelles institutions elle se gouvernait.

Nous appliquerons à l'étude du droit public d'Athènes, la méthode que nous avons déjà employée pour Sparte. C'était le peuple, dit-on, (*ὁ δῆμος*) qui gouvernait la cité, et le peuple, c'était l'ensemble des citoyens : mais quelles sont les conditions nécessaires et suffisantes pour

être citoyen, et dans quel sens faut-il entendre ce mot? C'est la question que nous nous efforcerons de résoudre en premier lieu.

Procédons tout d'abord par élimination: avant de montrer qui était citoyen, disons qui ne l'était pas. Les auteurs anciens énumèrent plusieurs classes de personnes qui ne comptaient pas parmi les citoyens, et qui ne jouissaient pas des droits attachés à ce titre. Ce sont, en commençant par le degré le plus bas: 1^o les Esclaves. 2^o les Affranchis. 3^o les Prothoi. 4^o les Acipoi. 5^o les Metèques, 6^o les Hétéres.

No us allons passer successivement en revue ces différentes classes, et montrer quelle était la condition de ceux qui les composaient.

1^o Les Esclaves, δοῦλοι.

L'esclavage n'était pas la même à Athènes qu'à Sparte. Dans cette dernière ville comme dans plusieurs autres états grecs, l'esclave était un serf de

la glèbe, attaché au sol dont il cultivait en
 propre une certaine part, à condition de payer
 une redevance. Il en fut probablement de même
 à Athènes avant Solon : mais à l'époque des
 - siques, on ne trouve plus aucune trace
 et du vieux état de choses : l'esclave est la pro-
 - priété de son maître et n'appartient qu'à
 lui. Il vit, à la ville aux bords ou aux champs,
 dans la maison du maître, qu'il sert, et il
 peut être affranchi ou vendu en tout lieu
 comme en tout temps. A Sparte au contra-
 - ire, le vent des Glotes était soumis à des loix
 - très déterminées.

Il y avait à Athènes deux sorts
 d'esclaves. La première classe comprenait
 deux sorts d'esclaves domestiques, οἰκῆται
βοῦδοι : ils appartenaient aux particuliers.
 Les uns travaillaient à la ville, où ils faisaient
 - ent l'office de nos ouvriers usagers. Les
 autres ne préisaient pas, comme les
 Romains, le travail manuel ; toutefois le
 nombre des ouvriers libres était assez restreint.
 Les esclaves les remplaçaient. D'autres
 vivaient à la campagne et cultivaient la

terre pour le compte de leurs maîtres. D'au-
 tres enfin étaient employés dans l'Attique
 aux travaux des mines. Un certain nombre
 d'entre eux jouissaient d'une demi-liber-
 té: ils travaillaient pour eux, à leur
 profit, à condition de payer une redevan-
 ce, $\lambda\pi\omicron\phi\omicron\lambda$ — La seconde classe était
 composée des esclaves publics, ὄφιοροι
πόροι. Ils appartenaient à l'état, et
 remplissaient certaines fonctions infor-
 -mielles. Ces derniers surtout étaient en-
 général bien traités.

Le nombre des esclaves était très
 -considérable. A combien montait-il,
 on ne saurait le dire avec certitude: ce
 qui est certain, c'est qu'il y avait de
 beaucoup le nombre des hommes libres. Il
 n'est pas d'Atticien, si pauvre qu'il
 fût, qui n'eût au moins une, et sou-
 vent plusieurs esclaves. Peut-être de la
 comparaison des textes pourait-on inférer,
 sous toutes réserves, que le chiffre d'hom-
 -mes libres était à celui des esclaves dans
 la proportion de 1 à 6.

Quelle était la condition de cette part de
 si nombreux de la population? Le sort des escla-
 -ves n'était pas, à beaucoup près, si dur à
 Athènes qu'il le fut plus tard à Rome. Ils
 étaient généralement assez bien traités, et il
 en faut croire certains témoignages anciens, la
 liberté relative dont ils jouissaient dégénérât
 parfois en licence: c'est l'expression d'une sen-
 tence de Xénophon: τὸν δοῦλον παρὰ τὴν ἐλευθερίαν
 -τύχον ἀκράτεια. Il y avait entre l'homme
 libre et l'esclave une sorte d'égalité, que
 donnait à ce dernier une certaine indépen-
 -dence, une certaine liberté. Il n'était pas abro-
 -hument considéré comme une chose: le droit
 criminel le protégeait, et les tribunaux recevaient
 des actions contre celui qui a fait tort à l'esclave.
 Il peut témoigner en justice, même contre
 un homme libre. - Mais ce n'était là que
 des adoucissements bien précaires à la servitude.
 Quelque fût la tolérance accordée à l'es-
 -clave par les mœurs et le caractère grec, il
 était et restait toujours un esclave, séparé
 à jamais de l'homme libre, et n'aurait jamais
 été légal ni ayant rien de commun avec lui. Non

Seulement il ne jouissait pas de droits politi-
 -ques, mais il était même privé des droits
 civils. L'esclave ne peut être propriétaire, il
 lui est interdit d'acheter et de vendre, de
 donner et de recevoir : il ne peut donc ni
 hériter, ni léguer. Il ne peut avoir de fa-
 -mille, son mariage n'est pas reconnu.
 Dans les inscriptions, il ne porte ni le nom
 de son Père, ni celui du Dieu, comme les
 citoyens. Le droit criminel le protège, et
 une action peut être intentée pour mau-
 -vais traitements envers un Esclave. L'exis-
 -tence de ce droit est certain, mais à qui
 appartient-il ? Est-ce à l'Esclave lui-même ?
 Les renseignements précis font défaut : mais
 dans ceux que nous possédons, il semble
 bien que le maître seul ait qualité pour
 poursuivre devant les tribunaux la répar-
 -tion du tort fait à son esclave. A-t-il
 sur lui droit de vie et de mort ? Nous ne le
 savons pas mieux ; cependant ici toute la
 vraisemblance paraît être pour la Négative.
 Le maître qui avait tué son Esclave pou-
 -vait être recherché en justice, et puni.

2^e Les Affranchis, Ἰπελευθεροί.

Les esclaves en Grèce, nécessairement condamnés à la servitude perpétuelle : il pouvait en sortir, soit que son maître lui fût en de sa liberté, soit qu'il l'achetât lui-même avec le produit de son travail. Mais l'affranchissement même ne lui conférait pas une liberté complète : il continuait toujours une certaine dépendance vis-à-vis de son ancien maître ; il avait des devoirs envers lui. Platon, dans les Lois, trace un tableau des obligations, qui doivent selon lui être imposées à son patron. Or, on sait que la législation idéale de Platon n'est, à proprement parler, qu'une reproduction de celle d'Athènes ; et elle peut nous fournir ici d'utiles indications. — D'abord, devoir de respect, de gratitude, pour l'ancien esclavage envers celui qui lui a donné la liberté : et ce respect doit se manifester extérieurement par des soins continuels que rend à son patron. Platon entre à ce sujet dans de minutieux détails : l'affranchi doit aller trois fois par mois chez son patron pour lui offrir ses services

en ce qui est juste et raisonnable. etc. Il ne
 peut se marier sans consulter son Patron,
 ni contracter une union quelconque - si désap-
 -propre (Remarquons que la même obli-
 -gation existait à Rome) enfin, disposition
 singulière et qui nous étonne aujourd'hui,
 la fortune de l'affranchi ne devait pas
 dépasser celle du patron. Voilà quelques-unes
 des règles dont l'application constituait le
depatrum.

Certainement dans la pratique
 elles devaient admettre des adoucissements
 et des dérogations. Peut-être en était-
 -il ainsi dans les siècles qu précèdent
 Solon; mais à l'époque classique, il
 est impossible de supposer que ces prescrip-
 -tions fussent toujours appliquées, et dans
 toute leur rigueur. Une partie au sub-
 -sista toujours : la règle qui ordonnait à
 l'affranchi de respecter son patron et de
 le servir en cas de besoin ne fut jamais
 appliquée : celui qui y manquait pouvait
 être traduit devant l'archonte Solon pour
 en vertu d'une action que l'on appelait



ἡ ἀποστολὴ δὲ τῆς: si la plainte était vé-
-rifiée, il était de nouveau privé de sa
liberté et retombait en esclavage.

Quelque fût d'ailleurs sa
condition civile, l'affranchi n'était pas citoyen.
Il n'jouissait pas des droits politiques; c'est
la conclusion qui ressort de tous les textes, très
formels sur ce point, et ainsi de ce fait que
jamais on ne voit un affranchi figurer
dans l'assemblée.

3^e les Nothoi.

Le mot de Bâtard, par lequel on veut
d'ordinaire l'expression grecque de Nothoi,
n'y correspond cependant que fort imparfai-
tement. Les Nothoi n'étaient pas nécessairement
des bâtards. L'union qui leur avait donné nais-
sance pouvait nous paraître fort légitime aux
yeux des Grecs, elle n'était pas seulement interdite,
elle n'existait pas, elle ne pouvait pas exister à
Athènes comme à Rome, comme dans le monde
aucun tout entier, la loi ne reconnaissait l'u-
-nion qu'entre deux personnes de la même cité
sauf le cas où deux cités s'étaient accordé le
droit de mariage, ἐπὶ γάμῳ, relation com-

-mubium) le mariage d'un citoyen avec
 une étrangère était plus qu'illégitime, il
 était un déshonneur. À Athènes, la loi
 punissait l'étranger qui avait épousé une
 Athénienne : il pouvait être poursuivi
 devant les Éphéméristes, et vendre comme
 esclave : εὐνὴν ἔχων ἀλλοτρίαν δευκαταχρῆται, ὅπως
 -περὶ τοὺς νόμους δευκαταχρῆται, εὐνὴν
 ἔχων, ἡ πόλις. Les enfants qui naissaient
 d'une pareille union étaient réputés
 νόθοι. Ils étaient privés d'attribut de citoyen
 et de tous les droits politiques. Ceux dont le
 père était Athénien ne pouvaient
 aucun lien de parenté avec lui, ils ne fai-
 -saient pas partie de sa famille, ils n'éri-
 -taient pas des héritiers. Le père pouvait seu-
 -lement leur léguer une petite somme
 que l'on appelait τὰ νόθα, et qui ne
 devait pas dépasser mille drachmes. À
 l'époque de la guerre de Péloponnèse, la
 rigueur de l'ancienne législation s'était un
 peu adoucie; mais à un certain moment
 elle eut une réaction contre les mœurs no-
 -velles, et la vieille loi se rétablit.

est remis en vigueur, au même moment
 Périodes. 37. - néant : Photaque rapporte que sur dix
 -neuf mille qui étaient inscrits, cinq mille
 furent expulsés et vendus comme esclaves.

4^e les Atipoi.

Nous avons montré, en étudiant les
 institutions hâcidiennes, ce qu'il fallait
 entendre par l'Atimie : c'était la perte, par-
 tielle ou complète, des droits civils, politiques,
 et religieux. Pour l'atimie à Atipoi,
 nous reverrons particulièrement aux textes
 suivants.

The first of these is the fact that the
the second is the fact that the
the third is the fact that the
the fourth is the fact that the
the fifth is the fact that the
the sixth is the fact that the
the seventh is the fact that the
the eighth is the fact that the
the ninth is the fact that the
the tenth is the fact that the

the eleventh is the fact that the
the twelfth is the fact that the
the thirteenth is the fact that the
the fourteenth is the fact that the
the fifteenth is the fact that the
the sixteenth is the fact that the
the seventeenth is the fact that the
the eighteenth is the fact that the
the nineteenth is the fact that the
the twentieth is the fact that the









































370

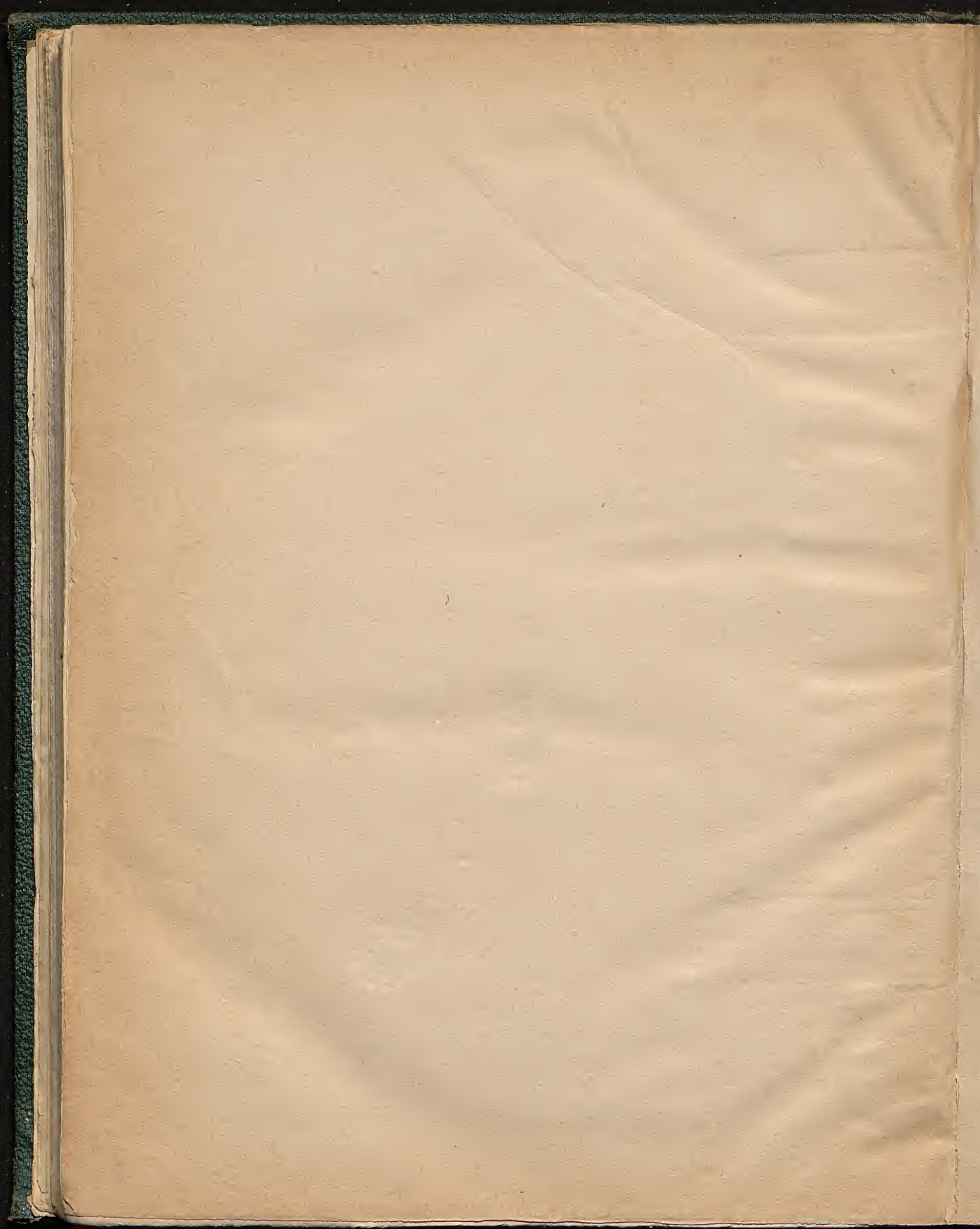




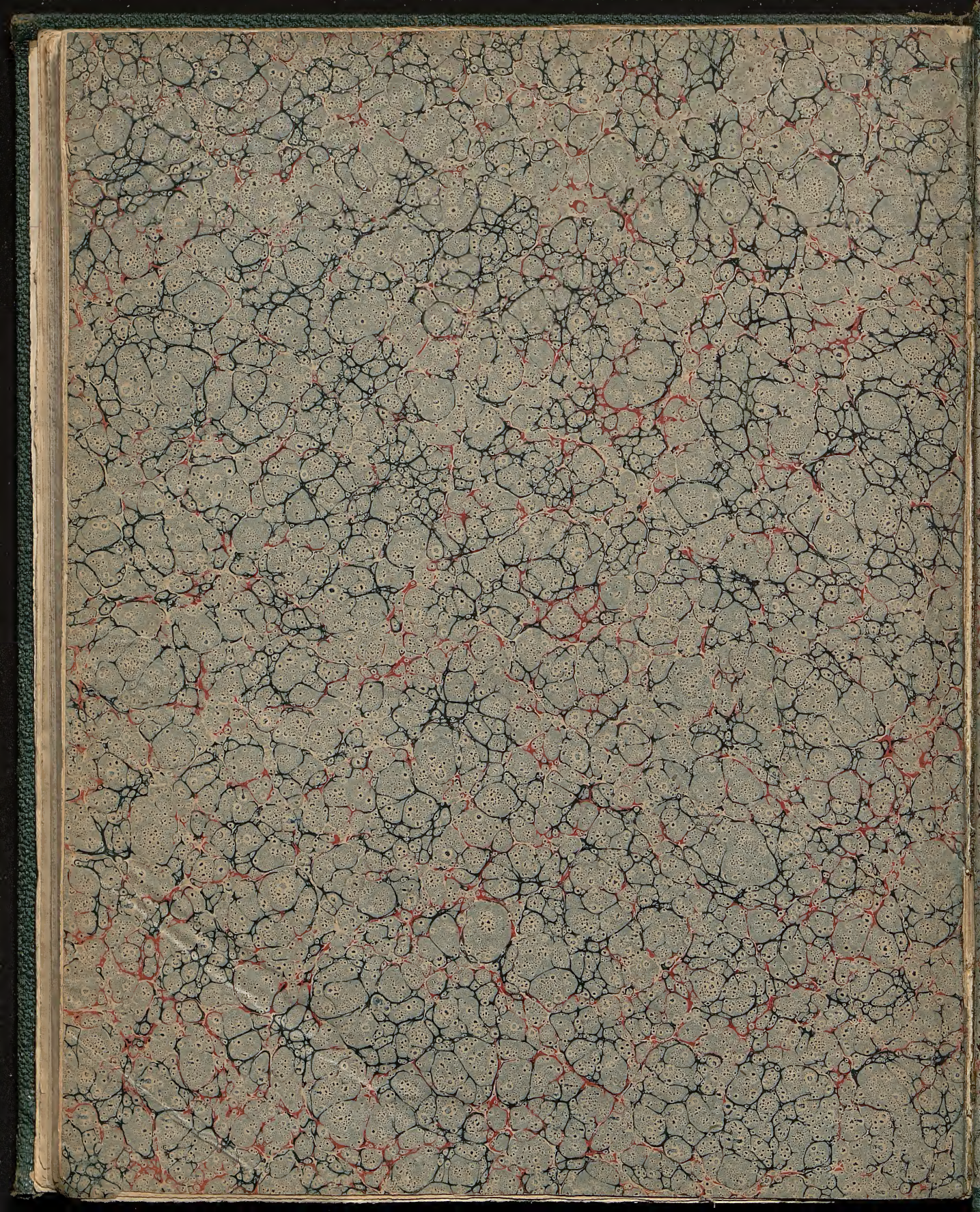
390

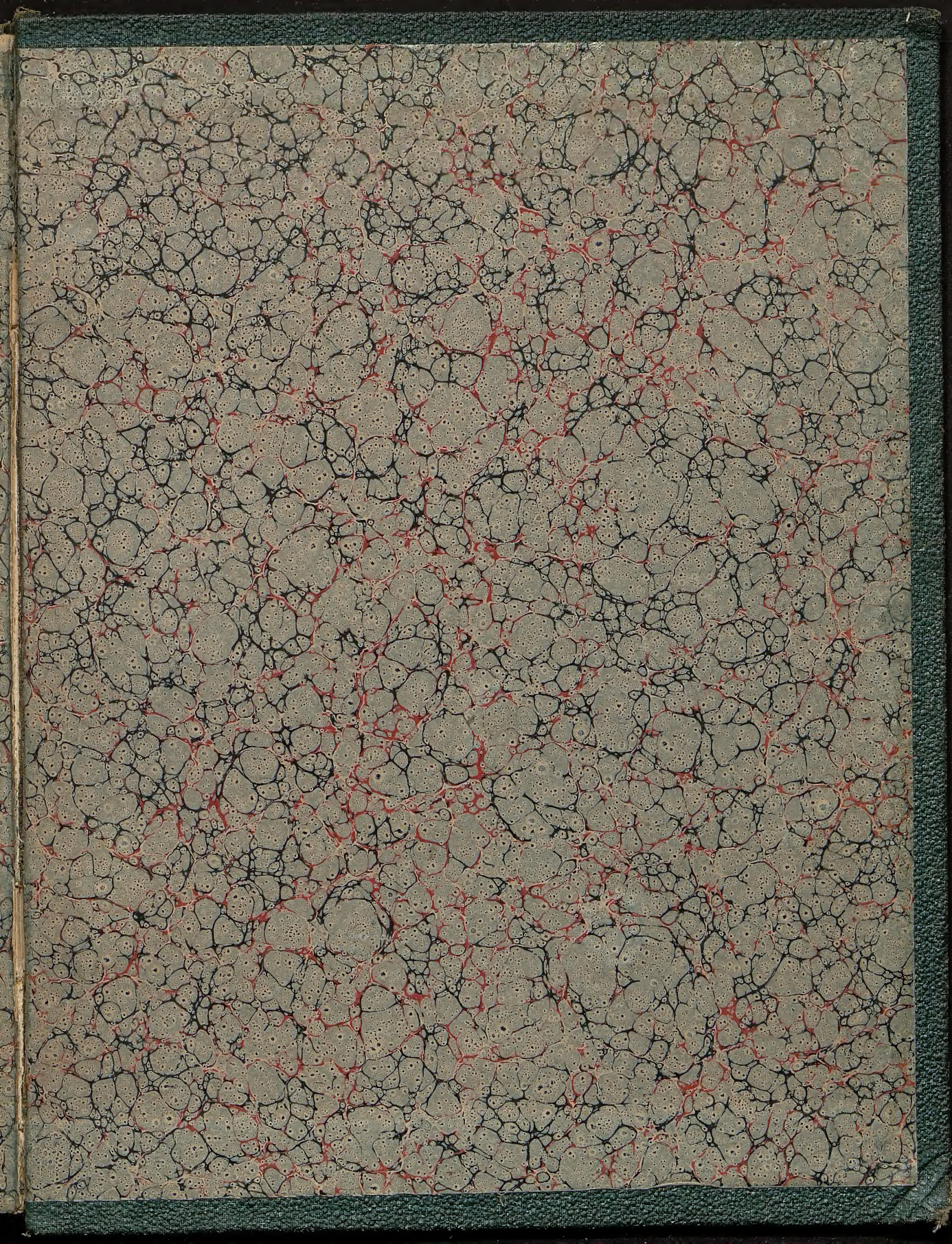












RÉS

UNIVERSITY OF
CHICAGO
LIBRARY

UNIVERSITY OF
CHICAGO
LIBRARY